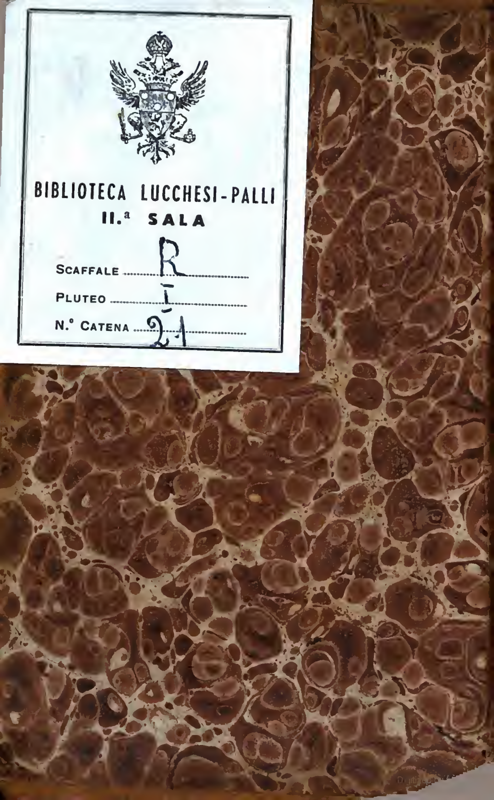
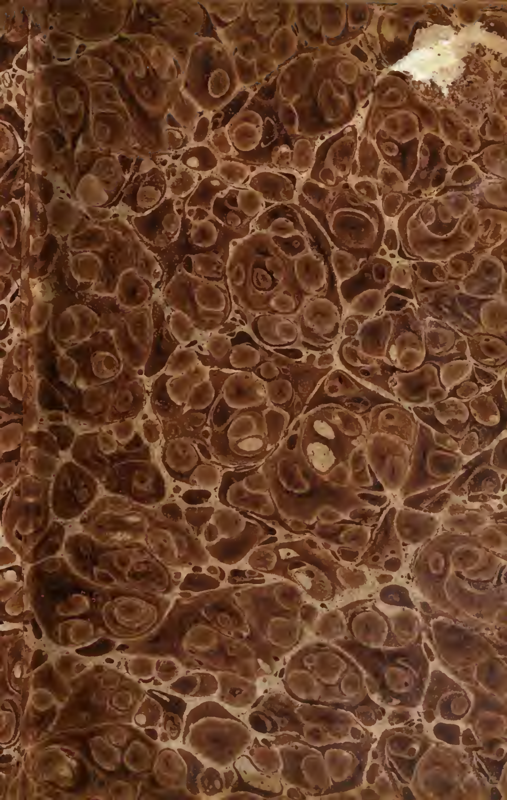
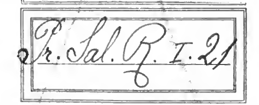

ALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE R
PLUTEO I
N.° CATENA 21







ŒUVRES POÉTIQUES.

IMPRIMERIE DE COSSON.

ŒUVRES POÉTIQUES

DE J. B. DE SAINT-VICTOR.



Il ne vient point ! demain il reviendra sans doute. — *L'Espérance, Poëme.*

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXII.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

En nous autorisant à réunir en un seul volume ses diverses productions poétiques, le traducteur d'Anacréon y a mis pour condition qu'il ne seroit conservé des préfaces dont elles étoient accompagnées dans les éditions précédentes, que la dissertation littéraire qu'il se vit obligé de faire pour se justifier d'avoir traduit un poète grec. Il a voulu de même que la plus grande partie des notes fût supprimée.

Les amateurs des lettres n'ont point encore oublié sans doute le succès extraordinaire qu'obtint, il y a vingt ans, le poëme de l'Espérance, premier ouvrage de l'auteur; succès auquel on ne peut comparer que celui qui, de nos jours, vient de signaler le brillant

début de M. de Lamartine. Le VOYAGE DU POÈTE confirma tout ce qu'avoit fait espérer une muse qui s'étoit annoncée sous de si favorables auspices. Enfin LA TRADUCTION D'ANACRÉON, devenue classique en France et estimée dans l'Europe entière, est justement considérée comme un ouvrage qui, de même que la traduction des Géorgiques par Delille, ne laisse rien ou presque rien à désirer; et l'un des critiques les plus judicieux et des savants les plus illustres de notre âge, en a fait, en peu de mots, un éloge auquel il ne semble pas qu'on puisse rien ajouter, quand il a dit en rendant compte de ce beau travail : *Anacréon est traduit* (1).

L'auteur, qui sembloit avoir entièrement renoncé à la poésie pour des études plus sérieuses et de plus utiles travaux, retrouva encore quelques inspirations pendant les tristes loisirs de l'exil et de la prison : c'est ce qui nous a valu ses deux Odes sur *la révolution et sur la restauration*. Elles termineront ce recueil, qui, nous l'espérons, sera favorablement accueilli du public.

(1) M. Boissonade, dans le *Journal des Débats*.

L'ESPÉRANCE.

Manet altâ mente repostum.
ÆNEID., lib. I.

L'ESPÉRANCE.

POËME.

Au milieu d'un désert, où, perdu dans les cieux,
L'horizon qu'il poursuit semble fuir à ses yeux,
L'imprudent voyageur, sans guide et sans défense,
Que la nuit a surpris, qu'entoure le silence,
S'inquiète, et bientôt, loin des sentiers tracés,
Dans l'ombre qui s'étend marche à pas plus pressés.
Les sinistres oiseaux poussent leurs cris funèbres,
La nuit à chaque instant épaissit ses ténèbres;
Il chancelle, il s'arrête, il erre épouvanté:
Tout à coup; à travers l'affreuse obscurité,

Brille au loin d'un flambeau la clarté salutaire :
Soudain renaît sa force et son ardeur première ;
Le silence, les cris cessent de l'effrayer ;
Il s'avance à grands pas vers l'astre hospitalier,
Et, de ses feux légers suivant la foible trace,
Il marche d'un pied ferme et dévore l'espace.
Ainsi des vains mortels le débile troupeau,
Des portes de la vie allant vers le tombeau,
Consumé de douleurs, accablé d'injustices,
Au milieu des déserts, au bord des précipices,
S'arrête à chaque pas en invoquant la mort :
Mais l'Espérance au loin étend ses ailes d'or ;
Et bientôt, retrouvant une force nouvelle,
L'homme reprend sa route et poursuit l'immortelle.

Bienfaisante déesse ! unique et cher appui !
Tu nous restes encor, lorsque tout nous a fui ;
Dans le cours passager d'une triste existence,
Tu nous fais supporter, consolante Espérance,

Et les maux de la vie et l'horreur de la mort.
Sur ce vaste océan, sans rivage, sans port,
Où mugissent les vents, où règnent les tempêtes,
Ton signe protecteur brille-t-il sur nos têtes :
Le ciel devient plus pur, la mer courbe ses flots,
La barque se relève, et, glissant sur les eaux,
Sans crainte livre aux vents ses voiles frémissantes.

Oh! que la Grèce antique, en ses fables charmantes,
De tableaux, de leçons offre un riche trésor !
J'aime, premiers humains, beaux jours de l'âge d'or,
De vos fastes sacrés la suite ingénieuse ;
Quand du Vieillard d'Ascra la lyre harmonieuse,
Peint la nuit éternelle et l'antique chaos,
Les Titans, de l'Olympe audacieux rivaux,
Renversés par les Dieux que leur fureur assiége ;
Le Monde, Prométhée, et son vol sacrilége ;
L'homme, objet d'un courroux qu'il n'a pas mérité ;
Pandore, ses attraits, sa funeste beauté,

Pandore! doux fléau qu'un Dieu, dans sa colère,
Fit naitre pour charmer et désoler la terre:
De ces récits pompeux mon esprit enchanté,
Sous leurs voiles brillants cherche la vérité;
Et, de leurs traits divers saisissant l'harmonie,
Croit voir, dans ces tableaux, l'image de la vie.

Après un long combat, les Titans insensés,
Sous les débris fumants de leurs monts entassés,
Expiroient, confondus, renversés dans la poudre;
Quand, relevant son front sillonné par la foudre,
Prométhée osa seul, plus grand que ses revers,
Du monde saccagé repeupler les déserts.
L'HOMME est son noble ouvrage, et son heureuse audace,
Dans un sublime accord, joint la force à la grâce.
Il ose plus: du ciel il franchit la hauteur,
D'une furtive main prend le feu créateur,
Et de l'Homme animé par un nouveau miracle
Le Titan orgueilleux étalant le spectacle,

Une seconde fois sembloit braver les dieux.
Jupiter en frémit : de son front sourcilleux
Il ébranle le monde, et sa voix éclatante
Appelle des grands Dieux la foule obéissante.
Tout l'Olympe s'émeut à ses accens sacrés ;
Il commande, et les Dieux ensemble conjurés
Vont de l'Homme innocent accabler la foiblesse.
Vulcain pétrit l'argile, et sa fatale adresse
Trace un plus doux contour, des traits plus délicats ;
De l'aimable pudeur le timide embarras,
Et des Filles du ciel la taille noble et fière
Offrent d'attraits nouveaux un double caractère :
Telle apparut la FEMME, humble dans sa beauté.
Minerve alors s'avance avec austérité :
De l'art qu'elle inventa dévoilant le mystère,
La déesse l'instruit ; et d'une main légère,
Son élève attentive, imitant ses travaux,
Fait voler la navette, ou tourner les fuseaux.
Vénus la voit, sourit, lui prête sa ceinture :
Aussitôt mille dons, séduisante imposture,

Le charme du langage et le pouvoir des yeux,
Ce sourire enivrant qui subjugue les dieux,
Et la grâce, qui sait embellir la plus belle,
Couvrent d'appas divins une simple mortelle;
Et, par un art charmant, la pudique Beauté
A, dans son innocence, un air de volupté.
Mercure lui donna sa flexible éloquence,
Des dehors affectés la perfide science,
L'art plus perfide encor des attrayans discours,
Et tous ces vains sermens des volages amours.
Le Printemps de ses fleurs lui tresse une guirlande;
Un voile transparent des Grâces fut l'offrande:
Ainsi riche de dons, d'attraits, de majesté,
Pandore fut offerte à l'Olympe enchanté.
Jupiter, l'observant dans un sombre silence,
Applaudit à l'ouvrage, et songe à sa vengeance.
O d'un dieu trop puissant artifice odieux!
Il présente à Pandore un vase précieux
Où s'épuisa tout l'art d'une main immortelle,
Où l'or pur éblouit, où l'airain étincelle,

Chef-d'œuvre de Vulcain, présent digne des dieux:
La femme prend le vase, et s'éloigne des cieux.
Au fond de ses bosquets, le Maître de la terre,
A de vagues désirs se livrant solitaire,
S'ennuyoit des beaux lieux par lui seul habités:
Elle y parut soudain, semblable aux déités.
Il la voit: il s'étonne, il se trouble à sa vue;
Le Charme réussit, et son âme éperdue
De bonheur, de désirs, s'enivre tour à tour:
L'écho redit ses cris de surprise et d'amour.
Il aime, il brûle, il cherche un bonheur qu'il ignore,
Il la presse, il l'entraîne; et la belle Pandore,
Le visage couvert d'une aimable rougeur,
Soupire, et s'abandonne à son heureux vainqueur.
O du premier hymen ineffables mystères!
Le bocage épaissit ses ombres tutélaires;
Le feuillage frémit, et, se couvrant de fleurs,
La terre, en tressaillant, partage leurs ardeurs:
Un silence enchanteur règne dans la nature;
Le zéphyre se tait, l'eau suspend son murmure,

La Dryade attentive écoute leurs soupirs :
Tout embellit, protége, ou ressent leurs plaisirs.
Enfin le couple heureux qu'un même feu dévore,
Fatigué d'un bonheur dont il a soif encore,
En suspend à regret les doux égarements.
Un naïf entretien, dans ses épanchements,
Confond ses vœux, sa joie, et sa simple pensée :
Dans ses bras amoureux mollement enlacée,
Pandore à son époux étonné, curieux,
Raconte sa naissance et les faveurs des dieux,
Du céleste séjour la splendeur immortelle,
Tout l'Olympe charmé s'empressant autour d'elle,
Et du maître des dieux la sombre majesté,
Et le riche présent qu'il fit à sa beauté.
Le vase étoit près d'eux : l'Homme le voit, l'admire ;
Pandore l'offre alors avec un doux sourire :
Il hésite, il redoute un don qui vient des cieux...
Mais Pandore a souri, peut-il craindre les dieux ?
Il l'ouvre ; au même instant, terribles, innombrables,
Aussi prompts que les vents, et comme eux indomptables,

Tous les maux renfermés, entassés dans ses flancs,
La vieillesse pesante, et les soins dévorants,
Les crimes, les remords, noirs enfants des Furies,
Et l'essaim destructeur des pâles maladies,
De leur prison superbe élancés dans les airs,
Dans un silence affreux, parcourent l'univers:
La mort les suit, lançant ses flèches invisibles.
A l'aspect imprévu de ces monstres horribles,
Immobile, muet, le couple infortuné
Sur le vase fatal jette un œil consterné.
Maudissant, mais trop tard, leur coupable imprudence,
Ils gémissoient tous deux; cependant l'Espérance,
Restée au fond du vase, et cachée à leurs yeux,
Alloit prendre son vol pour retourner aux cieux.
Déjà libre, joyeuse, et trop long-temps captive,
S'élevoit sur ses bords l'aimable fugitive...
D'un Dieu compatissant le courroux s'est calmé,
L'Homme la voit, s'élance, et le vase est fermé.
O changement subit! ô fortuné présage!
Ce front que la tristesse entouroit d'un nuage,

S'éclaircit, par degrés, dans des pensers plus doux ;
Pandore sur son sein a pressé son époux ;
La paix rentre en ces yeux que troubloient les alarmes,
Dans ces beaux yeux mouillés de leurs premières larmes ;
Et le couple amoureux, se tenant par la main,
Le regard assuré, le front calme et serein,
Des fléaux déchaînés bravant la foule immense,
S'avance au milieu d'eux, emportant l'Espérance.

Depuis ce jour fatal à ce triste univers,
La Déesse captive, et chérissant ses fers,
Avec l'homme voyage ; et, marchant la première,
Dans la profonde nuit jette un trait de lumière,
Sur l'aride chemin parfois sème des fleurs.
L'homme se traîne, hélas ! de malheurs en malheurs :
Par sa mère enfanté dans le sein des alarmes,
A ses gémissemens répondant par des larmes,
Il entre dans le monde, escorté de douleurs :
L'Espérance en ses bras le prend, sèche ses pleurs,

Et le berce, et l'endort. A peine à la lumière
Ose-t-il entr'ouvrir une foible paupière,
De mille jeux divers, de mille objets nouveaux
Elle offre à ses regards les mobiles tableaux.
Prompte comme ses maux, et comme eux passagère,
Dès qu'il a ressenti leur atteinte légère,
Dès qu'elle entend ses cris, à ses côtés soudain
Elle accourt en riant, un hochet à la main;
De rêves enchantés entoure son enfance.
De cet âge naïf la crédule innocence
D'une heure, d'un moment fait un long avenir:
Voyez-la se montrer, s'éloigner, revenir,
Prendre à chaque caprice un nouveau caractère,
L'occuper par des jeux, par des jeux le distraire,
Et tour à tour calmant, provoquant ses désirs,
Changer en ris ses pleurs, ses chagrins en plaisirs.
Douce enfance! âge aimable, où nourri de mensonges,
L'homme trompé, du moins est heureux par ses songes,

Il fuit trop tôt pour lui cet âge regretté :
Ses traits ont moins de grâce, ils ont plus de fierté;
Le matin de ses jours succède à leur aurore;
D'un duvet délicat son menton se colore,
L'audace est sur son front, l'éclair est dans ses yeux :
Il regarde en extase et la terre et les cieux.
Pour lui l'illusion, et féconde et magique,
Répand sur les objets un charme fantastique;
D'un feu secret, nouveau, son cœur est tourmenté;
Il manque quelque chose à ce cœur agité :
Il s'inquiète, il cherche... En ce désordre extrême,
Une femme paraît, lance un regard : il aime.
Dès qu'il aime, il espère, il veut plaire à son tour;
La gloire a droit surtout d'intéresser l'amour :
Eh bien! il fera tout pour l'amour et la gloire;
Et soit qu'au champ d'honneur épris de la victoire,
Il y brave la mort sur les pas des héros,
Soit que, plus satisfait d'un studieux repos,
Et cherchant dans les arts de plus douces conquêtes,
Il préfère aux combats la lyre des poëtes;

Ou poëte ou guerrier, dans le cirque, aux combats,
L'Espérance partout accompagne ses pas,
Le soutient, l'encourage, à ses regards étale
Des favoris de Mars la pompe triomphale,
Lui montre d'Apollon les nourrissons sacrés,
Accueillis par les rois, des peuples adorés,
Le front ceint de lauriers, s'enivrant au théâtre
Des acclamations d'un public idolâtre.
Combien son jeune cœur s'enflamme à ces tableaux!
La lice s'ouvre, il part, entouré de rivaux:
Là, l'Espérance encor le porte sur ses ailes;
Vainqueur, il cueille au but les palmes immortelles,
Et l'Amour satisfait lui garde un prix plus doux.

L'Age mûr, de succès également jaloux,
Et de gloire et d'amour abjurant les chimères,
Vers des desseins plus grands, des pensers plus sévères,
Dirige ses efforts et ses constants travaux.
Il veut de ses vieux ans, dans un noble repos,

Voir couler doucement les paisibles journées,
Et des champs cultivés dans ses belles années,
Lorsque viendra l'hiver, cueillir enfin les fruits.
L'état dans l'Age mûr voit ses plus sûrs appuis.
La ville, ses remparts, ses palais magnifiques,
Ses dômes éclatants, ses temples, ses portiques,
Et son immensité, frappent moins mes regards,
Qu'un peuple, heureux enfant du commerce et des arts,
Qui, des destins jaloux corrigeant l'influence,
Joyeux, vole au travail, conduit par l'Espérance.
Au sénat, au barreau, mille éloquentes voix
Protégent l'innocence et défendent les lois;
J'entends, au chant du coq, l'artisan qui fredonne
Recommencer gaîment son travail monotone:
Sous le marteau pesant l'enclume retentit;
La scie infatigable et déchire et frémit;
L'or en mille canaux s'étend, s'accroît, circule:
Ici, dans un comptoir l'avidité spécule;
Là, des fils de Plutus, les arts vont chaque jour
Saluer le réveil, et composer la cour.

Dans l'atelier bruyant, où règne l'industrie,
Du luxe des cités l'indigence est nourrie;
Tout s'anime, à mes yeux s'offrent de toutes parts
Dans le port des vaisseaux, sur la route des chars;
L'essieu pressé gémit, la voile se déploie,
Et tout rit de bonheur, d'opulence et de joie.

Il est des malheureux condamnés aux erreurs,
Et de la Déité pâles adorateurs,
Qui, parmi ces travaux et ces destins prospères,
S'agitent, poursuivant, embrassant des chimères,
Ou foibles ou méchans, ou trompés ou trompeurs.
Dans le triste néant de ses vaines grandeurs,
L'Ambitieux gémit, esclave misérable;
Au milieu des banquets, convive insatiable,
Il désire, il espère, et, lassé d'être heureux,
Quand ses vœux sont comblés, forme encor d'autres vœux.
Dans l'antre où la Rapine, insolemment assise,
Parmi des monceaux d'or, sourit à la Sottise,

Des traits de l'Espérance empruntant la douceur,
Un fantôme à sa perte entraîne le Joueur ;
Plus loin, la Trahison, dans l'ombre ensevelie,
Vers la Déesse élève une prière impie,
Tandis que, l'œil ouvert, tremblante au moindre bruit,
Comme un trait, elle échappe au Larcin qui la suit ;
La Débauche l'invoque en sa flamme adultère ;
Et sous d'affreux lambeaux ravis à la misère,
Pâle, inquiet, mourant, auprès de son trésor,
L'Avare infortuné l'attend, l'appelle encor.
A ces vils suppliants, la Déesse sévère
Vend, au prix du remords, sa faveur mensongère ;
Et fuyant quelquefois et la ville et la cour
Vole aux champs, doux exil qu'a choisi son amour.
Là, le Travail encor, quittant ses toits rustiques,
Entouré, soutenu des vertus domestiques,
Dès l'aube, lui présente, en ses efforts constants,
Un hommage plus pur, des vœux plus innocents ;
Et courbé sur le soc, dans sa marche pesante,
Brave d'un ciel d'airain l'âpreté dévorante.

L'Abondance le suit : les vallons, les coteaux
S'animent à sa voix ; ses superbes troupeaux,
Annonçant par leurs cris les heures matineuses,
Et chassés du bercail en peuplades nombreuses,
Dans les bois, dans les prés, bondissent répandus.
Sur les torrents profonds des ponts sont suspendus ;
Du pampre, en longs festons, la riante verdure,
Des stériles rochers étrangère parure,
Serpente mollement sur leurs flancs décharnés.
Par sa puissante main les fleuves enchaînés,
A ces champs qu'autrefois dévastoit leur furie,
Portent en longs canaux l'abondance et la vie ;
L'épi doré mûrit où croissoient des poisons.
A sa riche vendange, à ses belles moissons
Il sourit : l'Espérance accomplit sa promesse ;
Et l'heureux laboureur goûte la double ivresse
Des bienfaits de Cérès, des présents de Bacchus.

Ainsi, de l'Espérance empruntant ses vertus,

Deux fois la Pauvreté, robuste et courageuse,
Ravit un sol fangeux à la mer orageuse.
De ce sol raffermi son bras chassa les eaux;
Une cité s'élève où flottoient des vaisseaux,
Et la mer étonnée, à ses pieds frémissante,
Bat ses superbes tours d'une vague impuissante.
Vainqueur de l'élément dont il est entouré,
Le tranquille habitant, dans ses murs retiré,
Contemploit cette plaine en naufrages féconde,
Et, paisible témoin des caprices de l'onde,
Du sommet de ses tours, dédaignoit sa fureur.
Mais, d'un étroit rivage heureux usurpateur,
Jusque dans leurs états, poursuivant la fortune,
Ira-t-il insulter et les vents et Neptune?
Le flot blanchit, s'élève, et le ciel s'obscurcit;
Dans le sombre horizon la tempête mugit;
Il frémit... L'Espérance, irrésistible guide,
Couvre d'un triple airain ce cœur foible et timide:
La voile s'enfle, il part. L'inclémence des airs,
Ces abîmes profonds, ces humides déserts,

Cet immense océan, où l'homme solitaire
Semble au milieu des eaux exilé de la terre,
Rien ne peut l'effrayer; il vole à d'autres bords,
Argonaute nouveau, conquérir des trésors :
Il vole, et son vaisseau, dominateur des ondes,
Dans sa course hardie embrassant les deux mondes,
Unit par l'intérêt mille peuples divers :
L'habitant d'une ville est roi de l'univers.

Cependant sur le front de l'homme inconsolable
Croît lentement des ans l'outrage ineffaçable;
Il jette autour de lui des regards abattus :
Ses beaux jours sont passés, ses amis ne sont plus.
La folâtre jeunesse, aux voluptés en proie,
L'irrite par ses jeux, l'attriste de sa joie;
Compagne du jeune âge, amante du plaisir,
L'illusion a fui pour ne plus revenir;
Les riants souvenirs, troupe aimable et légère,
Ces enfants du bonheur qui remplaçoient leur père,

Tels que des songes vains, se sont évanouis.
Ce front qu'ont dépouillé le temps et les ennuis,
Et ce corps chargé d'ans, qui sous leur faix succombe,
Semblent, en se courbant, se pencher vers la tombe;
Ce qui charmoit ses sens a perdu ses douceurs :
La rose est sans parfums, l'aurore sans couleurs.
Sur la terre étranger, importun à lui-même,
Foible, toujours souffrant, dans son malheur extrême
Il a cessé de vivre, et ne peut pas mourir.
Quelle invisible main, prompte à le secourir,
Étouffe son murmure, et charme sa souffrance?
Sur lui près du cercueil, veille encor l'Espérance.
La Déesse apparoit à ses yeux attristés,
Riche d'attraits nouveaux, brillante de clartés;
Par-delà les tombeaux il s'élance avec elle :
Là, renaît sa jeunesse, éclatante, immortelle,
Et d'un nouvel Éden les bosquets enchantés
Lui prodiguent déjà leurs pures voluptés.
O vous qui possédez la beauté, la jeunesse,
Dans vos jours fortunés, filés par la mollesse.

De folles vanités, et de faux biens épris,
Venez, de la fortune indolents Favoris,
Le bonheur est encore ailleurs que sur la terre.
Suivez-moi dans vos champs, sous ce toit solitaire:
Sur un lit de douleur, seul avec la pitié,
Voyez-vous ce Vieillard, qui, du monde oublié,
Va finir ses longs jours consumés par les peines?
C'est en vain que son bras, au sein des vastes plaines,
Attaché sans relâche au cercle des saisons,
Couvrit d'épis pressés d'innombrables sillons:
Le Riche, chaque année, impitoyable maître,
Accouroit recueillir la moisson qu'il fit naître,
Et sur un char doré remportoit à Paris
Le fruit de ses travaux, payés par des mépris.
Il vécut pour souffrir : de son sort déplorable
Qui lui fit supporter le poids insupportable?
Et quand la mort tardive en vient rompre les nœuds,
Qui lui paîra le prix de ses jours malheureux?
Ah! sous le chaume obscur, témoin de sa souffrance,
La religion sainte avoit mis l'Espérance:

L'Espérance soutint, consola ses douleurs;
Elle adoucit sa plaie, elle essuya ses pleurs;
Et lui montrant encore, à son heure dernière,
Dans un monde meilleur un destin plus prospère,
Pour des maux passagers un bonheur éternel,
Le mène, en souriant, jusqu'aux portes du ciel.

De même aux échafauds on a vu l'innocence,
Fière dans son malheur, forte par l'Espérance,
En monter sans pâlir les horribles degrés.
J'en atteste ces jours à la mort consacrés,
Ces exécrables jours dont l'histoire sanglante
Chez nos derniers neveux portera l'épouvante,
Et dont le souvenir pèse encor sur nos cœurs;
Ces jours, dont chaque instant accroissoit les horreurs,
Où d'affreux Proconsuls, arbitres de la France,
Disputant à l'envi de fureur, de démence,
Sur ses tristes enfants, dévoués aux tombeaux,
Promenoient la terreur, le glaive et les flambeaux.

O forfaits! à travers les débris, la fumée,
S'avance d'assassins une effroyable armée;
Ils volent, et de sang, de carnage enivrés,
De carnage, de sang volent plus altérés;
Au sein d'un peuple entier qui lâchement sommeille,
Le bruit seul de la hache épouvante l'oreille.
Du Simulacre affreux qu'adoroient ces cruels
Chaque jour un sang pur abreuvoit les autels;
Chaque jour on voyoit, dans ces temps lamentables,
Femmes, enfants, vieillards, victimes déplorables,
Qu'entouroient des brigands, qu'escortoient des bourreaux,
A travers mille cris, traînés aux échafauds.
Ces sinistres clameurs, cette féroce joie,
Le fer sanglant, levé, sollicitant sa proie,
Et d'une indigne mort les funestes apprêts,
De ces infortunés ne troubloient point la paix.
Leurs tyrans les avoient fatigués de la vie:
Appelés, attendus dans une autre patrie,
Ils élevoient vers elle un œil calme et serein;
L'Espérance immortelle habitoit dans leur sein,

Tandis que du remords l'invincible puissance,
Et du sang innocent la voix criant vengeance,
Livroient au désespoir leurs lâches assassins.

Alors qu'à ces brigands d'implacables destins
Sembloient abandonner la France désolée,
Des antres de la nuit par le crime appelée,
Poussant jusques aux cieux ses cris blasphémateurs,
L'Impiété parut : nos cruels oppresseurs,
Sous ses drapeaux rangés, marchèrent plus terribles :
Le néant, le hasard furent leurs dieux horribles.
De l'homme infortuné doublement assassins,
Dans les tombeaux qu'ouvroient leurs homicides mains,
Ils pensoient renfermer son âme impérissable.
L'Espérance, au malheur dans l'ombre secourable,
Fuyoit de ces pervers l'aspect contagieux :
L'exilant de la terre, ils lui fermoient les cieux.
La Piété pleuroit, et cachoit sa prière.
Cependant sur la horde atroce et meurtrière,

La vengeance éclata comme un feu dévorant :
Les brigands ne sont plus. Par quel aveuglement
Souffre-t-on qu'insultant aux publiques misères,
L'affreuse Impiété lève encor ses bannières?
Ah! que nos assassins, de remords déchirés,
Et de mânes plaintifs jour et nuit entourés,
Du néant à grands cris invoquent les abîmes:
Sans doute ils voudroient bien s'y perdre avec leurs crimes.
D'un système insensé défenseurs malheureux,
La terreur enfanta leurs exécrables vœux:
Dans l'immortalité s'apprêtent leurs supplices.
Mais de leurs attentats fûtes-vous les complices,
Lâches, qu'on voit encore, après tant de malheurs,
Infecter les esprits de ces tristes erreurs?
Oubliez-vous déjà nos discordes fatales?
Du monde ignorez-vous les sanglantes annales?
Ouvrez-les, vous verrez qu'un tyrannique sort
Livre partout le foible aux caprices du fort :
Partout le crime heureux foule aux pieds l'innocence;
Pour lui sont les plaisirs, les honneurs, la puissance;

Pour la vertu l'exil, les fers, la pauvreté :
Et vous ravissez l'homme à l'immortalité?
Aux souffrances du juste il n'est point de salaire?
Nul supplice n'attend les tyrans de la terre?
Quoi! ce Romain fameux dont l'éloquente voix,
Au milieu des poignards vengeresse des lois,
D'un traître dévoila la trame parricide;
Et dans les profondeurs de cette âme perfide
Jetant l'effroi, le trouble, et d'affreuses clartés,
Sauva de ses fureurs la Reine des cités,
Cicéron, que l'état nomma sauveur et père,
Au terme de sa noble et pénible carrière,
Forcé d'offrir sa tête au fer des assassins,
Trahi par ses vertus plus que par les destins,
Eût trouvé dans sa mort le seul prix de sa vie?
Plus heureux ce Sylla, tyran de sa patrie,
De succès, de bonheur, et d'orgueil enivré,
D'un peuple de flatteurs lâchement adoré,
Et dans des coupes d'or buvant les pleurs du monde,
De ses longs jours coulés dans une paix profonde

Eût vu finir le cours, sans craindre de réveil?
Le juge qui, des lois profanant l'appareil,
A son trafic infâme employa leur puissance,
Vendit les droits, l'honneur, le sang de l'innocence;
Le parjure, l'ingrat, le frère incestueux,
Et plus coupable encor, cet hypocrite affreux,
Qui, méditant le crime aux autels qu'il assiége,
Y porte des vertus le masque sacrilége;
Tous ces grands criminels, si souvent impunis,
Dans la paix des tombeaux au juste réunis,
Égaux par le néant, offriroient à la terre
Le crime et la vertu dans la même poussière?
De ce triste néant par le hasard tirés,
Dans son gouffre effrayant presque aussitôt rentrés,
Ce n'est donc rien pour nous, malheureux que nous sommes,
D'avoir été l'amour ou le fléau des hommes;
Et le plus vil mortel, arbitre de son sort,
Peut insulter le ciel et braver le remord?
C'en est fait: l'Univers et ses pompeux spectacles,
Ce Monde, où nous marchons entourés de miracles,

M'étalent vainement leur antique beauté :
Et la terre et les cieux, tout est désenchanté ;
Leur éclat m'importune, il m'afflige, il m'accable :
Le néant n'en paroît que plus épouvantable.
Que dis-je? si tout meurt sans espoir de retour,
Qui pourra m'expliquer ce Monde, affreux séjour,
Où d'un Dieu malfaisant le caprice bizarre
De crimes, de malheurs, se fait un jeu barbare?
O honte! ô désespoir! la beauté, la vertu,
Ravissoient, transportoient mon esprit prévenu ;
De la tendre pitié j'aimois les douces larmes ;
Je veux jouir encor de ces biens pleins de charmes :
Tout à coup le néant, glaçant mon cœur d'effroi,
Comme un spectre hideux s'élève devant moi ;
Il éteint la vertu dans ce cœur misérable,
La pitié perd ses droits, le beau n'est plus aimable :
Je hais le dieu cruel qu'adoroit mon erreur ;
Et la Raison, qui fit mon orgueil, mon bonheur,
De la destruction m'offrant partout l'image,
N'est plus qu'un don cruel qui redouble ma rage.

Non, l'Ame ne meurt point : Ah ! l'Être tout-puissant,
Qui grava dans nos cœurs cette horreur du néant,
Pourroit-il sans pitié nous y plonger lui-même?
Le penser est un crime, et le dire un blasphème.
Il existe ce Dieu, vous n'osez en douter,
Méchants ! ignorez-vous qu'il ne peut exister
Si, sur nous, sa bonté n'égale sa puissance?
O de l'éternité noble et chère Espérance !
Je me jette en ton sein : ô vous, infortunés,
Aux pénibles travaux, aux mépris condamnés,
Qui ne vous nourrissez, dans vos longues alarmes,
Que d'un pain de douleur arrosé de vos larmes ;
Fils de la patience et de la pauvreté,
Consolez-vous, pensez à l'immortalité !
Et vous qui, dans l'ivresse où votre âme se noie,
De leurs gémissemens composez votre joie,
De ces foibles troupeaux Pasteurs faux et cruels,
Tremblez, Tyrans, tremblez, vous êtes immortels.

3.

Misérables humains ! esclaves que nous sommes
Et des ans, et du sort, et des rigueurs des hommes!
Déplorables jouets d'invincibles penchants,
Nous portons dans nos cœurs nos plus cruels tyrans.
J'ai peint l'amour heureux ; dirai-je ses alarmes ?
Quel mortel sous ses lois n'a point versé de larmes?
Est-il un cœur enfin qu'il n'ait pas déchiré?
Moi-même à ses fureurs dans mon printemps livré,
Esclave de l'orgueil, jouet de vains caprices,
Payant de mille maux un instant de délices,
Rebuté, rappelé, dans mes chagrins amers,
Incapable de rompre et de porter mes fers,
J'allois cacher mes maux dans les antres sauvages,
Je gravissois les monts, j'errois sur les rivages;
J'aimois le bruit des vents et la mer en fureur:
Ses tempêtes étoient l'image de mon cœur;
Comme les flots émus, se pressoient mes pensées ;
La douleur consumoit mes forces épuisées ;

Mon repos pour jamais sembloit être détruit;
Mes yeux lassés du jour s'affligeoient de la nuit;
Le sommeil avoit fui ma mourante paupière;
J'arrosois de mes pleurs ma couche solitaire:
«O mort! disois-je, ô mort! viens terminer mes jours!»
Si l'Espérance alors, ramenant les amours,
Jetoit dans les horreurs de cette nuit profonde
Un foible et doux rayon de sa clarté féconde,
Le calme renaissoit dans mes sens agités;
Mes yeux se ranimoient à ses vives clartés;
Plus de soupçons jaloux, plus d'ennuis, plus d'alarmes;
L'avenir se montroit paré de mille charmes;
Et par elle allégé du poids de mes douleurs,
Je suivois la Déesse en essuyant mes pleurs.
Tel on voit le soleil, du sein des noirs orages,
Déchirant tout à coup son voile de nuages,
De sa pure lumière étendre les réseaux,
En couvrir les guérets, et les bois, et les eaux,
Rendre aux prés leur émail, aux forêts leur verdure,
Et d'un moment de deuil consoler la nature:

Ainsi brilloient pour moi ses feux consolateurs.

A d'incurables maux, de ses douces erreurs
L'Espérance offre encor l'illusion charmante.
Qui ne sait de Nina l'histoire intéressante ?
Quel cœur n'a partagé son amoureux ennui?
Son amant l'adoroit ; mais pauvre et sans appui,
Il se vit dédaigné de ses parents avares.
Sous un ciel rigoureux, chez des peuples barbares,
Il résolut, du sort accusant la rigueur,
D'aller par son travail acheter le bonheur.
Nina de ce projet eut seule connoissance ;
Tous deux, de leurs amours attestant l'innocence,
A leurs tendres adieux mêlèrent des serments.
Loin de lui, dérobant son trouble à ses parents,
Au silence, à la nuit Nina contoit ses peines ;
Son âme s'envoloit vers les plages lointaines
Où son amant fidèle, aspirant au retour,
Poursuivoit des travaux entrepris pour l'amour.

L'amour enfin du sort a vaincu l'injustice :
Il revient chargé d'or, et par un vent propice
Emporté loin des mers de ce monde nouveau,
Ses vœux pressoient encor son rapide vaisseau.
Il touche au port : soudain, courrière diligente,
Une lettre a volé rassurer son amante :
Pour Nina quel bonheur ! Demain, au point du jour,
La fortune à ses pieds ramenera l'amour.
Demain ! combien de fois ses plaintes amoureuses
Appellent de la nuit les heures paresseuses !
La nuit vient, et dans l'ombre, excités par l'amour,
Ses yeux restent ouverts pour épier le jour.
A peine de Tithon la jeune et belle amante
Mêle à l'azur des cieux sa pourpre étincelante,
Elle part empressée, et du coteau voisin
Ses regards attentifs errent sur le chemin.
Elle cherche, elle attend : son âme impatiente
Se fait d'un si beau jour une image charmante.
L'Orient tout à coup s'embrase, et loin des mers
Bientôt l'astre du jour plane sur l'univers;

Sur le chemin désert rien ne paroît encore :
« Il devoit cependant suivre de près l'aurore ;
» Sa lettre le disoit ; qui peut le retenir ? »
Et le trouble déjà naît au sein du plaisir.
Sur l'aride coteau, sur la brûlante pierre,
Elle attend immobile, elle attend solitaire ;
Lentement du soleil le char baisse et s'enfuit :
Son trouble, par degrés, s'accroît avec la nuit.
Tout se tait, l'ombre augmente, elle respire à peine :
Elle écoute..., un coursier fait retentir la plaine ;
A pas bruyants, pressés, il approche, il fend l'air :
C'est lui, dieux ! oui, c'est lui... Plus prompte que l'éclair,
Elle vole d'amour, d'allégresse éperdue ;
Elle approche... O surprise ! ô terreur ! à sa vue
Un étranger paroît... Il s'arrête égaré ;
Son œil est abattu, son front décoloré :
« O Nina, votre amant... Ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ?
» Le verrai-je bientôt ? j'attends... Cessez d'attendre,
» Il n'est plus... » A ces mots qui la glacent d'horreur,
Nina reste sans voix, sans force, sans couleur ;

Ses yeux cessent de voir dans leur regard farouche;
Ses sanglots étouffés expirent sur sa bouche;
Elle tombe, et bientôt succède à ce transport
Un long accablement, image de la mort.
Trois fois le jour naissant fait pâlir les étoiles,
Trois fois la sombre nuit a déployé ses voiles:
O prodige! elle sort d'un paisible sommeil,
Ouvre des yeux sereins, sourit à son réveil,
Voit autour de son lit sa famille assemblée,
Ses frères attendris, sa mère désolée,
S'étonne, veut savoir la cause de leurs pleurs,
Et de sa folle joie augmente leurs douleurs.
Un triste égarement a comblé ses misères;
Mais semblable à ces feux, ces lampes funéraires
Qui veillent dans la tombe au milieu des débris,
Son cœur brûle toujours, du même amour épris.
Du Dieu qui l'affligea la tendre providence
A cette infortunée a laissé l'Espérance.
Intéressant délire! heureux songes d'amour!
« Son amant n'est point mort, elle attend son retour. »

La douce illusion a coloré ses charmes :
« Consolez-vous, dit-elle, amis, séchez vos larmes ;
» Il me l'a bien promis, il reviendra demain. »
De ses plus beaux habits se parant à dessein,
Elle sème de fleurs la chambre nuptiale,
Cueille un bouquet pour lui ; dès l'aube matinale
Sort, retrouve la pierre et le fatal chemin ;
Et l'œil fixé sans cesse en un vague lointain,
Croit, poursuivant dans l'air de bizarres images,
L'entendre dans les vents, le voir dans les nuages.
Solitaire, immobile, elle attend tristement,
Semblable à la Douleur, sur un froid monument.
Le jour fuit ; rien, hélas ! ne paroît sur la route :
« Il ne vient point ! demain il reviendra sans doute, »
Dit-elle, et lentement, les yeux mouillés de pleurs,
Elle rentre à la ville en effeuillant ses fleurs :
Elle rentre, et ce cœur, qu'un fol amour dévore,
Languissant vers le soir, se ranime à l'aurore.
Chaque aurore la voit, dans un trouble nouveau,
Cueillir encor des fleurs, retourner au coteau,

Interroger le Pâtre ému de sa misère,
Qui d'un récit trompeur sait flatter sa chimère;
Et sans soin du passé, comme sans souvenir,
Du triste lendemain faire un doux avenir.
Ainsi vécut long-temps cette victime aimable;
Et quand la mort enfin, dix ans impitoyable,
A celui qu'elle aimoit voulut unir son sort,
Assise sur la pierre, elle attendoit encor.
L'humble pierre couvrit sa dépouille touchante;
Et dans un soir d'été, quand la nuit indolente
Mêle une ombre douteuse aux feux mourants du jour,
Le voyageur sensible, et qui connut l'amour,
Croit voir, en approchant du coteau romantique,
S'élever de Nina l'ombre mélancolique.
Le silence, la nuit, ce simple monument,
Tout le jette en un tendre et long recueillement;
Et d'un amour si rare admirant la constance,
Il rend grâces au ciel qui créa l'Espérance.

Et moi, quand les partis entourés d'échafauds
De l'Etat déchiré s'arrachoient les lambeaux;
Quand, plus terrible encor, le démon de la guerre
Du Nil au Zuyderzée ensanglantoit la terre,
Poursuivi, dépouillé, mais conservant l'honneur,
Par d'indignes amis trahi dans mon malheur,
Misérable roseau, battu par la tempête,
Sous un ciel plus serein j'ai relevé ma tête.
Aux jours de l'injustice et de l'adversité,
Par l'Espérance seule en secret visité,
Dans le silence alors j'ai béni l'Immortelle :
Depuis j'ai médité ces chants d'amour pour elle.

FIN DU POEME.

NOTES.

NOTES.

Page 3, vers 12.

Quand du vieillard d'Ascra la lyre harmonieuse
Peint la nuit éternelle et l'antique chaos.

La fable de Pandore nous a été conservée par Hésiode, dans son poëme intitulé : Εγγα και Ημέραι (les Travaux et les Jours).

Page 7, vers 15.

O du premier hymen ineffables mystères !

Prima et Tellus et pronuba Juno
Dant signum ; fulsere ignes et conscius æther
Connubiis, summoque ulularunt vertice Nymphæ.
ÆNEID. lib. IV, v. 166 et seqq.

Page 9, vers 6.

Dans un silence affreux parcourent l'univers.

Hésiode dit que Jupiter priva de la voix les maux qui parcourent nuit et jour l'univers, afin que l'homme ne pût prévoir leur poursuite, ni échapper à leurs coups; *Namque vocem exemit prudens Jupiter.*

Page 18, vers 1.

Deux fois la Pauvreté, robuste et courageuse,
Ravit un sol fangeux à la mer orageuse.

Ce double prodige de l'industrie des hommes est de nos temps modernes; et l'on voit d'abord qu'il s'agit ici de Venise et de la Hollande.

FIN DES NOTES.

LE VOYAGE
DU POÈTE.

Vela dabant læti.
ÆNEID., LIB. I.

LE VOYAGE

DU POÈTE.

Le Poète divin qui, sur sa lyre d'or,
D'Achille aux pieds légers et du vaillant Hector
Dit aux siècles la gloire et l'illustre querelle,
Méditant de ses chants la pensée immortelle,
Consulta d'Ilion la plaine et les débris;
Mais bientôt, pour orner de si nobles récits,
Dans la nature entière il chercha des images :
Il osa, du Mélès quittant les doux rivages,

Emporté sur les eaux vers des climats lointains,
Aux Déités des mers confier ses destins.
Appelés par Thétis de leurs grottes humides,
Les farouches Tritons, les blanches Néréides
Entouroient le vaisseau du Chantre aimé des dieux.
Des flots qui se courboient sous ce poids précieux,
Un vent léger, ridant la surface azurée,
Le portoit sans péril sur cette mer sacrée;
Et, dans l'heureux accord des ondes et des airs,
Le Poète à ses yeux, sous mille aspects divers,
Voyoit se déployer les ports, les monts, les îles,
L'humble et stérile Ithaque, et la Crète aux cent villes,
Et la noble Mycène, et la superbe Argos,
Et l'Aulide où la Grèce assembla ses héros.
Autour de ces rochers, dont la douce verdure
Semble au loin de Délos composer la ceinture,
Il va, revient, puis vole à ces bords merveilleux,
Où, sous un ciel brûlant, le Nil mystérieux,
Sortant, le front voilé, de ses grottes profondes,
Verse aux champs désolés ses paternelles ondes.

Ce fleuve bienfaisant répandant ses trésors ;
Les palais fastueux entassés sur ses bords ;
L'opulente Memphis, et ses temples antiques,
Ses innombrables dieux, ses fêtes symboliques ;
Thèbes qui, de ses murs vainqueurs des nations,
Par cent portes d'airain vomit cent bataillons ;
Ce peuple industrieux, et cette terre heureuse,
Sévère dans ses lois, dans ses travaux pompeuse,
Tout attiroit, charmoit ses avides regards,
Les mœurs, les monuments, la nature et les arts.
C'est alors que sa muse enfanta des miracles :
De la terre et des cieux les plus brillants spectacles,
Les combats, les amours, les jeux et les travaux,
Tout l'univers enfin anima ses tableaux,
Tantôt riants et doux, tantôt fiers et terribles.

Sens-tu d'un feu divin les flammes invisibles,
Jeune homme ? et ce grand nom, à nul autre pareil,
Vient-il, au sein des nuits, agiter ton sommeil ?

Sais-tu tous les récits de ce sublime Homère,
Ulysse et ses travaux, Achille et sa colère?
Oseras-tu tenter, disciple audacieux,
De suivre, en l'adorant, cet aigle dans les cieux?
Eh bien! quitte la ville et tous ses vains prodiges:
Ta muse trop long-temps, livrée à leurs prestiges,
Des poëtes fameux dérobant les pinceaux,
Affoiblit leurs couleurs, et gâta leurs tableaux.
Imite encore Homère, amant de la nature;
Et, laissant ces jardins dont l'aride culture
Doit à l'art et sa grâce et sa froide beauté,
Va, traversant la terre, ou sur l'onde emporté,
Chercher sous d'autres cieux, sur de lointains rivages,
Des sites plus hardis, de plus grands paysages.
O voyage enchanteur, pour la gloire entrepris!
Des muses, des beaux arts, depuis long-temps épris,
Jeune, ardent, curieux, enivré d'espérance,
Déjà je crois t'entendre, en ton impatience,
T'écrier en partant: L'univers est à moi!
Que le Goût cependant le parcoure avec toi:

Dans le Nord, où l'hiver, tyran de la nature,
Plaça son trône affreux sur des monts sans verdure,
Qu'un caprice insensé n'entraîne point tes pas;
Laisse, sur leurs sommets hérissés de frimas,
Le Barde fabuleux, entouré de nuages,
Au fracas des torrents mêler ses chants sauvages.
Ce fut dans des climats plus doux et plus heureux,
Où de l'astre du jour le regard amoureux,
En fécondant la terre, ennoblit ses spectacles,
Que jadis l'Épopée enfanta ses miracles;
C'est là qu'il faut voler : sous des cieux enchantés,
Embaumés de parfums, inondés de clartés,
Du fertile Midi les superbes campagnes
Déjà s'offrent à nous : gravissons les montagnes
Qui bornent ces beaux champs, qu'entourent ces beaux cieux :
Vois-tu de leurs hauteurs s'étaler à tes yeux
Les vallons, les coteaux, les plaines verdoyantes,
La mer, la vaste mer, ses rives blanchissantes,
Et le ciel qui s'abaisse et va joindre les flots?
La mer! quels grands effets et quels mouvants tableaux

Elle offre à tes regards! Tantôt calme, tranquille,
Sous un ciel azuré, sa surface immobile
S'enrichit des couleurs et des feux de l'Éther:
On n'entend aucun bruit dans les plaines de l'air.
Tantôt un vent léger, d'une aile caressante
Effleurant, soulevant son onde frémissante,
Fait glisser sur le flot, doucement agité,
Le vaisseau qui décroît par la voile emporté.
Tout est pur, l'air, le ciel, les eaux... D'affreux orages
Vont bientôt les troubler. D'abord d'épais nuages,
D'un cours silencieux s'avançant dans les airs,
Comme un voile funèbre enveloppent les mers;
Tout se tait... Au milieu de ce silence horrible
Le tonnerre, élevant sa voix sombre et terrible,
Éclate, fend la nue; et les cieux entr'ouverts,
A la pâle clarté des livides éclairs,
Montrent de nouveaux cieux et des plaines ardentes.
A ses coups redoublés, les vagues écumantes
Répondent par de longs et sourds mugissements;
Les vents à ce fracas mêlent leurs sifflements;

Le flot s'enfle en montagne, ou se creuse en abîme;
Admire la tempête en son horreur sublime:
L'eau, la foudre, les vents redoublent leurs clameurs.
Mais bientôt, épuisé par ses propres fureurs,
L'orage s'affoiblit, les Aquilons se taisent;
Les flots encor émus plus lentement s'apaisent;
Le tonnerre en grondant s'enfuit... Du haut des cieux
L'astre aimable des nuits, voyageur radieux,
Des nuages brisés chassant la foule errante,
Verse sur les rochers sa lumière tremblante.
Poursuis ton beau voyage à ses douces clartés:
D'autres tableaux vont naître à tes yeux enchantés.
Déjà l'oiseau des nuits suspend ses chants funèbres;
L'aube pâle, incertaine, a percé les ténèbres;
L'Aurore, par degrés, mêle à ce jour douteux
La pourpre de son voile et l'or de ses cheveux.
Cependant, à travers la vapeur matinale,
Tel que l'époux quittant sa couche nuptiale,
Le soleil a paru: sur son char immortel,
Géant superbe, il monte aux campagnes du ciel,

Embrase l'univers de ses clartés fécondes,
Semble, au plus haut des airs, sur l'abîme des ondes,
Immobile, arrêter son œil étincelant;
Et d'un vol, par degrés, plus tranquille et plus lent,
Penchant vers l'Océan sa tête appesantie,
S'éteint au sein des eaux, tel qu'un vaste incendie.
Ébloui des splendeurs du monarque des cieux,
Repose autour de toi ta pensée et tes yeux :
Ici s'étend des prés la verdure riante;
Là roule en longs flots d'or la moisson ondoyante;
Ce beau lac réfléchit d'un ciel tranquille et pur
Les nuages légers et nageant dans l'azur;
Sur ce coteau paré de gazons et d'ombrages,
L'humble hameau se montre à travers les feuillages;
Du soir mystérieux les suaves vapeurs
Confondent par degrés les formes, les couleurs;
Tout s'éteint, tout s'efface, et la cité lointaine,
Aux rayons du couchant, dans l'air dessine à peine
Ses gothiques créneaux et ses superbes tours.
Un fleuve, s'égarant en de vagues détours,

A travers ce vallon, dans ces plaines heureuses
Promène mollement ses ondes paresseuses.
Sur ses bords émaillés bondissent les troupeaux;
De l'innocent berger les rustiques pipeaux
Des vastes champs de l'air et de la mer immense
Troublent seuls, par leurs sons, le ravissant silence.
A ces tableaux tracés par d'immortelles mains,
Compare alors Homère et ses tableaux divins:
Ton esprit, admirant leur naïve peinture,
En le lisant croira voir encor la nature.

Faut-il pour t'émouvoir d'autres enchantements?
Cherche un désert peuplé d'antiques monuments:
La nature, toujours éclatante et nouvelle,
Mêle à leurs vieux débris sa parure immortelle;
De ce contraste heureux le voyageur surpris
S'arrête, et, quelquefois debout sur ces débris,
Admire, en remontant l'obscur torrent des âges,
Les empires détruits, les guerres, les ravages,

La terre dévorant les vaincus, les vainqueurs,
Et le néant de l'homme et ses vaines grandeurs.
Ces sites consacrés à la mélancolie,
Courons les demander à l'heureuse Italie :
O terre de Saturne ! ô doux pays ! beau ciel !
Lieux où chanta Virgile, où peignit Raphaël !
Terre dont rien jamais n'a surpassé la gloire,
Grande par les beaux arts, reine par la victoire !
Sans respect, sans amour, qui peut toucher tes bords?
Que de belles cités ! que de riches trésors !
Quels spectacles ! quels lieux ! Milan ! Parme ! Vicence !
La superbe Venise, et l'illustre Florence !
Ferrare où Calliope a médité des chants ;
Les chefs-d'œuvre nouveaux, et les vieux monuments ;
L'Italie et la Grèce ensemble confondues ;
Les palais, les tombeaux, un peuple de statues,
Et la toile animée, et partout réunis
Les beaux temps des Césars, et ceux des Médicis !
Partout les descendants de la reine du monde
Ressuscitent sa gloire, et la terre féconde

Rend l'Italie antique à leurs nobles efforts.
Rome! c'est toi surtout qu'appellent nos transports :
La voilà donc enfin cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts tristement entourée!
O mélange inouï d'opprobre et de grandeur!
La Reine des cités a perdu sa splendeur ;
Le silence est assis sous ses voûtes antiques :
Cependant de palais, de temples, de portiques
Quels immenses débris ensemble confondus!
Sur ces arcs mutilés, vingt fleuves suspendus
Versoient en frémissant le tribut de leur onde;
Ce temple fut paré des dépouilles du monde ;
Par ces portes sortoient les fières légions;
Voilà ce Capitole, effroi des nations!
De là, semblable aux dieux, Rome lançoit la foudre;
Là, les rois interdits et le front dans la poudre,
Aux portes du sénat oubliés, sans honneur,
Attendoient pour entrer les ordres d'un licteur:
A ses pieds j'aperçois cette place fameuse
Où s'agitoit, semblable à la mer orageuse,

Ce peuple ambitieux, insolent, importun,
Tyran du monde entier, esclave d'un tribun.
Ordonne: et des héros, parmi ces beaux décombres,
L'imagination va t'évoquer les ombres :
Que leurs rangs sont pressés! Déjà de toutes parts
Sortent ces vieux enfants de la fille de Mars,
Honneur de ses conseils, appui de ses murailles,
Qui labouroient leurs champs et gagnoient des batailles.
Plus habiles, moins grands, paroissent après eux
Les redoutables fils de ces pères fameux :
Entouré de soldats, Marius inflexible
A ses portes s'assied tel qu'un spectre terrible;
Sylla, couvert de sang et suivi d'assassins,
Dans le sang plonge encor ses parricides mains ;
J'entends de Cicéron tonner la voix sublime;
Pompée, appui trompeur de l'État qu'il opprime,
Brille seul un moment; mais son rival paroît :
Il tombe, Rome sert, et la terre se tait.
D'illustres conjurés, dans leur juste furie,
Frappent le grand César, sans sauver la patrie,

Et les Romains, par eux méconnus trop long-temps,
A la place d'un maître ont reçu trois tyrans.
Ces monstres, les vois-tu, de sang insatiables,
Relever de Sylla les tables effroyables;
Transformer en bourreaux leurs farouches soldats,
Et, volant d'une orgie à des assassinats,
Faire un lâche trafic des plus grandes victimes?
Par des crimes unis, divisés par des crimes,
Ils ébranlent la terre, ils marchent, opposant
l'Italie à l'Égypte, et l'aurore au couchant.
Tourne ici tes regards : enfin l'heureux Octave,
Ceint d'un triple laurier, rentre dans Rome esclave;
Traînant ces vils Romains attachés à son char,
Il rentre, roi du monde, héritier de César,
Et, pliant à son gré son affreux caractère,
Devient prince clément de tyran sanguinaire.
Rome de ses débris sort plus belle à sa voix;
Et, dans l'heureux loisir de la paix et des lois,
Tandis qu'aux jeux du cirque, aux pompes du théâtre,
S'empresse un peuple entier, de ces jeux idolâtre,

Sa main d'un grand pouvoir pose les fondements.
Ils sont debout encor ces vastes monuments
Où, par les mêmes jeux, de ces Romains volages
Ses cruels successeurs mendioient les suffrages.
Parcourons leurs détours obscurs, silencieux :
Jadis, aux feux naissants d'un jour pur, radieux,
Des flots de spectateurs inondoient ces portiques :
Ne crois-tu pas les voir ces fêtes magnifiques,
Dignes d'un peuple-roi, dignes des immortels ?
L'encens, de tous côtés, fumoit sur les autels ;
Aux chants religieux de la pompe sacrée
Se mêloient les transports de la foule enivrée,
Les cris des conducteurs, le bruit confus des chars ;
Sur ces marbres brisés s'asseyoient les Césars ;
L'or, la pourpre flottoient sur l'arène embrasée ;
Des voûtes les parfums descendoient en rosée ;
De ces gouffres sortoient, traînés par des soldats,
Ces tristes combattants dévoués au trépas :
C'est ici qu'ils tomboient ; là, des vierges timides
Se levoient en silence, et de meurtres avides,

Proscrivant le vaincu par un geste fatal,
De sa mort, sans pâlir, donnoient l'affreux signal.
La victime expiroit; et ces peuples féroces,
De leur joie inhumaine et de leurs cris atroces,
Ébranloient cette enceinte et fatiguoient les cieux.
O Rome! dont j'abhorre et les mœurs et les jeux,
Même alors que j'admire et vante ton génie,
Que ton sort est changé! que le ciel t'a punie!
L'herbe croît dans ces murs où brilloient tes splendeurs;
Ta campagne n'a plus ni troupeaux ni pasteurs;
Et Babylone et Tyr, du dieu vivant frappées,
Dans un deuil moins affreux furent enveloppées.
Ah! portons nos regards sur de plus doux objets:
A travers ces déserts arides et muets,
Nous volons dans ton sein, ô Campanie heureuse,
Jadis du peuple-roi retraite merveilleuse,
Et chérie à la fois de Bacchus et Cérès!

Salut, tranquilles mers, beaux cieux, temples, palais!

Là, parmi les débris de Rome et de la Grèce,
La nature apparoît brillante de jeunesse;
Là, de fleurs couronnée, et bravant les volcans,
Naples s'élève encor, triomphante des temps,
Et de son doux climat, de son beau ciel éprise,
Semble, au bord de ces mers tranquillement assise,
De ses bras entr'ouverts pressant leurs flots soumis,
Oublier le Vésuve et ses feux endormis.
Dans ce calme trompeur, la montagne effroyable
Soudain rend un bruit sourd, lugubre, épouvantable:
Typhon, l'affreux Typhon, de ses flancs caverneux
Sort, lançant les rochers, les cendres, et les feux,
S'élève jusqu'aux cieux en gerbes menaçantes,
Précipite en torrents ses laves dévorantes,
Engloutit les cités, fait reculer les mers.
Et, soulevant la terre, et les eaux, et les airs,
Portant partout la mort, l'horreur et les ravages,
S'abîme dans les flots au milieu des orages.
Il expire : aussitôt les peuples ranimés
Vont reporter le soc sur leurs champs consumés.

Bientôt, sur les cités au tombeau descendues,
De nouvelles cités s'élèvent suspendues.
Dans ces lieux, qu'ébranla tout l'enfer en courroux,
Les cieux semblent plus purs, les airs semblent plus doux,
Et, sur les noirs torrents des laves refroidies,
Flore jette, en riant, l'émail de ses prairies.
Dans ce brillant parterre allons cueillir des fleurs;
Osons, du mont fatal gravissant les hauteurs,
Voir de son gouffre ardent la bouche encor fumante;
Ou, doucement portés sur l'onde transparente,
De Naples vers Misène avançons lentement :
Qui peut voir, sans transport, un tableau si charmant?
Ces golfes entourés de rives parfumées;
Ces îles, sur la mer avec grâce semées,
Que pare le printemps, que caressent les flots;
Le riant Pausilippe et ses charmants coteaux;
Pouzzole, Cumes, Baie à Vénus consacrée,
Lieux où Rome accourant, de plaisirs altérée,
Retrouvoit au milieu des trésors de Palès
Ses débauches, son luxe, et ses riches palais;

Les beaux lacs qui baignoient ces fertiles campagnes,
Taris par les volcans, comblés par les montagnes;
Cette côte enchantée et ces champs merveilleux,
Attaqués par les eaux, suspendus sur des feux,
Tourmentés, dévastés, ornés par la nature,
Et couverts de tombeaux, de fleurs, et de verdure?

O combien ces Romains si grands, si redoutés,
Se montrent grands encor, même en leurs voluptés!
Sur ces bords, dont jadis Rome fut idolâtre,
Se pressoient les palais en vaste amphithéâtre;
Pour faire place encore à des palais nouveaux,
La mer, contrainte alors à reculer ses eaux,
Sur leurs restes épars faisant rouler son onde,
Engloutit les travaux de ces maîtres du monde.
Examine les monts, les plaines, les volcans;
Cherche au milieu des eaux ce qu'épargna le temps;
Interroge les lieux; sur leurs bases antiques
Relève les palais, les thermes, les portiques:

Souvenirs, monuments, dans ces magiques lieux,
Tout charmera ton cœur, ton esprit et tes yeux.
Là, tandis que César, armé de son tonnerre,
Vers l'Euphrate achevoit de subjuguer la terre,
Faisoit aimer ses lois à cent peuples vaincus,
Et, vengeant les Romains des affronts de Crassus,
Brisoit les fers honteux de leurs aigles captives;
Sous ces ombrages verts, sur ces brillantes rives,
Du Mincius errant le Cygne harmonieux,
Épris de ces aspects, contemplant ces beaux cieux,
D'un studieux loisir éternisoit les veilles,
Et dans ses vers sacrés transportoit leurs merveilles;
Là, le Tasse, éloigné de ses persécuteurs,
Respirant un moment après ses longs malheurs,
Sur ces tableaux épars, si vrais, si magnifiques,
D'Armide composoit les palais fantastiques;
Là, de ces demi-dieux relisant les écrits,
Comme eux de ces aspects, de ces tableaux épris,
Des flammes dont brûloient leurs muses immortelles
Tu pourras recueillir de nobles étincelles.

Par la nature et l'art tour à tour entraîné,
Des sites aux débris mille fois ramené,
Tu veux quitter enfin cette terre fameuse...
Ah! retournons encor vers Rome malheureuse:
A ses restes sacrés, à ses nobles douleurs,
Redisons nos adieux, et reportons des pleurs.
Des pleurs!... Chantons plutôt sa splendeur immortelle:
Rome à mes yeux *renaît plus charmante et plus belle.*
Effroi des nations! reine de l'univers!
Ton ombre règne encore au milieu des déserts;
Un empire succède à ton empire immense,
Plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance;
A tes dieux destructeurs succède un Dieu de paix,
La Croix à tes faisceaux, un temple à tes palais.
Fille antique de Mars! de Jacob héritière!
Tu vois encore les rois, le front dans la poussière,
Sans craindre ton pouvoir, adorer ta grandeur;
Et cet empire auguste et des siècles vainqueur,
D'un royaume éternel source pure et féconde,
Doit, pour renaître au ciel, finir avec le monde.

Il faut partir enfin : les cris des matelots,
Pour chercher d'autres bords, t'appellent sur les flots ;
A tes yeux l'Italie et ses rives lointaines
Ont disparu ; des vents implorant les haleines,
Vers l'antique Orient, premier berceau des arts,
Tu diriges déjà ta voile et tes regards.
Ah! reviens, imprudent! dans ces tristes contrées,
Au Silence, à la Mort maintenant consacrées,
Sur vingt peuples détruits, sur leurs restes hideux,
L'ignorance entassant des débris plus affreux,
Des Ages destructeurs a doublé les outrages.
Dans ces champs désolés par leurs communs ravages,
Vainement l'étranger, plein d'un grand souvenir,
Cherche Sidon détruite et la place où fut Tyr;
Ici fut Ilion, là Balbec gît sous l'herbe ;
De Palmire, jadis opulente et superbe,
Au milieu des déserts le cadavre est couché :
De temples, de palais, tout l'espace est jonché;
Et des pâtres errants les peuplades grossières
De leurs marbres pompeux ont bâti des chaumières.

Tandis que le Romain ouvre un asile aux arts,
Rassemble avec orgueil leurs monuments épars,
Et dispute au cercueil les restes de sa gloire;
Partout où l'a conduit sa fatale victoire,
Le stupide Ottoman, appelant les fléaux,
Fait régner la terreur et la paix des tombeaux.
De ses nombreux enfants l'Égypte est dépeuplée;
La Grèce, hélas! languit captive et désolée!
La Grèce, honneur du monde et rivale des cieux,
Qu'habitoient les beaux-arts, les héros et les dieux,
Des temples qu'ont jadis bâtis ses mains divines
N'a pas même en son deuil conservé les ruines:
Ces restes précieux, des siècles respectés,
Par d'affreux conquérants ont été dévastés,
Et, sous ces vils mortels, triste et désenchantée,
Elle a perdu sa gloire, et ses dieux l'ont quittée.

Cependant sous quels cieux, chez quel peuple inconnu,
O Grèce! ton beau nom n'est-il point parvenu?

Ce nom seul est un charme à l'oreille ravie :
Ah! dans ces jours d'ivresse où commence la vie,
Où l'homme, heureux jouet d'indomptables transports,
N'a de sa coupe amère effleuré que les bords,
Que de fois, dans un songe égarant sa pensée,
De tes grands souvenirs ma jeune âme embrasée
Des siècles écoulés perçoit la sombre horreur!
Je naissois dans ces temps de gloire et de bonheur
Qui montrèrent au monde un prodige si rare :
Nouvel Anacharsis, étranger et barbare,
J'accourois pour te voir des bouts de l'univers.
La trirème aux cents bras m'emportoit sur tes mers ;
Mon œil ravi suivoit tes rives poétiques,
Tes temples entourés de leurs bois prophétiques ;
J'abordois dans tes ports ; de tes peuples heureux
Je parlois le langage, et j'adorois les dieux.
Ces dieux étoient partout : ils peuploient les campagnes,
Folâtroient sur les eaux, descendoient des montagnes ;
Ils parcouroient l'Éther sur les ailes des vents.
Dans tes belles cités, nouveaux enchantements :

Ces monuments pompeux, admirables modèles
Où l'art posa du goût les bornes éternelles,
Sortant de leurs débris, élevoient dans les cieux
De leurs divins contours l'ensemble harmonieux.
Là le marbre s'anime et la toile respire;
Sous une main savante ici frémit la lyre;
Et, du ciel descendue, à ses chants inspirés
L'auguste Poésie unit ses chants sacrés.
Minerve, avec orgueil, sous ces riches portiques
Elle-même conduit ses pompes symboliques;
Bacchus paroît suivi d'un cortége joyeux:
Tout un peuple enivré s'abandonne à ses jeux,
Et, du sein d'une orgie accourant au théâtre,
De Ménandre charmé, de Sophocle idolâtre,
Proclame leur victoire et les couvre de fleurs.
Mais l'Élide m'appelle, et de nouveaux vainqueurs
Vont, dans les jeux nouveaux que Pise leur apprête,
D'un plus illustre prix obtenir la conquête.
La Grèce ici s'offroit tout entière à mes yeux:
O touchant appareil! spectacle merveilleux!

Ces rivaux dans l'arène étalant leur audace;
La force que tempère et qu'embellit la grâce;
Le calme d'un ciel pur; ces flots de spectateurs;
Ces juges, ces autels et ces dieux protecteurs;
Cent chars enveloppés d'une noble poussière,
Se croisant, se heurtant, volant dans la carrière;
Les cris qui poursuivoient, pressoient les combattants;
Et de crainte et d'espoir tous les cœurs palpitants;
Mille cris répétés annonçant la victoire;
Cette ivresse de joie et ce comble de gloire,
Tout enivroit mon cœur et mes sens éperdus.
O Grecs! quels dons sur vous le ciel a répandus!
Au milieu de la foule attentive, attendrie,
Un héros a paru, sauveur de la patrie:
Soudain tous les regards vers lui se sont portés.
C'est dans ces mêmes jeux qu'aux peuples enchantés
Hérodote jadis récitoit ses Annales:
Les vainqueurs, oubliant leurs palmes triomphales,
Se pressoient pour l'entendre, et les Muses en chœur
De ses sons cadencés approuvoient la douceur.

Ainsi donc, tour à tour, légers, brillans, sublimes,
Même au sein des plaisirs vos transports unanimes
Accueillent les talents, honorent les vertus !
Incomparables Grecs ! ne vous ai-je pas vus,
Dans ce rêve enivrant, ma plus douce chimère,
Laissant le Dieu des arts pour celui de la guerre,
De votre fable antique effacer les exploits ;
Confondre à Marathon l'orgueil du roi des rois ;
Dans les champs de Platée, aux bords de Salamine,
De l'Orient surpris achever la ruine,
Et, partout où frappoient vos invincibles mains,
Commander la victoire et changer les destins ?
O peuple aimé des dieux ! dans les champs du génie
Quelle est la palme enfin que tu n'as point ravie ?
Tes sages des humains furent les bienfaiteurs ;
Ils donnèrent des lois, ils réglèrent les mœurs ;
Et, ravis dans les cieux par leurs pensers sublimes,
Des mondes infinis qui peuplent ces abîmes
Entrevirent la cause et les vastes ressorts ;
L'éloquence t'ouvrit ses plus rares trésors ;

Tes poètes fameux ont, dans leurs doctes veilles,
De la nature entière épuisé les merveilles;
Et d'Homère immortel et le culte et les vers
Ne périront qu'au jour marqué pour l'univers.
Ainsi brillent partout ta gloire et tes prodiges:
Ton pays seul, hélas! de leurs nobles vestiges
A peine garde encore un souvenir confus.

Fuyons ces tristes lieux où la Grèce n'est plus:
Jeune amant des beaux-arts, sur un lointain rivage
Je veux d'aspects plus doux égayer ton voyage.
Voguons vers les climats que baigne de ses eaux
Cette mer inconnue aux antiques vaisseaux,
Où l'astre qui, toujours ardent, infatigable,
Répand, sans s'arrêter, sa flamme inépuisable,
Jadis, précipitant ses coursiers fabuleux,
Dans les bras d'une nymphe alloit chercher des feux.
Sur ce bel Océan, dont les immenses ondes
Du couchant à l'aurore unissent les deux mondes,

Autrefois Camoëns, hardi navigateur,
Voyageoit, en chantant cet homme plein de cœur,
Qui, le premier au sud se frayant un passage,
Soumit les eaux du Gange aux Naïades du Tage.
Poëte courageux d'un mortel si vaillant,
Il vit du cap fatal l'effroyable géant;
Évoqua de l'Indus l'ombre majestueuse;
Et montra son héros, sur l'onde impétueuse,
Affrontant, sans pâlir, Argonaute nouveau,
Ces mers qui s'indignoient de porter son vaisseau.
Entraîné comme lui sur leur vague inconstante,
Saint-Pierre, non moins grand dans sa prose éloquente,
S'arrêta dans une île au bout de l'univers;
Peignit ses bois, ses eaux, ses tranquilles déserts,
De ses monts éclatans les gigantesques cimes,
Son ciel pur et brûlant, ses tempêtes sublimes;
Et dans ces grands tableaux, ainsi qu'aux anciens jours,
Plaçant de deux enfants les célestes amours,
Fit aux monts, aux forêts, à la rive attendrie,
Répéter les doux noms de Paul et Virginie.

Cours, ainsi que l'ont fait ces nobles voyageurs,
A ces climats pompeux emprunter des couleurs;
Va puiser après eux à ces sources fécondes:
Ou plutôt, sans braver l'inclémence des ondes,
Sans aller aux écueils, aux vents capricieux,
Exposer tes destins moins protégés des cieux,
Cherche vers le couchant de plus prochains rivages;
Sous le tropique ardent, sur des mers sans orages,
Livre aux vents alisés ton rapide vaisseau.
Sur les fertiles bords d'un monde encor nouveau,
Dès qu'ils auront poussé tes voiles frémissantes,
Descends, et traversant ces villes florissantes,
Où, près d'un peuple enfant qu'étonnent leurs remparts,
La vieille Europe étale et son luxe et ses arts,
Avide observateur, va dans la solitude
De la Nature alors faire ta seule étude:
Visite la Floride et ses champs fortunés.

Dans ces riches déserts que ses mains ont ornés,

Vierge auguste et sévère, elle offre en ses ouvrages
De plus mâles beautés, des grâces plus sauvages,
D'impénétrables bois, des monts prodigieux,
De plus vives couleurs, un jour plus radieux.
S'élançant des hauteurs d'un roc inaccessible,
Comme une vaste mer, la cataracte horrible
Tombe, en poussant au loin d'effrayantes clameurs;
Et, frappant les rochers qu'ébranlent ses fureurs,
En tourbillons d'écume, en vapeurs ondoyantes,
S'élève et rejaillit sur ses rives bruyantes.
Ailleurs, dans les forêts, sous l'azur d'un beau ciel,
Règne un profond silence, un calme universel;
Au milieu de ce calme, à l'oreille ravie,
Je ne sais quelle douce et lointaine harmonie
Semble encor murmurer dans l'épaisseur des bois:
On diroit des esprits les gémissantes voix.
L'étranger s'égarant sous ces bocages sombres,
Alors que le jour meurt et que naissent les ombres,
Admire ce silence et ces vagues concerts,
Et le parfum des fleurs et la fraîcheur des airs.

Des fleuves, des torrents, roi puissant et terrible,
Le grand Méchascébé, quelquefois plus paisible,
Promène en ces beaux lieux pompeusement ses eaux:
Ose alors côtoyer, en glissant sur ses flots,
La campagne brillante où, dans ses chants sublimes,
De l'amour, du devoir, égarant deux victimes,
Châteaubriand peignit leur naïve douleur,
La vierge du désert s'éteignant dans sa fleur,
De ces tristes amants les adieux lamentables,
Et Dieu seul consolant deux cœurs inconsolables.
Trop heureux voyageur! ces sites enchantés,
Dont partout tes regards demandoient les beautés,
Dont cent fois te charma la brillante peinture,
Les voilà : déroulant ses tapis de verdure,
Aux rayons du midi, la savane, à tes yeux,
S'étend vers l'horizon et se perd dans le cieux;
Sans chefs et sans pasteurs, exempts d'inquiétudes,
D'innombrables troupeaux, enfants des solitudes,
Errent sur les gazons, ou nagent dans les eaux.
Là, le fleuve, coulant à travers des coteaux,

Baigne des bords couverts d'éclatants paysages ;
Sur ses rives l'on voit des fleurs et des ombrages,
On entend dans les bois de confuses clameurs.
Mariant leurs parfums, leurs formes, leurs couleurs,
Suspendus sur les eaux, groupés sur les montagnes,
Mille arbres différents, dans ces riches campagnes,
Charmeront tes regards : sur leurs dômes épais,
Le beau magnolia, noble roi des forêts,
Lève son front paré de roses virginales ;
Balancé mollement aux brises matinales,
Le palmiste, élançant sa flèche dans les airs,
Seul partage avec lui l'empire des déserts.
Le colibri doré sur les fleurs étincelle ;
La colombe gémit ; tout s'unit, tout s'appelle,
Dans les bois, dans les prés, dans les airs, sur les eaux.
Le liane flexible, entourant les rameaux,
Ici tombe en festons qu'un vent léger balance ;
Quelquefois, s'égarant, d'arbre en arbre s'élance,
Court, s'abaisse, s'élève, et mêle à leurs couleurs
Des chaînes de verdure et des voûtes de fleurs.

Le fleuve cependant poursuit sa course immense :
Tantôt, roulant ses flots dans un profond silence,
Réfléchit, doucement agité par les vents,
Les arbres, les rochers, les nuages errants;
Tantôt, entre deux monts précipitant ses ondes,
Fait éclater sa voix sous leurs voûtes profondes;
Sort, d'écume, de fange et de débris couvert;
De ses flots débordés inonde le désert;
Arrose cent climats peuplés ou solitaires;
Et, portant dans ses eaux cent fleuves tributaires,
Vers l'Océan jaloux s'avance avec fierté;
Ose du dieu surpris braver la majesté;
Et, du flux impuissant brisant les foibles chaînes,
Semble entrer en vainqueur dans ses vastes domaines.

Sur ces sauvages bords, dans ces incultes lieux,
Habite un peuple grand et sauvage comme eux :
Le noble Américain, digne des chants d'Homère,
Chasseur pendant la paix, héros pendant la guerre,

Sur les pas du chevreuil s'élance dans les bois,
Ou, contre l'ennemi préparant son carquois,
Joyeux, vole aux combats. S'il triomphe, implacable;
Vaincu, plus grand encor, plus fier, plus indomptable,
A l'aspect du supplice il raille ses vainqueurs;
Par un sourire affreux provoque leurs fureurs;
Les voit d'un œil serein, d'une âme indifférente,
Déchirer les lambeaux de sa chair palpitante;
Et lui-même, implorant des supplices nouveaux,
Mêle son chant de mort aux cris de ses bourreaux.

Cependant, égaré dans la terre étrangère,
Ne crains point d'aborder sa hutte hospitalière.
Ce peuple, dans la paix, est franc et généreux.
Viens observer ses mœurs, viens sourire à ses jeux:
Sur les bords des torrents, les filles des sauvages,
Belles comme les fleurs de leurs riants bocages,
Dans ses rapides flots plongent leurs vêtements;
Et les livrant ensuite aux haleines des vents,

L'essaim folâtre unit, sous un ombrage antique,
A sa danse naïve un chant mélancolique.
Voici d'autres tableaux peut-être encor plus doux :
Celle que féconda le baiser d'un époux,
Sourit à son enfant d'un sourire ineffable ;
Près du nid des oiseaux, aux branches de l'érable,
Suspend de son berceau le mobile appareil,
Et demande aux zéphyrs de hâter son sommeil.
Plus loin, sous ce gazon qu'une eau limpide arrose,
D'un autre nouveau-né la dépouille repose :
Sa mère inconsolable y revient chaque jour
Pleurer la tendre fleur ravie à son amour,
La fleur qui fit sa joie et fut son espérance ;
S'assied près de la tombe, y dépose en silence
Le lis suave et pur, les perles du maïs,
Et du lait maternel arrose ses débris.
Elle s'éloigne : alors, au tombeau solitaire,
Vient l'épouse nouvelle, avide d'être mère,
Et qui croit recueillir, en respirant les fleurs,
La jeune âme mêlée à leurs douces odeurs.

O peuples fortunés ! illusions charmantes !...
Hélas ! de ce bonheur, de ces mœurs innocentes,
Souvent notre avarice a troublé les douceurs;
Long-temps de ces déserts paisibles possesseurs,
Ces peuples, que de nous la mer en vain sépare,
Depuis, ont vu souvent l'Européen barbare
Leur demander la terre où dormoient leurs aïeux :
Aussitôt, recueillant ces restes précieux,
Loin des champs paternels, plaintive et désolée,
Voyage tristement la peuplade exilée,
Les guerriers, les enfants, les femmes, les vieillards ;
Et saluant encor de ses derniers regards
Son fleuve, son bocage, et ses chères cabanes,
S'éloigne lentement à travers les savanes.
Aborde avec respect ces pieux voyageurs;
Écoute leurs récits, prends part à leurs douleurs ;
Et si tu sens combien la patrie a de charmes,
A ces fils de l'exil tu donneras des larmes.

La patrie !... à ce mot ton cœur a palpité :
Par l'amour des beaux arts sur ces bords emporté,
Déjà tu veux, lassé des étrangères rives,
Vers la France tourner tes voiles fugitives :
Il est pourtant, il est d'autres lieux, d'autres mœurs,
Qu'ont admirés, vantés tous les navigateurs,
Et dont par eux, sans art, l'histoire racontée
Semble attendre un poète et sa lyre enchantée.
Ah ! dans le sud glacé, si ton navire heureux
Passoit de Magellan le détroit dangereux,
Soudain une autre mer s'offriroit à ta vue :
Sur cette vaste mer jusqu'au pôle étendue,
Du globe à l'occident embrassant le contour,
Tu pourrois, ramené vers les portes du jour,
Rentrer avec l'Aurore au sein de l'Atlantique.
La rapide frégate et l'oiseau du Tropique,
Rasant la vague émue, ou planant dans les airs,
Semblent seuls animer ces humides déserts.
Cependant, au milieu de leur onde orageuse,
Au-dessus de ses sœurs, s'élève une île heureuse,

La belle Otaïti, séjour aimé du ciel,
Où règne avec la paix un printemps éternel.
Là, l'antique Arcadie et ses douces bergères,
Son repos, ses amours, ses danses bocagères,
Ses prés toujours fleuris, ses limpides ruisseaux,
Renaîtroient à tes yeux; là, courbant ses rameaux,
Chaque arbre a des trésors, et l'indolent sauvage,
Enivré de ses fruits, s'endort sous son ombrage.
Inconstant dans ses goûts, libre dans ses loisirs,
A son réveil il vole à de nouveaux plaisirs:
A l'habitant des eaux tend un piége perfide,
Dans l'air atteint l'oiseau de sa flèche rapide;
Quelquefois dans ses jeux, hardi navigateur,
Se plaît à folâtrer sur la mer en fureur;
Et submergé vingt fois, secouant l'onde amère,
Relève en souriant sa pirogue légère.
De cette île où le ciel prodigua ses bienfaits,
La Vénus est sans voile et l'Amour sans secrets;
Et sur des lits de fleurs, ses Grâces demi-nues,
Offrant des voluptés, sont encore ingénues:

Où m'égaré-je?... épris de ce riant tableau
Crains plutôt sur ces mers d'engager ton vaisseau :
Près de ces bords heureux sont d'odieuses plages,
Où les navigateurs poussés par les orages
Soudain sont entourés des piéges de la mort.
L'ancien monde indigné, gémissant sur leur sort,
A ces funestes mers, à ces îles perfides,
Redemande, à grands cris, ces mortels intrépides,
Qui, transportant nos arts sur des bords étrangers,
Pour verser des bienfaits, affrontoient les dangers.
Toi, qui lassas dix ans la fortune jalouse,
Brave Cook, tu n'es plus! toi surtout, La Pérouse,
Et vous, ses compagnons si long-temps attendus,
Infortunés Français, qu'êtes-vous devenus?
Vainement vos amis, sur ces côtes lointaines,
Ont suivi pas à pas vos traces incertaines :
Vos noms qu'ils répétoient, d'île en île arrêtés,
Étoient par les échos vainement répétés ;
Ou, du vaste Océan troublant l'affreux silence,
Se perdoient dans les airs avec leur espérance.

Français infortunés ! qu'êtes-vous devenus?
Au sein de la tempête êtes-vous disparus?
Rejetés par la mer sur de cruels rivages,
Avez-vous au milieu de ces peuples sauvages
Rencontré le trépas évité dans les flots?
Hélas! sur les débris de vos tristes vaisseaux,
Échappés aux fureurs de la vague irritée,
Peut-être dans une île inculte, inhabitée,
Vous vivez désormais sans espoir de retour!
Sur ces rochers déserts, déplorable séjour,
Qu'environne des eaux la solitude immense,
Assis sur le rivage et pensant à la France,
A ceux qui vous aimoient, à ce qui vous fut cher,
Malheureux! vous pleurez en regardant la mer!
D'un exil éternel image épouvantable!
O plus heureux cent fois le mortel misérable
Qui, courbé vers la terre, au travail enchaîné,
Meurt, sans sortir du champ dans lequel il est né!

Reviens, crains d'irriter et les vents et Neptune;
Trop d'audace a souvent fatigué la fortune.
Elle a comblé d'ailleurs tes poétiques vœux :
C'est assez d'avoir vu dans ton voyage heureux,
Ou parcourant la terre, ou naviguant sur l'onde,
Le monde déjà vieux et l'enfance du monde.
Reviens, et dis alors tout ce qu'ont vu tes yeux.
Cependant que tes chants nouveaux, harmonieux,
N'entassent point sans choix ces merveilles confuses:
Ne va pas, invoquant de trop faciles muses,
Prodiguant tes couleurs et perdant tes loisirs,
Faire un vague récit de tant de souvenirs.
Que toujours, au milieu de ces belles images,
L'homme et ses passions animent tes ouvrages.
Interroge Clio : dans ses vieux monuments,
Cherchant des temps passés les grands événements,
Ou des héros fameux les nobles aventures,
Répands sur eux l'éclat de ces vives peintures.
C'est peu de charmer l'œil, il faut toucher le cœur.
En peignant la nature imite son auteur :

Quand sa main dans l'espace eut suspendu la terre,
Que sa voix eut sur elle appelé la lumière,
Enchaîné l'Océan, ombragé les coteaux,
Et des cieux ordonné les merveilleux tableaux,
Sa sagesse voulut, par un plus grand miracle,
Créer l'admirateur d'un aussi beau spectacle :
L'Homme fut le dernier de ses travaux divins.
Sans cet être nouveau, chef-d'œuvre de ses mains,
Fait pour connoître, aimer, qu'un feu céleste anime,
Ce Dieu, vers qui s'élève un concert unanime,
Seul et silencieux dans le triste univers,
Eût été Roi sans peuple, et le Dieu des déserts.

FIN DU POEME.

NOTES.

NOTES.

Page 45, vers 8.

Il osa, du Mélès quittant les doux rivages.

La vie d'Homère, attribuée à Hérodote, et que l'on trouve à la fin de ses ouvrages, nous apprend qu'ayant déjà conçu l'idée de son Iliade, il profita avec empressement d'une occasion qui lui fut offerte de voyager dans la mer intérieure; qu'ayant quitté Smyrne, sa patrie, il visita la Grèce et les îles, parcourut l'Égypte, l'Afrique, l'Espagne, et pénétra même jusqu'à la mer extérieure ou l'Océan.

Page 51, vers 17.

Cependant, à travers la vapeur matinale,
Tel que l'époux quittant sa couche nuptiale,
Le soleil a paru.

Ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo;
Exultavit ut gigas ad currendam viam.

Ps. XVIII, 6.

Page 54, vers 5.

O terre de Saturne! ô doux pays! beau ciel!

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum!

Virg. Georg.

Page 55, vers 3.

La voilà donc enfin cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts tristement entourée.

Tous les voyageurs s'accordent dans la peinture de cet état horrible de la campagne de Rome.

Page 57, vers 11.

Enfin l'heureux Octave,
Ceint d'un triple laurier, rentre dans Rome esclave,

At Cæsar, triplici invectus Romana triumpho
Mœnia, Dîs italis votum immortale sacrabat.
Æneid., lib. VIII.

Ibid., vers 19.

Tandis qu'aux jeux du cirque, aux pompes du théâtre,
S'empresse un peuple entier, de ces jeux idolâtre.

Si potes avelli Circensibus, optima Soræ
Aut Fabrateriæ domus aut Frusinone paratur,
Quanti nunc tenebras unum conducis in annum.
JUVEN., Sat. III.

Page 58, vers 19.

Là, des vierges timides,
Se levoient en silence, et de meurtres avides,
Proscrivant le vaincu par un geste fatal.

Pectusque jacentis
Virgo modesta *jubet*, converso pollice, *rumpi*
Ne lateat pars ulla animæ vitalibus imis,
Altiùs impresso dum palpitat ense secutor.
(PRUD. Contra Symmach., 1096.)

Munera nunc edunt, et verso pollice, *vulgus*
Quemlibet occidunt populariter.

(Juven. Sat.)

Sperat et in sævâ victus gladiator arenâ,
Sit licet infesto pollice *turba minas.*

(Antholog.)

Page 59, vers 14.

A travers ces déserts arides et muets,
Nous volons dans ton sein, ô Campanie heureuse.

Telle étoit la fertilité de la Campanie, que les anciens la disoient cultivée à l'envi par Cérès, Vénus et Bacchus. Elle est entourée par la mer, par deux grandes rivières, par des montagnes qui la mettent à l'abri des vents du nord. Elle fut célébrée par les poètes, par les historiens, qui la nomment *dives, industriosa, felicissima.* Elle seule a obtenu avec l'Arabie ce nom d'*heureuse;* elle produit, outre d'abondantes moissons, des fruits, des fleurs, des herbes aromatiques plus qu'aucun lieu du monde; les roses y croissent sans culture : ses huiles étoient excellentes, ses vins renommés; c'étoit dans la Campanie que l'on recueilloit ce fameux Falerne si vanté par Horace. Ses prairies

étoient couvertes de troupeaux superbes; on estimoit surtout ses chevaux, très-vites à la course et excellents à la guerre. Au milieu de ces fertiles campagnes s'élevoit une foule de villes florissantes, Cumes, Formies, Minturnes, Sinuesse, Arpinum, où naquit Cicéron, etc., Capoue surtout à qui sa richesse et sa magnificence avoient mérité la gloire d'être mise en parallèle avec Rome et Carthage. C'étoit en un mot le jardin de l'Italie, et la partie de cette belle contrée qui, dans tous les temps, fut le plus habitée.

Page 60, vers 13.

S'élève jusqu'aux cieux en gerbes menaçantes,
Precipite en torrents ses laves dévorantes,
Engloutit les cités, fait reculer les mers.

Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem, ruptis fornacibus, Ætnam;
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa.
Georg. lib. I.

Page 61, vers 1.

Bientôt sur les cités au tombeau descendues,
De nouvelles cités s'élèvent suspendues.

Portici est bâti sur les laves qui couvrent Herculanum.

Page 61, vers 17.

Pouzzole, Cumes, Baie à Vénus consacrée.

La ville de Pouzzole, maintenant réduite à quelques misérables cabanes, étoit comparée en petit à Rome même par Cicéron. Cumes, également florissante, devoit surtout sa célébrité à son temple d'Apollon, bâti sur une montagne au pied de laquelle on voyoit l'antre de la Sibylle consultée par Énée. Baies n'étoit pas une ville, mais un canton renommé par ses bains d'eaux minérales. Cet endroit, couvert de maisons de campagne et de thermes magnifiques, uniquement consacré aux plaisirs et à la débauche, faisoit les délices des Romains par la beauté des sites, la pureté de l'air et l'excellence des eaux.

Page 62, vers 1.

Les beaux lacs qui baignoient ces fertiles campagnes,
Taris par les volcans, comblés par les montagnes.

Le plus fameux était le lac Lucrin.

An memorem portus, Lucrinoque addita claustra,
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia quà ponto longè sonat unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis.
Georg. lib. II.

Page 62, vers 12.

La mer, contrainte alors à reculer ses eaux,
Sur leurs restes épars faisant rouler son onde,
Engloutit les travaux de ces maîtres du monde.

Marisque Baiis obstrepentis urges
Submovere littora
Parum locuples continente ripâ.
HORAT. lib. II., od. 18.

Page 63, vers 3.

Là, tandis que César, armé de son tonnerre.

Hæc super arvorum cultu, pecorumque canebam,
Et super arboribus : Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo VIRGILIUM *me tempore dulcis alebat*
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.
Georg. lib. IV.

Page 65, vers 7.

Dans ces tristes contrées,
Au silence, à la mort maintenant consacrées.

Il n'est point d'expressions qui puissent rendre

la désolation de l'Asie-Mineure autrefois si florissante. La Carie, la Lydie, la Phrygie, cette belle Ionie, autrefois couverte de villes superbes et de fertiles campagnes, l'asile des talents, du goût, de la politesse et de la volupté; où naquirent les génies les plus sublimes et les beautés les plus célèbres; où tous les arts se perfectionnèrent, toutes ces contrées ne sont plus qu'un monceau de ruines, qu'un immense et horrible désert ravagé par la peste et infesté par des brigands.

Page 68, vers 9.

Minerve, avec orgueil, sous ces riches portiques
Elle-même conduit ses pompes symboliques.

Les Panathénées.

Page 68, vers 11.

Bacchus paroît, suivi d'un cortége joyeux.

Les Dionysiaques.

Page 69, vers 14.

Un héros a paru, sauveur de la patrie.

Personne n'ignore qu'après la bataille de Sala-

mine, Thémistocle ayant paru au milieu des jeux Olympiques, le stade retentit aussitôt d'applaudissements. Pendant toute la journée, tous les regards furent arrêtés sur lui; et il avoua que ce jour avoit été le plus beau de sa vie.

Page 69, vers 16.

C'est dans ces mêmes lieux qu'aux peuples enchantés
Hérodote jadis récitoit ses Annales.

Ce fut au milieu de ces mêmes jeux qu'Hérodote lut son histoire aux Grecs assemblés. La douceur et l'harmonie de son style firent donner les noms des neuf Muses aux neuf livres dont elle est composée.

Page 72, vers 1.

Autrefois Camoëns, hardi navigateur,
Voyageoit, en chantant cet homme plein de cœur.

On sait que le Camoëns acheva sa Lusiade à Macao, où sa nation avoit un comptoir, et où le gouverneur de Goa l'avait exilé. Il avoit parcouru toutes les côtes visitées par Gama, dont il chantoit

la découverte, et couru les mêmes dangers que son héros.

Page 74, vers 1.

Vierge auguste et sévère, elle offre en ses ouvrages
De plus mâles beautés, des grâces plus sauvages.

Cette grandeur, cette magnificence sauvage de la nature en Amérique, est l'un des traits caractéristiques les plus frappants de ce continent si différent de celui que nous habitons. On peut consulter à ce sujet l'histoire de cette partie de la terre par Robertson, et la description poétique et brillante qu'en a faite M. de Chateaubriand.

Page 77, vers 15.

Sur ces sauvages bords, dans ces incultes lieux,
Habite un peuple grand et sauvage comme eux.
Le noble Américain, digne des chants d'Homère.

Les sauvages de l'Amérique ne sont ni *grands*, ni *nobles*, ni *dignes des chants d'Homère*. On sait maintenant à qui s'en tenir sur toutes ces folles et ridicules déclamations qui nous représentent, depuis

plus d'un demi-siècle, comme la perfection de la nature humaine, son dernier degré d'abrutissement et d'abjection. Cette réflexion s'applique également aux sauvages de la mer du sud et à tous les sauvages du monde. L'auteur espère que les personnes qui liront cette description idéale et mensongère qu'il fait ici de leurs mœurs, si toutefois elle trouve des lecteurs, voudront bien ne la considérer que comme un jeu d'imagination, comme un mensonge poétique qu'il donne pour ce qu'il vaut, et qu'il eût peut-être mieux valu ne pas répéter, après tant d'autres, même en phrases rimées. *Delicta juventutis*.

Page 81, vers 20.

Au-dessus de ses sœurs s'élève une île heureuse,
La belle Otaïti, séjour aimé du ciel.

Dans cette description des îles Fortunées de la mer du Sud, on a suivi scrupuleusement les voyageurs, qui prétendent raconter *simplement* ce qu'ils ont vu : nous sommes loin de nous rendre garants de leurs récits.

Page 84, vers 12.

Assis sur le rivage et pensant à la France,
A ceux qui vous aimoient, à ce qui vous fut cher,
Malheureux! vous pleurez en regardant la mer.

Ἤματα δ' ἐν πέτρῃσι καὶ ἠϊόνεσσι καθίζων,
Δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων,
Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο, δάκρυα λείβων.

Οδυσ-Ε.

Cunctæque profundum
Pontum aspectabant flentes.

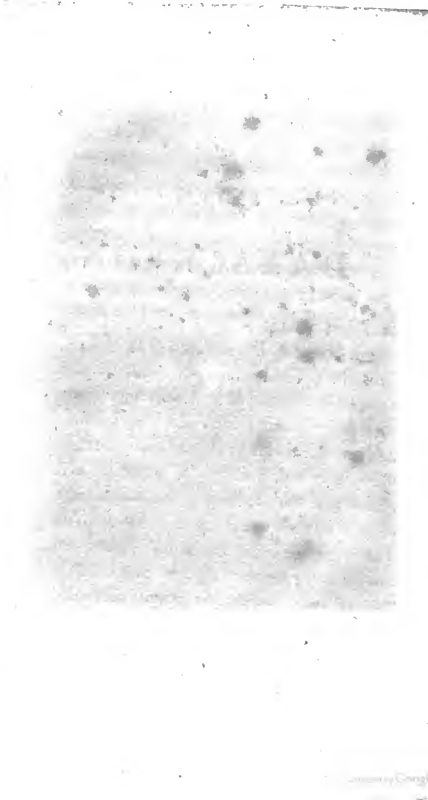
Æneid. lib. V.

FIN DES NOTES.

ODES
D'ANACRÉON
TRADUITES EN VERS SUR LE TEXTE DE BRUNCK.

Nec, si quid olim lusit Anacreon,
Delevit ætas. HORAT.

9.



PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

Lorsque je publiai pour la première fois cette traduction d'Anacréon, je ne dissimulai point la crainte que m'inspiroit l'espèce de défaveur attachée au travail que j'avois entrepris. Toutefois cette crainte n'étoit fondée que sur certaines circonstances particulières à ce même travail. Je n'espérois à la vérité que très-foiblement de jamais parvenir à épuiser une première édition, qu'un luxe typographique, sans doute assez peu convenable, sembloit exposer, sans compter tout le reste, au danger presque inévitable

de rester dans la poussière des magasins ; mais si le contraire arrivoit, si j'étois assez heureux pour obtenir quelque indulgence, la pensée la plus éloignée de mon esprit étoit que je dusse éprouver une frayeur plus grande encore en faisant imprimer mon livre pour la seconde fois. Telle est cependant la situation très-singulière où je me trouve aujourd'hui. En effet, je n'avois jusque là contre moi qu'un préjugé assez généralement répandu, qui faisoit regarder les poésies d'Anacréon comme intraduisibles en français : maintenant l'attaque est bien plus dangereuse, la proscription bien plus terrible. Une voix s'est élevée tout à coup, s'écriant que toutes les traductions des grands classiques de l'antiquité étoient *impossibles* dans la langue française, non sous le rapport des pensées, ce qui eût été tout-à-fait absurde, mais sous celui de l'élocution. Cette voix est

pleine d'éloquence et de persuasion; elle sait prendre à son gré tous les tons, et les paroles qu'elle fait entendre ont un charme et des séductions inexprimables. Plusieurs ont donc été séduits; et, pour parler sans figure, cette opinion d'un excellent écrivain, d'un littérateur justement estimé, présentée avec un assez grand éclat dans le plus répandu de nos journaux (1), semble s'y être établie comme une espèce d'axiome littéraire; on l'y reproduit, à chaque instant, sinon avec des preuves nouvelles, du moins sous mille formes diverses, comme si l'on avoit quelque intérêt à le faire, et que ce fût un parti pris de décourager quiconque, parmi nous, sachant du grec ou du latin, concevroit la pensée de le transporter en français, et d'en

(1) Le Journal des Débats, dit alors Journal de *l'Empire*.

enrichir ainsi sa propre langue. L'habile critique qui, en avançant une telle opinion, n'a pas craint de contrarier ainsi les plus graves autorités, d'attaquer des principes que le temps et l'expérience ont consacrés chez tous les peuples où il existe quelque culture des lettres, ne s'est pas contenté de soutenir une proposition aussi extraordinaire avec toute la subtilité de sa dialectique, avec tous les charmes de son style noble, clair, harmonieux ; ce n'est pas assez pour lui de couvrir du même mépris, d'envelopper dans les mêmes anathèmes, tous les traducteurs présents, passés, et futurs : il ne craint pas de les offrir encore comme une race d'écrivains, sinon aussi *pendables* que l'homme au sonnet du Misanthrope, du moins nuisibles, dangereux ; qui, semblables à ces oiseaux impurs de la fable, souillent tout ce qu'ils ont l'audace de toucher, et qu'en bonne po-

lice, il seroit convenable de chasser à jamais du Parnasse et de la république des lettres. J'avoue que cette dernière partie de sa brusque et violente attaque m'avoit fait douter un moment que la première fût sérieuse : déclarer toutes les traductions des grands écrivains de l'antiquité *nuisibles*, parce qu'on suppose qu'elles ne peuvent être que médiocres, me sembloit quelque chose de si prodigieux, que j'étois tenté de ne voir dans la proposition entière qu'un jeu d'esprit imaginé par un homme qui en a beaucoup, et poussé aussi loin que son adresse et son habileté ont pu lui permettre de le faire; mais le soin qu'il a pris de modifier ce qu'il y avoit d'étrange dans une telle assertion m'a bientôt fait changer d'idée. Il convient (1)

(1) *Voyez* le journal déjà cité, à la date du 6 août 1813.

« que tout écrivain, *quel qu'il soit*, pré-
» sente toujours un fonds d'instruction quel-
» conque, et que ce fonds, indépendant du
» style dont il est revêtu, de la langue dans
» laquelle il est développé, propre à être
» transporté dans toutes les langues, à y être
» exprimé bien ou mal, passe nécessaire-
» ment dans une traduction, et peut *tou-
» jours* justifier plus ou moins l'entreprise
» du traducteur. » Il est vrai que, par une contradiction très-extraordinaire dans un écrivain dont la justesse des idées est une des qualités les plus remarquables, il prétend plus loin « qu'il est un point où le génie,
» le goût, l'imagination, le style, sont *tout,
» absolument tout ;* et qu'alors il n'y a plus
» d'utilité positive dans les traductions, parce
» qu'il n'y a plus moyen d'attacher de l'im-
» portance au fond des choses. » Mais comme il m'est tout-à-fait impossible de concevoir

le génie, le goût, l'imagination se développant dans un livre *sans un fonds d'instruction quelconque*, je m'en tiendrai, s'il veut bien le permettre, à la première partie de son raisonnement, sans chercher à l'embarrasser sur la seconde ; et, concluant, à la fois avec lui et contre lui, qu'une traduction, par cela même qu'elle est toujours plus ou moins instructive, ne peut jamais être dangereuse, je n'examinerai que la question où toute traduction d'un grand écrivain est présentée comme inexécutable sous le rapport de l'élocution. Cette question est soutenue d'arguments spécieux : elle présente, sous un point de vue général, les objections que La Harpe avoit particulièrement élevées contre une traduction d'Anacréon, et que j'ai déjà essayé de combattre (1). Ce sont donc à peu

(1) Dans la Préface de la première édition de cette traduction.

près les mêmes idées que je présenterai, mais sous une autre forme et avec de plus longs développements.

C'est une nécessité pour moi de remonter aux premiers principes, à ces principes que l'habile critique connoît si bien, et dont ses écrits offrent si souvent les applications les plus heureuses. Quelle est l'origine primitive des beaux-arts, quel est le moyen le plus efficace pour les faire arriver à la perfection? L'imitation, qui prend elle-même sa source dans nos propres facultés. « L'homme, dit » Aristote, diffère surtout des animaux en » ce qu'il est imitatif au plus haut degré; les » premières leçons que nous recevons ne sont » qu'une imitation continuelle; en un mot » tout ce qui est imité produit en nous une » sensation agréable. » Et sans parler ici de la peinture et de la sculpture antiques, évidemment fondées sur ce principe si naturel, si fécond, et parvenues par lui, uniquement

par lui, au plus haut degré d'excellence que l'imagination puisse concevoir, qui ne sait que la littérature ancienne ne doit également ses chefs-d'œuvre qu'à une imitation continuelle, au moyen de laquelle tous les grands écrivains des âges précédents devenoient en quelque sorte tributaires de l'heureux génie qui avoit eu le bonheur de naître après eux? Les Grecs, créateurs dans tous les genres de poésie et d'éloquence, ne trouvant de modèles que dans leur propre littérature, s'imitèrent les uns les autres; les Latins imitèrent les Grecs; la littérature française, la seule vraiment classique qui existe parmi les modernes, n'est telle que pour avoir imité les Grecs et les Latins. C'est une espèce d'enchantement de voir par quelles heureuses métamorphoses, les pensées, les images, les sentiments, qui, dès l'origine des lettres, ont eu constamment la puissance ou d'émou-

voir les hommes, ou d'exciter leur admiration, ont été successivement transportés dans ces diverses langues par un petit nombre d'imitateurs parfaits, devenus par cela même dignes d'être éternellement imités. Mais un prodige plus étonnant encore, c'est que non seulement ils ont su s'approprier ces beautés, qui sont de tous les temps et de tous les lieux, mais imiter encore la magie des paroles qui les avoient primitivement exprimées, de manière qu'au moment même où ils reproduisent le sentiment, la pensée, l'image dont ils viennent de s'emparer, ils en rendent l'impression complète en donnant tour à tour à leur style l'énergie, la grâce, la douceur, l'éclat, la précision, l'harmonie dont leurs modèles avoient su les embellir; et produisent ainsi des sensations absolument semblables, souvent avec des moyens entièrement différents.

J'ai dit des sensations absolument semblables, et véritablement il ne s'agit point ici de disputer sur le plus ou moins d'excellence des langues, mais d'en examiner les effets dans les chefs-d'œuvre de leur littérature. Si le style de Virgile m'offre plus encore que celui d'Homère l'image de la perfection, si l'éloquence de Cicéron me transporte autant que celle de Démosthènes, si je relis Horace avec un plaisir plus vif que Pindare et Callimaque, peu m'importe sans doute que la langue grecque soit plus riche, plus flexible, plus harmonieuse que celle des Latins. De même, lorsque Bossuet s'élève au-dessus même de Démosthènes et de Cicéron, lorsque Racine, Corneille, Boileau, Molière, La Fontaine, Fénélon, Pascal, La Bruyère, etc., me pénètrent dans leurs écrits de toutes les impressions que je puis éprouver en lisant Homère, Sophocle, Horace, Vir-

gile, Térence, Tite-Live, etc., irai-je m'occuper de la distance prodigieuse qui existe entre la langue française et les deux langues antiques que je viens de nommer? Ne me suffit-il pas que toutes les conditions de l'art d'écrire aient été remplies par ces hommes admirables; et ne me paroîtront-ils pas d'autant plus dignes d'être admirés, qu'ils ont eu de moindres ressources pour arriver aux mêmes résultats? C'est donc une vérité incontestable que le génie suffit pour féconder les langues (1); que ce n'est point en comparant des grammaires qu'il est possible d'apprécier la valeur relative des littératures des diverses nations, puisque, s'il en étoit ainsi, il faudroit préférer Sénèque à Racine, et le

(1) Quelle langue plus pauvre, moins flexible, moins harmonieuse que celle des Hébreux! Quelle poésie osera-t-on comparer à celle des livres saints?

dernier romancier grec à Fénélon ; enfin que la langue française, illustrée par des monuments parfaits de poésie et d'éloquence, quelle qu'elle puisse être d'ailleurs par sa forme, par son caractère, par ses éléments, s'est élevée par ces seuls monuments jusqu'au niveau des langues grecque et latine; car, comme le dit Quintilien, et comme j'aurai bientôt occasion de le répéter, « il ne peut » rien y avoir au-dessus de ce qui a atteint la » perfection. »

Imiter n'est point traduire sans doute, dans le sens que nous attachons à ce mot. Ce n'est pas suivre pas à pas les traces du modèle qu'on a choisi, mais en emprunter les traits les plus frappants pour en faire un agréable mélange avec les peintures plus vraies, plus frappantes encore que présente la nature, le plus habile des maîtres et le plus parfait des modèles. Je ne prétends

donc point faire ici une comparaison exacte dans toutes ses parties : mais qui ne voit qu'une langue, capable, lorsqu'elle est bien maniée, de se plier à tous les genres d'éloquence, d'exprimer tous les mouvements de l'âme, d'emprunter aux grands écrivains d'une autre langue leurs pensées, leurs images, leurs sentiments, les grands effets de leur style, a nécessairement en elle ce qu'il faut pour traduire ces mêmes écrivains ? car il ne s'agit sans doute, dans une traduction, que de transporter d'une langue dans une autre les sentiments, les pensées, les images d'un auteur, et de produire en même temps, dans celle que l'on parle, les effets de style qu'il a su obtenir dans la sienne. Par tout ce que je viens de dire, il est évident qu'un habile imitateur remplit toutes ces conditions, et va plus loin ensuite par la force de son génie; un traducteur qui s'y renferme

fait, sans contredit, un travail moins brillant et surtout moins difficile : certes, s'il ne réussit pas, ce n'est pas pour avoir parlé telle langue plutôt que telle autre ; c'est parce qu'il aura manqué de talent.

Du reste, ces reproches si injustes que l'on reproduit encore contre la langue française, après tant d'efforts prodigieux qu'elle a su faire, tant de palmes si glorieuses qu'elle a su remporter, pense-t-on qu'ils soient sans exemple, et n'ont-ils pas été adressés à l'une de ces langues divines auprès desquelles on la traite de misérable jargon, dont on lui défend même d'oser jamais se faire l'humble et timide écho? Dans nos dédains pour les idiomes modernes, nous parlons sans cesse des Grecs et des Latins ; nous mettons toujours au même rang les langues de ces deux peuples favorisés du ciel : mais qui ne sait la distance infinie que les anciens

avoient mise entre l'une et l'autre? Je ne parle pas des Grecs qui, hors de leurs limites, ne voyoient dans le monde entier que des barbares, qui ne parloient que leur langue, qui ne connoissoient guère que leur propre littérature ; mais les Latins eux-mêmes, dès qu'ils eurent étudié cette langue d'Homère, la plus riche, la plus harmonieuse, la plus belle que les hommes aient jamais parlée, combien n'accusèrent-ils pas alors la foiblesse et la grossièreté de leur propre langage? Sans parler ici de Cicéron qui se plaint en plus d'un endroit de l'impuissance d'une langue qu'il a si merveilleusement parlée ; qui souvent, pour exprimer ses idées, se voit forcé d'emprunter aux Grecs les paroles qui lui manquent, écoutons ce qu'en dit Quintilien, l'un des meilleurs esprits, le critique sans doute le plus profond et le plus judicieux dont s'honorent les lettres latines :

comparée à la langue des Grecs, celle des Romains n'est pas seulement pour lui une langue pauvre, sèche, difficile à manier; c'est une langue rude, sourde, sans délicatesse, sans harmonie, telle enfin que, sous le rapport de l'élocution, *à peine peut-elle en offrir quelque ombre d'imitation* (1). « Que si l'on exige de nous, dit-il, cette grâce » du style attique, que l'on nous donne » même douceur, même richesse de lan- » gage (2). » Cependant ce même Quintilien, placé vis-à-vis de tant de génies subli-

(1) Ita circa rationem eloquendi, vix habere imitationis locum. (Quintil., lib. XII, cap. 10.)

(2) Quare qui a Latinis exiget illam gratiam sermonis attici, det mihi in eloquendo eamdem jucunditatem et parem copiam. (Quintil., lib. XII, cap. 10. *)

* Pour ce passage, de même que pour tous ceux qui le suivront, je me sers de la traduction de l'abbé Gédoyn.

mes qui se sont exprimés dans la plus belle des langues, cherche-t-il à désespérer ceux de ses compatriotes qui seroient tentés de marcher sur leurs traces? Il en est si loin, que lui-même se plaît à leur indiquer les moyens qu'il convient d'employer et la route qu'il faut suivre : « Que si nous n'avons pas, » ajoute-t-il, leurs inépuisables ressources, » il nous reste d'accommoder nos pensées à » notre diction(1). » Et plus loin : « Nous ne » saurions avoir la simplicité, la délicatesse » des Grecs ; ayons plus de force : ils l'em- » portent sur nous en légèreté de style ; don- » nons plus de poids à nos paroles : la pro- » priété des termes est plus en leur pouvoir ; » surpassons-les dans la pompe et la ri-

(1) Quod si negatum est, sententias aptabimus iis vocibus quas habemus. (Quintil., lib. XII, cap. 10.)

» chesse (1). » Tels sont les préceptes qu'il établit pour lutter contre la supériorité incontestable de ces illustres rivaux ; et ces préceptes, il en prouve l'excellence par les exemples les plus fameux : « Pour ce qui re-
» garde la grâce de l'expression (c'est tou-
» jours Quintilien qui parle), comme elle
» n'est point dans le fonds de notre langue,
» il faut y suppléer par des secours étran-
» gers. Est-ce que, dans les causes qui le
» permettent, Cicéron n'a pas cette finesse
» de style? N'est-il pas assez doux, assez
» clair, et voyons-nous qu'il soit trop élevé?
» M. Callidius n'a-t-il pas aussi excellé dans
» cette *médiocrité*? Scipion, Lélius, Caton

(1) Non possumus esse tam graciles? simus fortiores. Subtilitate vincimur? valeamus pondere. Proprietatis penes illos est certior copia? Vincamus ingenio. (Quintil., lib. XII, cap. 10.)

» le Censeur, n'ont-ils pas été, quant au style » et à l'élocution, comme les Attiques des » Romains; et ne doit-on pas être content » quand on attrape *le point de perfection* » *au-delà duquel il ne peut rien y avoir* » *de mieux* (1)? » Ai-je besoin, d'après ces dernières paroles et une si grande autorité, de rien ajouter pour prouver complétement ce que j'ai d'abord avancé : que les effets de l'élocution sont indépendants du plus ou moins de perfection des langues, et qu'il est

(1) Verborum gratia, quam in ipsis non habemus, extrinsecus condienda est. An non in privatis et acutus, et non asper, et non indistinctus, et non supra modum elatus M. Tullius? Non in M. Callidio insignis hæc virtus? Non Scipio, Lælius, Cato in eloquendo velut Attici Romanorum fuerunt? Cui porro non satis est quod nihil esse melius potest? (Quintil., lib. XII, cap. 10.)

possible d'en produire d'aussi grands avec des moyens infiniment plus bornés.

Peut-être m'objectera-t-on ici que dans le passage où Quintilien établit ces principes, il s'adresse uniquement à ceux qui seroient tentés d'imiter les Grecs, et qu'il n'y est nullement question des traducteurs : il faut donc montrer qu'il regardoit les traductions comme le moyen le plus sûr et le plus heureux de perfectionner la langue latine, de lui procurer toutes ces qualités dont elle étoit dépourvue ; que, de même que dans l'imitation, il la jugeoit capable, lorsqu'elle seroit employée à traduire, de s'élever par le seul talent du traducteur jusqu'au niveau des modèles, non en suivant pas à pas et servilement le texte original, mais en luttant contre lui avec les ressources dont elle peut disposer, en employant des tours et même des figures différentes, quand elle désespère de

pouvoir l'atteindre autrement. Le passage est décisif, et je le copierai presque en entier : « Il nous reste à dire sur quoi il faut » principalement exercer son style.... Ce » que j'entends donc ici, c'est de tous les » genres d'exercices celui qui est le plus » propre à nous donner cette abondance et » cette facilité d'expression que nous cher- » chons. Aussi nos orateurs en faisoient-ils » grand cas ; et c'est de *traduire du grec en* » *latin*. Voilà à quoi L. Crassus, dans les » livres de l'Orateur, dit qu'il s'est souvent » exercé. Voilà ce que Cicéron nous re- » commande expressément en son propre » nom. On sait même qu'il publia divers ou- » vrages de Platon et de Xénophon, ainsi » traduits. Voilà à quoi Messala se plaisoit » tant, qu'il mit en latin plusieurs oraisons » grecques, entre autres celle d'Hypéride » pour Phryné, où il réussit si bien que la

» version le disputoit à l'original pour la dé-
» licatesse du style, *qualité que le génie*
» *de notre langue a tant de peine à at-*
» *traper.*

» L'avantage qu'on retire de là est mani-
» feste; car, outre que les auteurs grecs
» sont pleins d'excellentes choses, ils ont
» jeté beaucoup d'art dans l'éloquence. En
» les traduisant, il est en notre pouvoir
» d'employer de fort bonnes expressions,
» car toutes les nôtres y peuvent servir; et
» quant aux figures, qui font la principale
» beauté d'un discours, *on est dans la né-*
» *cessité d'en imaginer plusieurs toutes di-*
» *verses, parce que le génie des deux lan-*
» *gues est d'ordinaire très-différent* (1). »

(1) Proximum est, ut dicamus quæ præcipue scribenda sint..... Sed de quo nunc agitur; unde copia ac facilitas maxime veniat. Vertere græca in latinum

Quoi de plus formel? Qu'est-il nécessaire de rien ajouter à des paroles aussi graves pour démontrer qu'une traduction, soit en prose, soit en vers, ne peut et ne doit être qu'une

veteres nostri oratores optimum judicabant. Id se L. Crassus in illis Ciceronis de Oratore libris dicit factitasse. Id Cicero sua ipse persona frequentissime præcipit : quin etiam libros Platonis atque Xenophontis edidit hoc genere translatos. Id Messalæ placuit, multæque sunt ab eo scriptæ ad hunc modum orationes : adeo ut etiam cum illa Hyperidis pro Phryne difficillima Romanis subtilitate contenderet.

Et manifesta est exercitationis hujusce ratio. Nam et rerum copia græci auctores abundant, et plurimum artis in eloquentiam intulerunt. Et hos transferentibus, verbis uti optimis licet; omnibus enim utimur nostris : figuras vero, quibus maxime ornatur oratio, multas ac varias excogitandi etiam necessitas quædam est, quia plerumque a græcis romana dissentiunt. (Quintil., lib. x, cap. 4.)

espèce d'imitation dans laquelle on cherche plutôt à égaler les beautés du modèle qu'à les exprimer littéralement? d'où il faut conclure, non qu'il soit permis d'être un traducteur infidèle, mais qu'en suivant le texte original, l'art de le bien traduire consiste, quant à l'élocution, à s'en approcher, à s'en écarter, suivant qu'on le juge mieux rendu ou par des termes analogues ou par des équivalents.

Et certes, si Quintilien eût jugé nécessaire d'accumuler les exemples pour accroître l'autorité de ses préceptes, il n'est peut-être pas un nom célèbre parmi les écrivains latins qui n'eût pu lui en fournir d'éclatants. Aux traductions de Xénophon et de Platon, publiées par l'orateur romain, il eût pu ajouter celle que ce grand homme avoit faite des Philippiques de Démosthènes, monument précieux, et dont la perte est à jamais re-

grettable; il eût rappelé ce que personne n'ignoroit parmi les Romains, que Virgile avoit traduit, presque mot à mot, *pene ad verbum*, tout le second livre de son Énéide d'un poëte grec nommé Pisandre (1), sans compter les nombreux larcins qu'il avoit faits à Apollonius de Rhodes, à Théocrite, à Euphorion de Chalcis, sans parler d'Homère, dont il est rempli d'un bout à l'autre de son Enéide. Gallus avoit traduit ce même Euphorion de Chalcis, l'un des poëtes les plus estimés de l'école d'Alexandrie. Properce avoue lui-même qu'il copie Callimaque et Philétas (2); et les hellénismes dont son

(1) Macrob., Sat. V. 2.

(2) Callimachi manes et Coi sacra Philetæ
In vestrum, quæso, me sinite ire nemus.
Primus ego ingredior puro de fonte sacerdos
Itala per Graios orgia ferre choros.
Prop., lib. III, el. 1.

style est rempli suffiroient pour faire découvrir ses emprunts continuels, quand bien même il eût voulu les cacher. Nous trouvons dans Catulle une traduction très-élégante de la fameuse ode de Sapho, et son élégie sur la chevelure de Bérénice est aussi traduite de Callimaque; Térence n'est composé en entier que de traductions des comiques grecs, et principalement de Ménandre. Et le prince des lyriques latins? Que d'imitations, de traductions n'eussent pas alórs offertes ses ouvrages, puisque maintenant qu'après les ravages de tant de siècles il ne nous reste plus que des lambeaux des poètes

Ut nostris tumefacta superbiat Umbria libris,
Umbria Romani patria Callimachi.
Lib. IV, el. I.

Inter Callimachi sat erit placuisse libellos,
Et cecinisse modis, Coe poëta, tuis.
Lib. III, el. 7.

les plus fameux de la Grèce, nous découvrons, au milieu de ces restes informes, qu'il traduit ou qu'il imite sans cesse Alcée, Pindare, Anacréon, etc. (1)

Qui peut douter maintenant, d'après de tels principes, dont l'application est générale pour toutes les langues qui ont une véritable littérature, qui peut douter, dis-je, que la langue française ne soit capable de

(1) Wagner et Weston ont indiqué les imitations grecques d'Horace ; et pour en citer quelques exemples, il est très-probable que l'ode XVIII du premier livre, *Nullam, Vare, sacra*, etc., est traduite tout entière d'Alcée, car le premier vers est mot à mot la traduction du premier vers d'une ode de ce poète. Le reste est malheureusement perdu. L'ode IX du même livre est encore traduite ou imitée d'Alcée; enfin l'ode XII, encore du premier livre, *Quem virum aut heroa*, etc., est manifestement empruntée à Pindare. Ol. 2.

produire d'excellentes traductions des plus grands classiques de l'antiquité? On pourroit l'affirmer uniquement par analogie, quand bien même il n'y en auroit eu jusqu'à présent aucun exemple ; et l'on devroit, comme Boileau le faisoit de son temps (1),

(1) « Je voudrois, dit cet homme illustre, que la France pût avoir ses auteurs classiques aussi bien que l'Italie. Pour cela il nous faudroit un certain nombre de livres qui fussent déclarés exempts de fautes, quant au style. Quel est le tribunal qui aura le droit de prononcer là-dessus, si ce n'est l'Académie? Je voudrois qu'elle prît d'abord le peu que nous avons de bonnes traductions; qu'elle invitât ceux qui ont ce talent à en faire de nouvelles; et que, si elle ne jugeoit pas à propos de corriger tout ce qu'elle y trouveroit d'équivoque, de hasardé, de négligé, elle fût du moins exacte à le marquer au bas des pages, dans une espèce de dictionnaire qui ne fût que grammatical. Mais pourquoi veux-je que cela se fasse sur des traductions?

encourager à cet utile et agréable travail tout écrivain qui s'y sentiroit appelé par d'heureuses dispositions. Mais lorsque les exemples les plus illustres se présentent pour fortifier l'autorité du précepte, comment a-t-on pu avancer sérieusement une opinion telle que celle que j'essaie ici de combattre? Comment concevoir qu'un écrivain, dont les productions attestent sans cesse l'excellent goût, le jugement supérieur, l'étude approfondie de tous ces grands auteurs qui ont

parce que des traductions avouées par l'Académie, en même temps qu'elles seroient lues comme des modèles pour bien écrire, serviroient aussi de modèles pour bien penser, et rendroient le goût de la bonne antiquité familier à ceux qui ne sont pas en état de lire les originaux. Ce n'est pas l'esprit qui manque aux Français, ni même le travail: c'est le goût; et il n'y a que le goût ancien qui puisse former parmi nous des auteurs et des connoisseurs. » (Hist. de l'Acad. Franç., t. II, p. 122.)

rendu la langue française la plus illustre des langues modernes, ait pu élever des doutes sur la puissance d'un aussi beau langage? N'a-t-il point été frappé dans la traduction de Longin, si heureusement entreprise et achevée par ce même Boileau, dont il a sucé dès l'enfance des leçons, dont les paroles sont pour lui des oracles, les traductions plus admirables encore que ce grand poète a osé faire des passages les plus sublimes d'Homère, d'une ode de Sapho regardée comme un des chefs-d'œuvre de l'antiquité? Personne ne sent mieux que lui la perfection du style de Fénélon, le charme inexprimable attaché aux paroles de cet homme divin, le plus semblable aux anciens que les temps modernes aient produit. Sans doute il a lu mille fois cet admirable quinzième livre du Télémaque, dans lequel Philoctète raconte au fils d'Ulysse ses tristes

aventures : tout l'a vivement ému dans ce noble et touchant récit ; mais j'oserois l'assurer, jamais ses émotions n'ont été si vives que dans ces moments où le héros, quittant le ton de la narration, semble se transporter, par la vivacité de ses expressions, par ses apostrophes véhémentes, par ses exclamations plusieurs fois répétées, au moment même de son entrevue violente et extraordinaire avec le roi d'Ithaque et le jeune Néoptolême. Dans ces morceaux du plus grand pathétique, Fénélon semble s'élever au-dessus de lui-même, et l'on ne conçoit pas que l'éloquence puisse aller plus loin : eh bien ! ces morceaux sont presque tous de pures traductions de Sophocle ; l'habile critique ne l'ignore point, et pour tous ceux qui ont quelque connoissance de la langue grecque, il n'est rien de plus facile à vérifier.

Du reste, je commence à craindre que

tout ceci ne soit au fond qu'une vaine dispute de mots. Dans toutes les réponses qui lui ont été adressées sur une opinion que je ne crains plus de nommer paradoxale, l'habile critique s'est constamment plaint de n'avoir point été entendu. Il me semble que ses adversaires auroient pu le prier de se faire bien entendre, lui qui, dans tout ce qu'il écrit, se fait surtout remarquer par la propriété des termes, par la clarté de la phrase, et l'inviter à réduire la proposition qu'il soutient à sa plus simple expression. Voici sans doute la substance de ce qu'il auroit pu dire : « Je prétends que les grands écrivains de l'antiquité sont *intraduisibles*, parce qu'en les transportant dans les langues modernes, et particulièrement dans la langue française, il est impossible d'exprimer absolument dans les mêmes formes de style, et avec des mots toujours analogues, toutes

les beautés de leur élocution, d'où il résulte que vous ne pouvez avoir de ces chefs-d'œuvre que des imitations plus ou moins éloignées. » Alors on lui auroit répondu ce que Quintilien lui-même eût pu répondre, si semblable question se fût élevée de son temps : « Cette difficulté que vous présentez n'en est point une, parce qu'elle repose sur une définition fausse et tout-à-fait insoutenable. Une traduction telle que vous la demandez ne peut exister dans aucune langue, pas même dans celles dont le génie se ressemble le plus. Les Latins étoient dans l'impossibilité de traduire les Grecs avec toutes les conditions que vous exigez; cela est démontré par les faits. Il est très-probable que les Grecs eux-mêmes ne l'auroient pu à l'égard des Latins ; on peut même aller plus loin, et avancer hardiment que des Latins et des Grecs, s'ils pouvoient revenir parmi nous,

ne traduiroient nos grands classiques que par des imitations plus ou moins éloignées. Ce que vous appelez un vice est au contraire le caractère essentiel de l'art de traduire ; et c'est justement parce qu'une telle imitation ne ressemble pas de tous points à la chose imitée, qu'elle a le don de plaire, alors qu'elle est bien faite et qu'elle offre dans toutes ses parties des points de comparaison satisfaisants.

Une traduction plaît, je le repète, lorsqu'on y trouve les qualités que je viens d'exposer : il en est mille exemples chez les anciens et chez les modernes, et cet argument est sans doute le plus fort que l'on puisse employer contre les opinions de l'habile critique. Qui ne sait que deux des plus anciens monuments de notre littérature sont des traductions, qui, même encore à présent, ont conservé toute la fraîcheur, toutes les grâces

de la jeunesse (1)? Les Anglois, les Allemands, les Italiens (2), plus riches que nous dans ce genre de travaux littéraires, ont un grand nombre de traductions des classi-

(1) La traduction de Plutarque et celle du roman de Daphnis et Chloé, par Amyot.

(2) Les Italiens ont le beau Virgile d'Annibal Caro, l'Homère de Cesarotti que rivalise celui de M. Monti, le Tacite de Davanzati, le Quintilien de Toscanella. En Allemagne, M. Voss a traduit avec succès Théocrite, Hésiode, Orphée, Horace, Virgile, etc. Le Lucien de Wieland y passe pour un chef-d'œuvre; et l'on y fait le plus grand cas du Platon de Schleiermacher. Mais c'est surtout en Angleterre que les traductions ont jeté un grand éclat : on y admire le Juvénal de Dryden, l'Apollonius de Fawkes, le Lucain de Rowe; l'Homère de Cowper a ses partisans, ainsi que le Virgile de Pitt; et la traduction du premier de ces deux grands poètes par Pope est mise au nombre des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. . .

ques grecs et latins, dont quelques-unes ont placé les traducteurs au premier rang des écrivains de leur nation, et qui sont lues, relues, admirées par ceux qui savent les langues anciennes comme par ceux qui les ignorent : cependant ces traductions que sont-elles autre chose sinon des imitations plus ou moins fidèles du texte original? On aura beau rassembler toutes les chicanes grammaticales, épuiser toutes les subtilités de la syntaxe pour essayer de prouver, par exemple, que, dans ses Géorgiques, l'illustre Delille n'a point le même coloris, la même marche, le même caractère de style que Virgile; que M. de Sacy, dans les lettres de Pline le jeune, M. Guéroult, dans les Morceaux détachés de Pline l'ancien, n'ont point rendu les pensées de ces deux écrivains avec l'exactitude scrupuleuse d'un traducteur *ad verbum;* il n'en est pas moins

vrai qu'il m'est doux de retrouver dans ma propre langue un des plus beaux poëmes de l'antiquité, exprimé en vers flexibles, brillants, nobles, harmonieux, tels enfin que je ne conçois guère qu'il soit possible d'en faire de meilleurs en français; que les traductions des deux Pline m'offrent des modèles d'élégance, de finesse, de force, de noblesse, quelquefois des traits d'une haute éloquence; enfin que ce sont des ouvrages utiles pour le fond, agréables pour la forme, et qui prouvent que la langue française est capable de bien traduire, de même qu'en marchant on prouve l'existence du mouvement.

Mais qu'ai-je besoin de louer ces belles et excellentes traductions? Ne me suffiroit-il pas de rappeler que, dans plus d'une circonstance, l'habile critique les a louées lui-même avec une délicatesse et un discerne-

ment auxquels je dois sans doute désespérer d'atteindre? et ne seroit-ce pas pour moi l'argument le plus triomphant que de copier ici ces éloges si justes et si magnifiques, imprimés par lui dans le même journal où il a publié son piquant paradoxe? La traduction des Géorgiques lui semble *un ouvrage admirable, d'un talent supérieur;* il trouve celle de Pline le jeune *digne de toute sa renommée*; M. Guéroult, en traduisant Pline l'ancien, lui paroît s'élever à la hauteur de son modèle; il a vanté peut-être le Quintilien traduit par l'abbé Gédoyn au-delà des mérites de ce traducteur. Quels sont donc véritablement ici les objets de ses dédains littéraires? Je ne vois en effet que les traductions ou médiocres ou mauvaises qu'il faut bien consentir à lui abandonner. Mais quoique de tels dédains, poussés aussi loin qu'il les affecte, ne soient nullement équitables,

du moins pour les productions de ce genre qui ne sont frappées que de médiocrité, on ne peut disconvenir que ceci ne change entièrement l'état de la question ; et que, réunissant maintenant et ses aveux, et les exemples, et les autorités qui s'élèvent contre lui, on ne soit fondé à en tirer cette conclusion entièrement contraire à la sienne, que c'est par cela même qu'il n'existe de tels ou tels auteurs que des traductions imparfaites, qu'il est convenable d'essayer de les traduire encore.

C'est ce que j'ai osé faire pour Anacréon. Les encouragements flatteurs, les conseils excellents que l'habile critique a bien voulu lui-même me donner lorsque je publiai cette traduction pour la première fois, quelque plaisir qu'ils aient pu me faire, quelque profit que j'en aie pu tirer, ne m'aveuglent point sur ses défauts. Malgré les peines infinies

qu'elle m'a coûté, et plusieurs corrections faites dans cette seconde édition, je crains bien que, de même que toutes les traductions qui l'ont précédée, elle n'ait d'autre effet que d'encourager quelque écrivain d'un véritable talent à traduire un jour ce grand classique comme il mérite d'être traduit, et comme il est possible de le faire.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

J'AI peu de choses à dire sur cette troisième édition.

Le discours préliminaire qui accompagnoit l'édition précédente, et que j'ai fait réimprimer dans celle-ci, a obtenu le succès le plus flatteur qu'il me fût permis d'espérer. Le critique ingénieux, l'écrivain éloquent que j'y combattois avec une juste méfiance de mes forces, a bien voulu s'avouer vaincu dans une lutte où il n'a pu succomber que par la foiblesse de la cause qu'il sem-

bloit s'être fait un jeu de défendre. A cet aveu qu'il a cherché lui-même l'occasion de faire publiquement (1), et qu'il a su présenter avec toutes ces grâces oratoires qui naissent si facilement et si naturellement sous sa plume, il a joint de nouveaux éloges de mon travail, de manière que je n'ai point obtenu ce triomphe de conviction sur un adversaire aussi redoutable, sans emporter encore de nouvelles marques de son extrême bienveillance.

Du reste, l'opinion paradoxale qu'il avoit si adroitement présentée et soutenue avec tant d'art et de talent, est loin d'être nouvelle. Mes lectures me l'ont plus d'une fois offerte, mais nulle part avec des développements plus étendus que dans la préface d'une édition des Histoires de Tacite, pu-

(1) Dans le Journal des Débats.

bliée en 1801 par M. Edme Ferlet, ancien professeur de l'Université (1). On y trouve une suite de raisonnements qui ne diffèrent de ceux de M. Dussault que parce qu'ils sont revêtus de formes beaucoup moins élégantes, et que l'auteur, à qui l'on ne peut cependant refuser un vrai mérite littéraire, semble, dans son antipathie invincible et presque furieuse contre les traductions, avoir entièrement oublié le chapitre de Quintilien

(1) Cet ouvrage est intitulé : *Observations littéraires, critiques, politiques, militaires, géographiques*, etc., sur les Histoires de Tacite, *avec le texte latin corrigé*, par Edme Ferlet, etc. Chez Levrault frères, etc.

Il y a dans ce livre, qui n'est point assez connu, une érudition critique et littéraire peu commune; mais le ton aigre et tranchant de l'auteur dépare quelquefois ses recherches intéressantes et ses observations pleines de sagacité.

où les bienséances du style sont si rigoureusement établies par ce grand législateur de l'art d'écrire. Dans cette préface, M. Ferlet, entre mille autres propos fort durs dont il les accable, appelle les traducteurs *des assassins de l'imagination et du génie;* et s'il juge convenable d'en introduire un qui essaie humblement de repousser l'outrage et de présenter une défense dont on peut concevoir la foiblesse, puisqu'elle passe par la bouche de son terrible accusateur : *Tais-toi, vil imposteur!* s'écrie celui-ci, etc. Telles sont les fleurs de rhétorique de M. Edme Ferlet.

Sans perdre ici beaucoup de temps à le réfuter, je ne puis m'empêcher cependant de faire observer qu'en résumant les arguments dont il cherche à étayer son paradoxe, on y retrouve, comme dans tout ce qui a été dit sur les traducteurs et sur les traduc-

tions, une faute de logique qu'il suffit de mettre à découvert pour renverser tout l'échafaudage de tant de vains raisonnements. Nos adversaires (qu'il me soit permis de parler ici au nom de tous les traducteurs) établissent d'abord comme principe que la traduction *ad verbum*, c'est-à-dire celle qui rend la phrase de l'auteur original avec des mots parfaitement correspondants, et d'une signification absolument semblable, qui exprime ses tours par les mêmes tours, ses métaphores par les mêmes métaphores, etc., mérite seule le nom de traduction; et comme il est à peu près impossible de traduire de cette manière, chaque langue ayant son génie particulier qui fait qu'elle diffère de toutes les autres langues, ils en tirent cette conséquence que c'est une entreprise folle que de traduire : de là leur mépris pour les traducteurs.

Que leur répondrois-je ici que je ne leur aie déjà dit? En établissant ainsi, leur dirois-je encore, que les traductions *ad verbum* sont les seules qui soient de véritables traductions, il est évident que *vous supposez ce qui est en question ;* ou pour mieux dire, que vous avancez un principe dont la fausseté est également démontrée et par l'exemple et par l'autorité. Il est de fait que l'on traduit et que l'on n'a point cessé de traduire depuis qu'il existe dans le monde des littératures classiques et des gens qui s'occupent des lettres ; les plus grands maîtres de l'art, non-seulement n'ont point dédaigné eux-mêmes de s'exercer dans ce genre de travail, mais ont considéré des traductions bien faites comme des ouvrages utiles et agréables ; on en trouve dans toutes les langues vraiment littéraires, et plusieurs y sont considérées comme des productions aussi

classiques que les chefs-d'œuvre originaux dont elles sont les heureuses et brillantes copies; aucune de ces excellentes traductions n'est conçue dans le système rigoureux du MOT A MOT que vous présentez comme le seul qui pût être admissible, si l'impossibilité n'en étoit pas démontrée (1), mais dans celui

(1) La langue allemande, parmi tous les idiomes modernes de l'Europe, est la seule qui présente, avec les langues grecque et latine, des analogies assez complètes pour qu'on pût essayer d'y résoudre le problème des traductions *ad verbum*. M. Voss, célèbre philologue allemand, et que j'ai déjà cité *, a osé tenter cette entreprise sur presque tous les grands classiques de l'antiquité, et ne l'a point achevée sans quelque succès. Cependant, malgré tant de ressources qu'il pouvoit puiser dans une langue si flexible, si abondante, si essentiellement *transpositive*, son travail n'est guère estimé par tous ceux qui connoissent à fond les délicatesses de

* *Voyez* pag. 138

des *équivalents* que vous rejetez, et qui est en effet le seul système possible et raisonnable. L'existence de ces traductions et l'estime dont elles jouissent déposent donc contre votre principe et contre toutes les conséquences que vous prétendez en tirer ; et loin de conclure, comme vous, que les traductions *ad verbum* étant impossibles, il faut renoncer à traduire, nous concluons, contre vous, que les traductions où l'on emploie les *équivalents* étant les seules possibles, non-seulement il convient de traduire aujourd'hui ainsi qu'on l'a fait de tout temps,

cette langue, que sous le rapport de l'exactitude et de la difficulté vaincue ; ils lui reprochent de la roideur, de la sécheresse, un manque presque total d'harmonie, et conviennent qu'il eût probablement beaucoup mieux traduit, s'il n'eût pas poussé si loin cette manie d'une froide et minutieuse fidélité.

mais encore qu'il est nécessaire, lorsque l'on a vainement cherché des tours et des expressions *analogues*, de traduire par des *équivalents*.

Toutefois il n'y a point à se désespérer absolument, même avec M. Edme Ferlet, l'ennemi le plus violent et le plus implacable des traducteurs qui ait encore paru jusqu'à nos jours; car j'ai remarqué qu'attaquant particulièrement, dans son discours préliminaire, la traduction des Géorgiques par M. Delille, et triomphant de ce que cet écrivain n'a point traduit *mot à mot* le chef-d'œuvre de Virgile, il ne peut s'empêcher de l'appeler un poëte *célèbre* et un *illustre* auteur. Il est donc possible de devenir *illustre* et *célèbre* en s'occupant de cette espèce de travaux que M. Ferlet considère comme absurdes et méprisables : c'est un lot dont pourroit à la rigueur se contenter le traduc-

teur le plus chatouilleux sur son mérite littéraire; et beaucoup sont loin d'aspirer à tant de gloire.

Je suis du nombre de ces derniers : néanmoins, m'apprêtant à publier cette troisième édition, je n'ai pas cru devoir le faire sans de nouveaux efforts pour rendre mon ouvrage moins indigne de l'indulgence avec laquelle le public a daigné jusqu'ici l'accueillir. Dans ce travail, la science, le goût et l'extrême complaisance de mon illustre ami, M. Boissonade, m'ont été d'un secours dont il me seroit difficile d'exprimer toute l'efficacité et dont je ne puis jamais être assez reconnoissant. Il a bien voulu m'y suivre, pour ainsi dire, pas à pas, et partageant la tâche que je m'étois imposée, m'indiquer, ici pour le sens du texte, là pour la correction du style, l'élégance de l'expression et le mouvement de la

phrase, tout ce qui, dans l'édition précédente, lui sembloit ou foible, ou faux, ou défectueux. Qu'il me permette donc de ne point finir sans lui offrir un bien léger témoignage de ma gratitude : si cette traduction, tout imparfaite qu'elle est encore, se trouve maintenant placée à une moins grande distance de son modèle, je le dois uniquement au zèle infatigable de ce censeur amical et sévère ; *Totum muneris hoc tui est*, pourrois-je lui dire avec le lyrique latin ; et j'ajouterai qu'il n'a pas dépendu de lui qu'elle n'atteignît un très-haut degré de perfection.

ODES D'ANACRÉON.

I.

SUR SA LYRE.

Je veux chanter le fier Atride,
Cadmus et la ville aux sept tours;
Mais ma lyre, foible et timide,
Ne sait dire que les Amours.

En vain, sur des cordes nouvelles
Naguère j'essayai mes doigts :
Sous mes doigts les trouvant rebelles,
D'une autre lyre je fis choix.

Aussitôt, des travaux d'Alcide
Je m'apprête à chanter le cours...
Mais, hélas! la lyre perfide
Redisoit encor les Amours.

Héros fameux! foudres de guerre!
Adieu donc, adieu pour toujours!
Ma lyre badine et légère
Ne sait dire que les Amours.

II.

SUR LES FEMMES.

Des mains de la sage Nature,
Le taureau, sur son front nerveux,
Reçut des cornes pour armure;
Le coursier, des pieds vigoureux.
Des bois le monarque intrépide
D'effroyables dents fut armé;
Et le lièvre, foible et timide,
De vitesse fut animé.
Aidé d'une rame vivante,
Le poisson parcourut les mers,
Tandis que l'oiseau, dans les airs,
Agitoit une aile brillante.

Favori de la Déité,
L'homme eut la sagesse en partage :
Aux femmes rien n'étoit resté.
Pour conserver ce frêle ouvrage,
Un don pourtant fut inventé :
Quel étoit ce don ?... la beauté,
Oui, la beauté. Voilà leurs armes,
Leurs dards, leurs traits victorieux;
Et la plus foible, avec ses charmes,
Peut braver le fer et les feux.

III.

L'AMOUR MOUILLÉ.

Vers le milieu d'une nuit orageuse,
Lorsque déjà s'incline lentement
De Calisto l'étoile pluvieuse ;
Vers l'heure enfin où plus profondément
Dort des humains la race industrieuse,
L'Enfant malin, dont la mère est Cypris,
Avec grand bruit vint frapper à ma porte :
Que me veut-on ? qui frappe de la sorte ?
Qui, m'écriai-je, ébranlant mon logis,
Ose troubler mes songes pleins de charmes ?
Ouvre-moi vite, ouvre, et sois sans alarmes,
Me dit l'Amour ; je suis un pauvre enfant,
Seul, égaré, surpris en voyageant
Par la nuit sombre, et mouillé par l'orage.
Moi, sur ces mots, charitable et peu sage,

Je prends d'abord pitié du suppliant.
Ranimant donc mon feu prêt à s'éteindre,
Ma lampe en main, j'ouvre : en effet je vois
Un jeune enfant, beau, charmant, fait à peindre,
Portant un arc, des ailes, un carquois.
Près du foyer aussitôt je le place;
Et remarquant qu'un froid mortel le glace,
Dans une main je prends ses petits doigts;
Puis doucement, avec l'autre j'essuie
Ses blonds cheveux inondés par la pluie.
Il se ranime, et d'un air dégagé :
Voyons, dit-il, cet arc; par aventure,
Il se pourroit qu'il fût endommagé.
Il le saisit, le tend d'une main sûre;
Et je me sens frappé d'un trait vainqueur:
Du taon cruel moins vive est la blessure.
Le méchant rit, saute, et d'un ton moqueur,
Me dit alors : Mon cher hôte, courage!
Car tout va bien : mes armes de l'orage
N'ont point souffert...mais je crains pour ton cœur.

IV.

SUR L'EMPLOI DE LA VIE.

Le myrte et le lotus, sous ce tranquille ombrage,
M'offrent un lit commode et frais;
Amis, je veux boire à longs traits,
Nonchalamment couché sur leur tendre feuillage.
Que le fils de Vénus, esclave officieux,
Relevant d'un air gracieux
Les plis de sa robe flottante,
M'y verse de Bacchus la liqueur pétillante.
Nous voyons fuir nos jours, emportés par le Temps,
Ainsi qu'un char léger vole dans la carrière;
Et de nous, dans quelques instants,
Tout ce qui restera, c'est un peu de poussière.
Pour un marbre insensible à tes vaines douleurs
Pourquoi garder ce vin, ces parfums et ces roses?

Tant que je vis encor, de ces douces odeurs
J'aime bien mieux que tu m'arroses,
Que tu me couvres de ces fleurs.
Tresse donc ma couronne; appelle mon amie :
Avant de voir Pluton et les danses des morts,
Dans les ris et les jeux, dans d'aimables transports,
Je prétends oublier les chagrins de la vie.

V.

ÉLOGE DE LA ROSE.

Que la rose, amis, nous couronne :
Au nectar que Bacchus nous donne
Mêlons les roses des Amours.
Le front ceint de roses nouvelles,
Buvons, et des joyeux discours
Faisons jaillir les étincelles.
Du printemps la rose est l'honneur,
La rose est des fleurs la plus belle ;
Et des cieux la cour immortelle
S'enivre de sa douce odeur.
Lorsque les Grâces demi-nues,
Formant leurs danses ingénues,
Appellent l'Amour à leurs jeux,
De la pourpre qui la colore

L'aimable fleur anime encore
Le front du plus charmant des Dieux.
Vers ton temple, au son de ma lyre,
Je veux, Bacchus, dans mon délire,
Marcher, de roses tout couvert;
Et d'une belle au sein d'albâtre
A mes pas la danse folâtre
S'unira par un doux concert.

VI.

SUR UN FESTIN DE VIEILLARDS.

Couronnant nos cheveux de roses parfumées,
    Nous buvons dans un doux repos ;
Et d'un vin pétillant les légères fumées
    S'échappent en joyeux propos.
Une jeune beauté, dans nos fêtes charmantes,
Mesurant sur le luth ses pas voluptueux,
Porte un thyrse bruyant qu'en replis tortueux
Environne le lierre aux feuilles frémissantes.
  Près de la Nymphe, un bel adolescent,
  Au front paré de boucles ondoyantes,
Et dont la bouche exhale un parfum ravissant,
Laisse sur la cithare errer ses mains savantes,
    Qu'il accompagne de son chant.

Amenant sur ses pas la belle Cythérée,
Et le riant Bacchus couronné de raisins,
L'Amour, qu'ombrage l'or de ses cheveux divins,
Applaudit la vieillesse aux voluptés livrée,
Et vient sourire à ses festins.

VII.

SA COURSE AVEC L'AMOUR.

D'un rameau léger me touchant,
« Suis-moi, » me dit ce Dieu méchant
Dont on adore les malices.
A travers d'affreux précipices,
Des bois, des torrents débordés,
Il m'entraîne..... Je perds courage;
Déjà mes cheveux, mon visage,
Sont d'une eau brûlante inondés.
De ma poitrine qui l'oppresse
Mon cœur semble prêt à sortir;
De fatigue j'allois mourir :
Prenant pitié de ma détresse,

De son aile Amour me caresse,
Et parvient à me raminer;
Puis, se moquant de ma foiblesse :
« Va, dit-il, tu ne peux aimer. »

VIII.

SUR UN SONGE.

Je dormois mollement sur de riches tapis;
Et cependant du vin la flamme encore active
Agitoit doucement mes membres assoupis.
Tout à coup, de beautés une troupe naïve,
M'apparoît dans un songe; et plus prompt que le vent,
Je m'envole au milieu de ces Nymphes charmantes.
Tandis que dans les airs nous allions folâtrant,
De beaux adolescents, dont les formes naissantes
Retraçoient de Bacchus les contours délicats,
  Nous poursuivoient de leurs clameurs bruyantes;
Et, jaloux de me voir ce doux essaim d'amantes,
Se plaisoient à troubler nos innocents ébats.
Je veux dans mes baisers éteindre leur colère.....

Pétulantes beautés, malins adolescents,
    Tout fuit comme une ombre légère.
    Maintenant triste et solitaire,
Je voudrois, dans le trouble où sont plongés mes sens,
Pour y rêver encor refermer ma paupière.

IX.

LA COLOMBE ET LE PASSANT.

LE PASSANT.

D'où viens-tu, Colombe charmante?
Où vas-tu, traversant les cieux?
D'où naît la rosée odorante
Dont ton aile embaume ces lieux?
Dans ces parfums qui t'a baignée?

LA COLOMBE.

Je suis du tendre Anacréon
La messagère fortunée;
Par Vénus je lui fus donnée
Pour le payer d'une chanson.

A l'enfant que son cœur préfère,
A Bathyle qui sous ses lois
Pourroit ranger toute la terre,
Je porte, docile et légère,
Le joli billet que tu vois;
Et c'est là ma tâche ordinaire.
Mon maître (admire sa bonté),
Si je remplis bien mon message,
Veux me donner ma liberté;
Mais j'aime mieux mon doux servage.
Où seroit pour moi l'avantage
De m'égarer dans les forêts,
De m'abattre sous le feuillage,
Trouvant à peine pour tout mets
Quelque graine amère et sauvage?
Tous les jours, dans d'aimables jeux,
Des mains d'Anacréon qui m'aime
J'enlève un pain délicieux;
Puis, dans sa coupe, avec lui-même,
Je bois d'un vin digne des Dieux.

Plus vive alors dans ma tendresse,
Je fais éclater mes transports,
De mes ailes je le caresse.
S'il me plaît de dormir, je dors
Sur sa lyre mélodieuse.....
Tu sais tout, adieu, laisse-moi;
Passant, je m'oublie avec toi,
Et la corneille est moins jaseuse.

X.

L'AMOUR DE CIRE.

On venoit de mettre en vente
Le plus joli des Amours;
Sous la main la plus savante
Une cire obéissante
Avoit formé ses contours.
Sa beauté soudain me tente;
Et m'approchant du vendeur:
O grand artiste, lui dis-je,
Que ton art est enchanteur!
Combien vaut un tel prodige?
— J'en ignore la valeur,
Car je n'en suis point l'auteur,

Dit avec l'accent dorique
L'honnête et simple marchand ;
Mais, au prix le plus modique,
Je voudrois de ma boutique
Chasser cet avide enfant.
— En ce cas, j'en fais l'emplette,
Et j'emporte le fripon.....
Ta disgrâce est bien complète :
Je te tiens, beau compagnon !
Vite, d'une ardeur extrême
Embrase-moi tout entier ;
Ou tu vas brûler toi-même
A l'instant dans mon foyer.

XI.

SUR L'EMPLOI DE LA VIEILLESSE.

Anacréon, te voilà vieux,
Me disent ces femmes charmantes;
Sur ce miroir jette les yeux :
Ils ne sont plus ces beaux cheveux
Dont jadis les boucles flottantes
Décoroient ton front gracieux.
— Belles! en vérité, j'ignore
Si ces cheveux que vous vantez
N'existent plus ou sont encore ;
Ce que je sais bien, écoutez :
C'est que, moins il lui reste à vivre,
Et plus il convient qu'un vieillard
Aux douces voluptés se livre
Jusqu'au moment de son départ.

XII.

SUR UNE HIRONDELLE.

Importune hirondelle,
Dois-je abattre ton aile
Sous mes ciseaux vengeurs;
Ou bien, nouveau Térée,
Sur ta langue abhorrée,
Exercer mes fureurs?
Avant l'aube naissante,
Par tes cris odieux,
Pourquoi chasser, méchante,
Le sommeil de mes yeux,

Et dans mon doux asile
M'enlever, chaque jour,
L'image de Bathyle
Et mes songes d'amour?

XIII.

SES FUREURS.

Le Phrygien efféminé
Dont la beauté jadis charma Cybèle,
Atis, par ses fureurs sur les monts entraîné,
S'agitoit, appelant à grands cris l'Immortelle.
Tous ceux qui de Claros touchent les bords sacrés,
S'ils boivent d'Apollon les ondes prophétiques,
Par l'indomptable Dieu tout à coup égarés,
Sentent d'un saint transport les accès frénétiques.
Pour moi, de ces parfums, d'un vin pur enivré,
Et couché sur le sein de ma belle maîtresse,
A de douces fureurs qui renaîtront sans cesse,
Je veux sans cesse être livré.

XIV.

SON COMBAT AVEC L'AMOUR.

Mon destin est d'aimer, je cède à sa rigueur.

L'Amour, un jour, me dit avec douceur
De me montrer à ses lois plus docile :
Moi que le ciel a fait, pour mon malheur,
D'un cœur altier, d'un esprit difficile,
J'écoutois peu le petit discoureur.
L'Amour s'irrite, et d'un air d'assurance,
Son arc en main, le carquois sur le dos,
M'ordonne alors de me mettre en défense.
De mon côté, prenant, sur ce propos,
Le bouclier, la cuirasse et la lance,
A ce combat je vais comme un héros.

Il tend son arc : soudain je prends la fuite ;
De mille traits qu'il ajuste à la fois
Nul ne m'atteint : le Dieu, dans sa poursuite,
Sur moi, sans fruit, épuise son carquois :
Attends! dit-il..... dans les airs, le perfide,
D'un vol plus prompt que la flèche homicide,
S'élance, part, vise droit à mon cœur,
Pénètre au fond, et s'y loge en vainqueur.
Or, maintenant, que faire de mes armes?
Autour de moi le combat est fini :
C'est au dedans que règnent les alarmes ;
C'est dans mon cœur qu'est placé l'ennemi.

XV.

SES GOUTS.

Tout l'or du roi de Lydie
N'a rien qui touche mon cœur;
Monarques! votre grandeur
Ne me cause point d'envie.
Sur mon front toujours joyeux,
Mes doigts enlacent la rose;
D'un parfum délicieux
Avec volupté j'arrose
Et ma barbe et mes cheveux.
Dans ma course passagère,*
Le jour qui luit à mes yeux
Est le jour que je préfère:
Car du lendemain les Dieux
Ont voulu faire un mystère.

Tant qu'un soleil pur t'éclaire,
Fête l'Amour et Bacchus;
Crains toujours quelque surprise,
Et qu'Atropos ne te dise :
Cesse tes jeux, ne bois plus.

XVI.

SA DÉFAITE.

Que sur sa lyre divine
Un poète, plus heureux,
Chante Troie et sa ruine,
Thèbe et ses combats fameux.
D'une voix moins animée,
Je dis à la renommée
Les combats qui m'ont perdu.
Pour me vaincre, il n'a fallu
Ni l'appareil redoutable
Des vaisseaux et des coursiers,
Ni d'une armée innombrable
Les invincibles guerriers.

Ce sont des troupes nouvelles
Qui, du fond de deux beaux yeux,
Sur moi lançoient mille feux
Et mille flèches mortelles.

XVII.

SUR UNE COUPE.

Pour moi, Vulcain, que, sous ta main savante,
L'argent se plie en cercles délicats ;
Je ne veux point d'une armure pesante :
Eh ! que me font la guerre et les combats ?
Je te commande une coupe élégante,
Surtout profonde, autant que tu pourras.
La coupe faite, autour ne graveras,
Ni les Gémeaux, ni l'Orion funeste,
Ni le Bouvier habitant des frimas.
Eh ! que me font les feux du Char céleste,
Et Sirius et les filles d'Atlas ?
De tous côtés qu'une vigne l'embrasse,
S'élève aux bords, ou s'incline en berceaux ;

Que de ses fruits, disposés avec grâce,
La pourpre éclate à travers les rameaux.
Grave au milieu la folâtre Bacchante,
Courbant la branche et cueillant le raisin;
Et que l'or pur, en un coin, représente
L'Amour, Bathyle, avec le Dieu du vin,
Foulant du pied la vendange écumante.

XVIII.

SUR UNE COUPE.

Grand artiste, je veux une coupe élégante,
Digne du Dieu charmant qui règne sur les fleurs.
Je prétends que d'abord ta main y représente
Ce doux Printemps qui donne à la rose naissante
Ses parfums délicats et ses tendres couleurs;
Puis, creusant du métal la surface brillante,
Grave-s-y de joyeux buveurs.
Qu'ici rien d'étranger à Bacchus, à sa gloire,
Ne souille ton burin naïf et gracieux :
Garde-toi d'y graver quelque tragique histoire;
Mets-y plutôt ce fils du plus puissant des Dieux,
Cet aimable Bacchus qui créa l'art de boire.
La reine des désirs, des amoureux travaux,

Cypris y doit paroître, amenant l'Hyménée.
Sous le poids des raisins vers la terre inclinée
Qu'une vigne superbe, étendant ses rameaux,
Et de pampre étalant des guirlandes flottantes,
M'offre sous son feuillage, au fond de ses berceaux,
Les Amours désarmés et les Grâces riantes.
Joins-y quelques enfants dont les beautés touchantes
Près du groupe divin plairont encore aux yeux;
Et que le blond Phébus à leurs danses décentes
Mêle ses pas harmonieux.

XIX.

TOUT BOIT DANS LE MONDE.

LA terre boit les eaux du ciel ;
L'arbre, dans le sol paternel,
Boit la sève qui le féconde ;
De cent fleuves la mer boit l'onde ;
Le soleil la boit à son tour ;
Pour éclairer la nuit profonde,
La lune boit les feux du jour.
Chers amis, que Bacchus confonde,
Cessons d'inutiles débats ;
Et, puisque tout boit dans le monde,
Pourquoi donc ne boirois-je pas ?

XX.

A SA MAITRESSE.

Non loin des champs d'Ilion,
Niobé, jadis si belle,
D'un affreux rocher, dit-on,
Garde la forme éternelle ;
Et tu vois dans l'hirondelle
La fille de Pandion.
Comme elles, dans mon ivresse,
Changeant de forme et de nom,
Que ne suis-je, ô ma maîtresse,
Ou le miroir qui, sans cesse,
Réfléchit tes doux appas,
Ou la pourpre qui caresse
Tes membres si délicats !

Que ne suis-je, ô mon amie,
L'eau dont les flots amoureux
De ton corps voluptueux
Baignent la forme arrondie!
Que ne suis-je l'ambroisie
Qui parfume tes cheveux!
Sur ton sein, dans ma folie,
Je ferois vœu d'être encor
La bandelette jolie
Qui presse un si cher trésor;
Je voudrois, perle mobile,
Glisser sur les blancs contours
D'un col que tous les Amours
Ont choisi pour leur asile.
Par un autre enchantement,
Puissé-je prendre la place
Du cothurne qui s'enlace
Autour de ton pied charmant!

XXI.

SUR SES FEUX.

Dans ma coupe, à grands flots, femmes, versez du vin:
Des feux du jour la chaleur me dévore.
Qu'après l'avoir remplie, on la remplisse encore.
Apportez-moi les fleurs dont le parfum divin
Charme le Dieu que tout buveur adore;
Mon front brûlant flétrit et décolore
Les roses qu'en festons y plaça votre main.
Dans cette ardeur qui me consume,
Ce nectar et ces fleurs peuvent me ranimer:
Mais les feux que l'Amour sans cesse en moi rallume,
Mon cœur, qui pourra les calmer?

XXII.

SUR BATHYLE.

Bathyle est un riant ombrage;
Ses flexibles rameaux et son tendre feuillage
Se courbent avec grâce en leur doux mouvement:
Je veux me reposer sous cet arbre charmant.
Auprès murmure une source discrète
D'où s'écoulent les doux propos:
Eh! qui, voyant cette aimable retraite,
N'y voudroit prendre un moment de repos?

XXIII.

SUR L'EMPLOI DE LA VIE.

Si nous pouvions avec de l'or
Prolonger nos destins rapides,
Je voudrois de mes mains avides
Amasser, amasser encor;
Et quand viendroit la Parque avare,
Ouvrant pour elle mon trésor,
Je la renverrois au Ténare.
Mais si les plus riches présents
Ne peuvent racheter la vie,
Pourquoi ces regrets impuissants?
D'où naît la sombre rêverie
Qui veut s'emparer de mes sens?
La mort est donc inévitable?

Hé bien ! que m'importe Plutus ?
Rassemblant autour de ma table
D'amis une troupe agréable,
J'aime bien mieux fêter Bacchus ;
Puis, enivré de ses délices,
Dans l'ombre, à la belle Vénus
Offrir encor des sacrifices.

XXIV.

SUR L'EMPLOI DE LA VIE.

Né mortel, et du Sort accomplissant l'arrêt,
La vie est un sentier dans lequel je voyage ;
Mon œil peut parcourir le chemin que j'ai fait :
Ce qui m'en reste à faire est couvert d'un nuage.
Hé bien ! fuyez, Soucis ! adieu, sombre Chagrin !
Ne venez plus troubler ma course passagère.
Je veux, suivi des Ris, troupe aimable et légère,
Embellir quelques jours comptés par le Destin ;
Et tenant Bacchus par la main,
D'un pied joyeux frapper la terre.

XXV.

SUR L'EMPLOI DE LA VIE.

J'endors mes soucis dans l'ivresse :
Où mènent l'ennui, le chagrin ?
A quoi sert de gémir sans cesse ?
Mourir est le commun destin ;
Y résister seroit folie :
Pourquoi donc errer dans la vie ?
N'en sais-je pas le vrai chemin ?
Allons ! dans ce nectar divin
Buvons, à longs traits, l'allégresse ;
Et qu'au sein d'une douce ivresse
S'endorment l'ennui, le chagrin.

XXVI.

EFFETS DU VIN.

Bacchus paroît : sa présence
Soudain à mes tristes jours
Rend la joie et l'espérance ;
De Crésus j'ai l'opulence,
Et je chante mes amours.
Sous ma couronne de lierre,
Je brave la terre entière,
Je me crois l'égal des rois :
Fils de Mars ! troupe guerrière !
Courez aux armes..... Je bois.
Remplis ma coupe, ô Glycère !

J'aime mieux, dans mes ébats,
Être étendu sur l'arène
Par l'élève de Silène
Que par le Dieu des combats.

XXVII.

EFFETS DU VIN.

QUAND le fils du plus grand des Dieux,
Bacchus, dont la douce puissance
Charme les maux, rend l'espérance,
A longs traits me verse ses feux;
Instruit par ce maître joyeux,
Je frappe la terre en cadence.
Je ne sais quelle volupté
De tout mon être alors s'empare :
Le chant, les sons de la cithare,
Vénus, tout plaît à mon cœur enchanté;
Et dans le trouble qui m'égare,
Mon pied bondit encor, par Bacchus agité.

XXVIII.

PORTRAIT DE SA MAITRESSE.

Prends tes pinceaux, artiste gracieux !
Prends tes pinceaux ; et que ta main savante,
Par un effort de son art merveilleux,
M'offre un portrait de ma maîtresse absente.
Je vais t'aider : suis et fais de ton mieux.
Tâche d'abord d'exprimer la mollesse
De ses cheveux brillants du plus beau noir ;
Si, par hasard, la cire a ce pouvoir,
Rends les parfums qu'ils exhalent sans cesse :
Car je voudrois les sentir et les voir.
Sous ces cheveux tout baignés d'ambroisie,
Qu'un front d'ivoire, abaissant son contour,
Touche la joue, avec grâce arrondie.

Que les sourcils, fins, légers dans leur tour,
D'un arc d'ébène entourant la paupière,
Prêts à s'unir, se fondent par degrés,
Sans se mêler, sans être séparés :
Telle est leur forme et leur vrai caractère.
Quant au regard, c'est le feu le plus pur
Qui seul rendra son trait doux et rapide :
Figure-toi Minerve aux yeux d'azur,
Et de Vénus cette langueur humide
Qui peut toucher le mortel le plus dur.
Qu'avec le lis, sur un si beau visage,
La rose forme un mélange charmant,
Sa bouche aimable, où naît le doux langage,
Doit appeler le baiser d'un amant.
Autour d'un col où la blancheur éclate,
Dans les contours du plus joli menton,
Que les trois sœurs du malin Cupidon
Semblent voler sous ta main délicate.
Le reste, il faut avec soin le voiler :
Pourtant, des chairs indiquant la finesse,

Entr'ouvre un peu le tissu qui les presse,
Et montre ainsi ce qu'il voudroit celer.
Bien!... la voilà!... Je crois voir ma maîtresse:
N'y touche plus : l'image va parler.

XXIX.

PORTRAIT DE BATHYLE.

De mon Bathyle, ô peintre ingénieux!
Fais le portrait; et, d'une main fidèle,
Suis mon récit: car un si beau modèle,
Pour mon malheur, est absent de ces lieux.
Humide encor de parfums précieux,
Sa chevelure, aussi douce que fine,
Par son éclat doit éblouir les yeux.
Que de l'ébène, à sa tendre racine,
Elle ait d'abord la brillante couleur;
Puis, par degrés, dans l'or qui les termine,
De ses rameaux fais pâlir la noirceur.

Dispose-les en boucles ondoyantes ;
Et, confiant au zéphire léger
De leurs anneaux les formes caressantes,
Seuls, au hasard, laisse-les s'arranger.
Moins éclatant est le serpent flexible,
Lorsqu'il s'anime aux feux brûlants du jour,
Que le sourcil dont la courbe insensible
Doit de son front suivre l'heureux contour.
Que son œil noir lance un regard sévère
Où du dieu Mars étincelle l'ardeur ;
Mais que Vénus, par un effet contraire,
A ce regard mêle tant de douceur
Que, si d'abord on en craint la colère,
D'espoir bientôt il embrase le cœur.
Qu'un fin duvet, de sa joue arrondie
Rende plus doux l'incarnat enchanteur :
Des feux légers d'une aimable pudeur,
Si tu le peux, fais qu'elle soit rougie.
Quant à la bouche, attends... en vérité,
Je ne sais trop comment la bien décrire :

A la fraîcheur unis la volupté ;
Mêle à ces dons un éloquent sourire :
Ici tu dois à tel point exceller,
Qu'en son silence elle semble parler.
Que, d'Adonis, son col d'ivoire efface
Le col brillant de blancheur et de grâce.
A tous les Dieux faisant d'heureux larcins,
De ce Mercure imite-moi les mains ;
Emprunte encor sa poitrine charmante.
Prends à Pollux ces traits nerveux et fins.
Exprime ici la mollesse attrayante,
L'aspect plus doux, les traits plus incertains
De ce Bacchus dont la grâce m'enchante.
Qu'un si beau corps d'où partent mille feux,
Des feux vainqueurs qui consument les âmes,
Par plus d'un signe annonce l'âge heureux
Où de Vénus on sent déjà les flammes.
C'est un malheur que ton art séduisant
N'ait le pouvoir de faire aussi paroître
D'un dos parfait l'albâtre éblouissant :

C'est ce qu'il a de plus charmant peut-être.
Dirai-je encor ses pieds si délicats?.....
Non : prends plutôt le prix que tu voudras,
Et retouchant (la chose est bien facile)
Cet Apollon, de lui fais un Bathyle;
Puis de Samos, consacrée à Junon,
Si, quelque jour, tu vois le beau rivage,
Mets à profit ce fortuné voyage,
Et de Bathyle alors fais Apollon.

XXX.

L'AMOUR CAPTIF.

Les chastes Sœurs ayant surpris un jour,
Je ne sais où, le pauvre Amour,
A la Beauté livrèrent en servage
Leur prisonnier, dans des liens de fleurs.
Or, maintenant, sa mère tout en pleurs
Le cherche, et, pour tirer son enfant d'esclavage,
Porte avec elle une honnête rançon.
La pauvre mère! hélas! sa recherche est bien vaine:
Eût-il sa liberté, le petit compagnon
Se trouve bien de sa prison,
Et ne veut point quitter sa chaîne.

XXXI.

SES FUREURS.

Je veux boire en l'honneur des Dieux ;
C'est le seul bonheur où j'aspire :
Dans ce nectar délicieux,
Je veux, ô mes amis, je veux
Puiser un ravissant délire.
Autrefois Oreste, Alcméon,
Ces deux parricides impies,
Sous le fouet sanglant des Furies
Perdirent leur triste raison :
Pour moi, qui n'immolai personne,
J'invoque le Dieu des buveurs,
Et, sans remords, je m'abandonne
A de moins tragiques fureurs.

D'Alcmène le fils redoutable,
Dans l'accès qui vint le saisir,
D'Iphitus faisoit retentir
L'arc et le carquois effroyable ;
Ajax, ce terrible guerrier,
Tourmenté par une Euménide,
Agitoit son noir bouclier,
Et d'Hector l'épée homicide :
Pour glaive ou lance, dans mes jeux,
Saisissant ma coupe ou ma lyre,
Je veux, ô mes amis, je veux
Puiser un ravissant délire
Dans ce nectar délicieux.

XXXII.

SUR LE NOMBRE DE SES AMOURS.

Des arbres qu'embellit le Printemps gracieux
Peux-tu compter le nombre et les feuilles mobiles?
Compterois-tu les flots qu'un vent capricieux
Soulève follement sur les mers indociles?...
Si tu peux faire un tel effort,
De compter mes amours toi seul auras la gloire:
Dans l'heureuse Athènes, d'abord
Mets vingt amours, puis quinze encor;
Ce compte est juste, et j'ai bonne mémoire.
A Corinthe, chère à Cypris,
Mets des essaims d'amours, des amours innombrables:
Tu sais qu'en ce pays les femmes sont aimables,
Et que de la beauté nous leur donnons le prix.

Dans Rhodes, dans Lesbos, dans la riche Carie,
Aux bords voluptueux de la molle Ionie,
Je compte au moins deux mille amours.
— Est-ce tout? — Non, écris toujours :
T'ai-je dit mes amours aux plaines de Syrie,
Ceux dont Canope a vu le cours?
De la Crète ai-je dit les rivages fertiles?
La Crète! doux pays, séjour des vrais amants,
Dont le fils de Vénus visite les cent villes,
Célébrant en tous lieux ses mystères charmants.
Quant à tous ces amours qui de mon âme avide
Ont rempli les désirs sans cesse renaissants,
Aux rives de l'Indus, sous le ciel des Persans,
Et par-delà les colonnes d'Alcide,
Irai-je à les compter perdre avec toi mon temps?

XXXIII.

LA NICHÉE D'AMOURS.

Tous les ans, aimable hirondelle,
Tu viens revoir mon doux pays :
L'été, tu fais ton nid ; l'hiver, à tire d'aile,
Tu voles vers les bords de la riche Memphis
Attendre la saison d'un nouvel hyménée:
Las ! dans mon cœur, tant que dure l'année,
L'Amour niche et fait ses petits.
L'aîné de ces petits, à son aile novice
Ose déjà se confier ;
De sa coquille, le dernier
N'a point encor rompu le fragile édifice ;
L'autre, de sa prison est sorti presque entier.

Aux bords du nid, la bruyante famille
Se presse, s'agite, sautille;
Par les plus grands les moindres sont nourris.
Leur nourriture à peine est achevée,
Qu'aussitôt chacun d'eux, d'Amours aussi jolis
Fait à son tour une couvée.
Leur nombre augmente tous les jours:
Que faire? bien grande est ma peine;
Car l'entreprise seroit vaine
De vouloir de mon cœur arracher tant d'Amours.

XXXIV.

A UNE JEUNE FILLE.

Ne me fuis pas, Beauté fière et sauvage:
Mes cheveux, il est vrai, sont blanchis par le temps;
Et de l'aimable fleur des ans
Les charmantes couleurs brillent sur ton visage:
Fille ingrate! est-ce assez pour dédaigner mes feux?
Dans les fleurs qu'en festons ta belle main enlace,
Ne vois-tu pas souvent que, par un choix heureux,
La rose au lis se marie avec grâce?

XXXV.

SUR UN TABLEAU.

Regarde ce taureau : sais-tu bien, jeune enfant,
Qu'en lui tu vois le Dieu qui lance le tonnerre ?
Admire la beauté qu'il porte, triomphant :
Des beautés de Sidon elle a le caractère.
De ses pieds vigoureux il fend les flots amers :
Eh ! quel autre taureau, quittant les pâturages,
Osa jamais braver les vents et les orages,
Et traverser ainsi l'immensité des mers ?

XXXVI.

INUTILITÉ DE LA SCIENCE.

A tes leçons, triste rhéteur,
Pourquoi veux-tu que je m'applique?
Qu'ai-je besoin de rhétorique?
A quoi servent pour le bonheur
Ces grands mots que ton art m'explique?
Ami, si les Dieux t'ont appris
Quelque secret bien efficace
Pour fêter plus long-temps Cypris,
Ou pour boire avec plus d'audace,
Je suis ton disciple à ce prix.
Je touche au bout de ma carrière:
Esclave, à ce vin écumant
Mêle cette onde fraiche et claire,

Et dans un vague enchantement
Plonge mon âme tout entière.
Bientôt un triste monument
Couvrira ma froide poussière :
Un mort, privé de sentiment,
Ne veut plus ni boire ni plaire.

XXXVII.

LE PRINTEMPS.

Vois comme au printemps tout sourit :
Les Grâces font fleurir la Rose ;
L'air se tait ; le flot s'assoupit,
Et sur le sein des mers repose.
Dans ce cristal brillant et pur
Déjà le cygne plonge et nage,
Tandis que l'oiseau de passage
Fend lentement un ciel d'azur.
Du jour plus douce est la lumière ;
Les sombres nuages ont fui ;
Des trésors qu'enferme la terre
Le germe s'est épanoui.
La vigne a repris son ombrage ;
L'olivier, son fruit, sa fraîcheur :
Sur les rameaux, sous le feuillage,
Partout naît le fruit ou la fleur.

XXXVIII.

ÉLOGE DE LA VIEILLESSE.

Je suis vieux, et dans l'art de boire
Les jeunes gens les plus hardis
Me cèdent encor la victoire.
Si, d'un pied léger, je bondis
Et frappe en cadence la terre,
D'un appui mon bras n'use guère;
Et cette outre aux flancs arrondis
Est le bâton que je préfère.
Qui veut me disputer le prix?
J'attends ce rival sous la treille.
Remplis ma coupe, aimable enfant!
Remplis-la de ce vin brillant,
Plus doux que les sucs de l'abeille.

J'en conviens, amis, je suis vieux :
Mais pourquoi m'en mettrois-je en peine ?
Hé bien ! dans vos ébats joyeux
J'imiterai le vieux Silène.

XXXIX.

SON IVRESSE.

Quand je bois, mon cœur transporté,
Dans les accès de sa gaîté,
Aux Muses rend de doux hommages.
Quand je bois, de mon front rêveur
Le vin dissipe les nuages;
Et, loin de moi, les noirs orages
Emportent soudain ma douleur.
Quand je bois, mon âme charmée
Avec Bacchus va parcourant
De l'Éther la plaine embaumée,
D'un vol plus léger que le vent.
Quand je bois, sur mon front j'enlace
Les fleurs brillantes des Amours,
Et je chante alors avec grâce
Le bonheur des paisibles jours.

Quand je bois, quand la folle ivresse
S'empare de mes sens émus,
Des parfums sur moi répandus
Baignant le sein de ma maîtresse,
Dans ses bras je chante Vénus.
Quand je bois, au fond de ma coupe
Je puise les ris et les jeux,
Et des danseurs mon pied joyeux
Anime l'agréable troupe.
Boire, m'enivrer, boire encor,
Est le seul bonheur que j'envie;
Je suis satisfait de mon sort,
Si je quitte, en buvant, la vie :
Car tout vient finir à la mort.

XL.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Dans une rose une abeille dormoit :
Dans le rosier, l'Amour qui butinoit
Ne la voit point, par malheur la réveille,
Et, tout à coup, est piqué par l'abeille.
Il fait un cri, tord sa petite main,
Frappe du pied ; puis d'une aile légère,
Vers Cythérée il s'envole soudain :
Je suis perdu, s'écrioit-il, ma mère !
Je suis perdu, c'est fait de moi, je meurs...
Vois d'un serpent les atteintes mortelles :
Il est petit, au dos il a des ailes ;
C'est une abeille, au dire des pasteurs.

Vénus répond : Si la foible piqûre
Que fait l'abeille est un si grand malheur,
Juge, mon fils, des supplices qu'endure
L'infortuné que ton trait frappe au cœur.

XLI.

CHANT BACHIQUE.

Dans les bruyants transports des plaisirs de la table,
Chantons le Dieu charmant qu'adorent les buveurs,
Bacchus que de la lyre enchantent les douceurs,
Bacchus qui de la danse est l'inventeur aimable.
Chantons Bacchus, compagnon de l'Amour,
Bacchus que Cythérée aime à voir sur ses traces :
Il endort les soucis ; c'est le père des Grâces,
Et l'Ivresse lui doit le jour.
Quand ma coupe profonde, au milieu de nos fêtes,
Des mains d'un bel enfant se couronne de vin,
Et ma tristesse et mon chagrin
S'envolent aussitôt sur l'aile des tempêtes.

Puisque dans ce nectar on perd le souvenir,
Éprouvons, à grands flots, sa vertu salutaire :
Vois-tu dans les ennuis quelque profit à faire ?
Eh ! mon ami, qui connoît l'avenir ?
Va, puisque nos destins sont pour nous un mystère,
Je veux d'un vin exquis tous les jours enivré,
Inondé de parfums, de Nymphes entouré,
Mêler mes pas joyeux à leur danse légère.
S'afflige qui voudra, si les soucis rongeurs
Sont, à ses yeux, un partage agréable :
Mais nous, dans les transports des plaisirs de la table,
Chantons le Dieu charmant qu'adorent les buveurs.

XLII.

SES GOUTS.

J'AIME Bacchus et sa danse lascive ;
Dans les festins, d'un jeune et beau convive
Je sais goûter la grâce et l'enjoûment :
Mais sur mon front tresser des fleurs nouvelles,
Et folâtrer dans un essaim de belles,
Me semble encor un plaisir plus charmant.
Mon cœur naïf ne connoît point l'envie ;
Je hais ces traits ou mordants ou railleurs
Que sait lancer une langue ennemie ;
Je hais surtout ces brutales fureurs

Qui d'un repas font une affreuse orgie.
Fraîches beautés au printemps de leurs jours,
Danse légère et volages amours,
Voilà les goûts de ma paisible vie.

XLIII.

SUR LA CIGALE.

O Cigale mélodieuse,
Que ta destinée est heureuse!
Que tu vis sous d'aimables lois!
Dans les parfums de la rosée
Tu t'enivres, reine des bois:
Puis, sur un vert rameau posée,
L'écho retentit de ta voix.
Les fruits que prodigue l'automne,
Les biens qu'apporte le printemps,
La faveur des Dieux te les donne,
Dans le bocage et dans les champs.
Des guérets hôte pacifique,
Ta vue est chère au laboureur;

Nous aimons ton chant prophétique,
De l'été doux avant-coureur.
Les Muses daignent te sourire;
Et tu tiens du Dieu de la lyre
L'éclat de tes joyeux accents.
Sur toi la douleur ni les ans
N'exercent jamais leur empire.
Des bois oracle harmonieux,
Fille innocente de la terre,
Ta substance pure et légère
Te rend presque semblable aux Dieux.

XLIV.

SUR UN SONGE.

Tourmenté par un songe, il me sembloit naguères
Que, dans l'air agitant mes bras,
Je volois, soutenu par des ailes légères.
L'Amour, à ses pieds délicats
Traînant, pour me braver, une masse pesante,
Part, plus prompt que les vents, que la foudre éclatante,
Et m'atteint dès les premiers pas.
Que présage un tel songe ?... Hélas! je crois l'entendre :
Jusqu'à présent, plus volage que tendre,
J'ai pu fuir, m'échapper à travers mille amours;
Et je suis maintenant enchaîné pour toujours
Par le dernier qui m'a su prendre.

XLV.

LES FLÈCHES DE L'AMOUR.

Pour Cupidon, dans sa forge sacrée,
Avec le fer, Vulcain faisoit, un jour,
Des traits légers. La belle Cythérée,
Dans un miel pur les trempoit tour à tour;
Et, dans un coin, l'impitoyable Amour
Mêloit le fiel à leur pointe acérée.
Ce furieux qui préside aux hasards,
Mars, brandissant sa lance meurtrière,
Encor souillé de sang et de poussière,
Entre, et d'abord rit de ces foibles dards,
Tu vas juger, pour prix de ton audace,
Si celui-ci mérite tes mépris,
Lui dit l'Amour..... Le trait suit la menace.

Mars est frappé : de ses lèvres Cypris
Laisse échapper un sourire céleste.
Mars abattu dit, poussant un soupir :
Ote ce trait, je ne puis le souffrir.
Il est bien là, dit l'Amour : qu'il y reste.

XLVI.

FUNESTES EFFETS DE L'OR.

Ne pas aimer est un tourment ;
C'est un mal que l'Amour lui-même :
Ne pas posséder ce qu'on aime
Est de tous les maux le plus grand.
En amour, le rang, la sagesse,
L'honneur, ont perdu leur crédit :
Hélas! dans ce siècle maudit
On n'estime que la richesse.
Puisse le Dieu du sombre bord,
Au fond de son affreux Tartare,
Tourmenter le mortel avare
Qui le premier eut soif de l'or!
L'or arme frères contre frères,

Détruit les mœurs, rompt les serments;
On lui doit les meurtres, les guerres;
Et pour combler tant de misères,
Il nous perd, nous autres amants.

XLVII.

CE QUI CONVIENT A UN VIEILLARD.

Qu'un jeune homme au plaisir s'abandonne sans cesse;
Mais aussi qu'un vieillard soit aimable et joyeux.
Celui dont le plaisir charme encor la vieillesse,
Bien que déjà l'hiver ait blanchi ses cheveux,
Dans l'âme a du printemps la grâce et la jeunesse.

XLVIII.

LE RETOUR DES VENDANGES.

Ce fils de Jupiter dont le pouvoir heureux
Donne au jeune homme un courage indomptable,
Le rend dans les festins danseur infatigable,
Aux combats de Vénus athlète vigoureux,
Bacchus vient visiter nos campagnes fleuries :
Il apporte aux mortels un breuvage divin,
Un filtre ennemi du chagrin,
Et dont la flamme excite à d'aimables orgies.
Sur le cep incliné, cette douce liqueur
Reste captive encor dans sa prison vermeille ;
Mais à peine le vendangeur,
Pour lui ravir ses fruits aura courbé la treille,

Qu'on verra la Santé, compagne du Bonheur,
Quittant pour nous des cieux les voûtes immortelles,
Donner, jusqu'au retour des vendanges nouvelles,
A nos esprits la joie, à nos corps la vigueur.

XLIX.

SUR UN DISQUE D'ARGENT.

Sur ce métal circulaire et flexible
Quel doux burin a répandu ces eaux?
Quel art divin, de cette onde paisible
Si mollement sut agiter les flots?
Quel est le nom de l'artiste sublime,
Dont le génie élevé vers les cieux,
Sur cette mer qu'un frais zéphyr anime,
Grava Vénus, reine et mère des Dieux?
De son beau corps les formes élégantes,
Sans aucun voile, y ravissent les yeux:
Ce qui doit fuir les regards curieux
Est recouvert des ondes transparentes.
Ainsi qu'on voit, dans le calme des mers,

Voguer sur l'eau la mousse blanchissante,
La Déité, dans sa course indolente,
Erre, au hasard, au sein des flots amers,
Et fait rider la vague caressante.
L'eau, de son sein dérobe les appas,
Et de son col les contours délicats
S'élèvent seuls sur ces ondes discrètes :
Cypris, nageant dans leur sillon d'azur,
A cet éclat dont le lis blanc et pur
Brille au milieu des sombres violettes.
Plus loin, porté sur de légers dauphins,
Va se jouant autour de la Déesse
Un chœur joyeux d'Amours vifs et malins,
De ces Amours dont la cruelle adresse
Sait renverser les ruses des humains,
Et sans pitié se rit de leur foiblesse.
On voit aussi de l'humide élément
Le peuple agile, ému par sa présence,
Pour égayer son voyage charmant,
Nager près d'elle et bondir en cadence.

L.

LES VENDANGES.

Le cep n'est plus paré de ses grappes vermeilles :
Jeunes beautés, jeunes garçons,
Pliant sous le poids des corbeilles,
Jettent dans le pressoir leurs brillantes moissons.
De l'arbre de Bacchus la dépouille amassée,
Par les garçons seuls est pressée ;
Le vin coule à l'instant : sous un pied vigoureux
Sa prison est brisée, et du Dieu des vendanges,
Dans un chant rustique et joyeux,
La troupe agile entonne les louanges.
A ses regards charmés et curieux,
De la cuve jaillit la liqueur écumante :
Douce liqueur! à peine de ses feux

Le vieillard a senti la chaleur bienfaisante,
Qu'on le voit, d'un jeune homme éprouvant les transports,
Malgré ses cheveux blancs, se mêler à la danse;
Et, d'un pied qui chancelle et trompe ses efforts,
Essayer, en riant, de marquer la cadence.
Le jeune vendangeur qu'animent à la fois
L'ivresse de Bacchus et celle de son âge,
S'il a surpris, dans l'épaisseur du bois,
Quelque belle étendue et dormant sous l'ombrage,
De l'hymen aussitôt veut devancer les droits,
Et d'un furtif amour faire agréer l'hommage.
Si la vierge, pudique et rebelle à ses vœux,
Refuse d'écouter sa lascive tendresse,
La saisissant d'un bras nerveux,
De sa ceinture alors il déchire les nœuds:
Car Bacchus au désordre excite la jeunesse,
Et voit avec plaisir l'amant audacieux.

LI.

ÉLOGE DE LA ROSE.

Des fleurs je chante la plus belle,
La rose, trésor du printemps :
Thaïs, à ma chanson nouvelle
Viens mêler tes aimables chants.
Des humains la foule charmée
Admire ce don précieux ;
Et la pure haleine des Dieux
De ses parfums est embaumée.
Dans la saison chère aux Amours,
Des Grâces la troupe riante,
Pour en composer ses atours,
Va cueillir la rose naissante ;

Vénus, empruntant ses couleurs,
En paroît encor plus charmante ;
La rose est chère aux doctes Sœurs,
Et le poëte heureux la chante.
Dans le buisson, pour la saisir,
La main glisse et brave l'épine :
Qu'il est doux alors de cueillir
De l'Amour la fleur purpurine,
Et, dans un ravissant loisir,
D'en savourer l'odeur divine !
Des festins la rose est l'honneur ;
Et dans ces jours où le buveur
Livre à Bacchus son âme entière,
Pour lui moins douce est la lumière
Que ne l'est cette aimable fleur.
Sans la rose que peut-on faire ?
Des sages qu'Apollon préfère,
Lisez les vers harmonieux :
Elle teint les doigts de l'Aurore ;
Des Nymphes le bras gracieux

Lui doit l'éclat qui le décore;
Et des plus tendres de ses feux
Vénus entière se colore.
Dans nos maux sa vertu souvent
Fut utile au Dieu d'Épidaure;
Et ses guirlandes sont encore
Des morts le dernier ornement.
Bien que le Temps lui fasse outrage,
La rose orne encor le bocage,
Et jusqu'à son dernier moment
A les parfums de son jeune âge.
Me faut-il raconter comment
La terre fit ce bel ouvrage?
Alors que, glissant sur les flots,
Sortit du sein de l'onde émue
La belle reine de Paphos,
Cypris, rougissant d'être nue;
Quand, du cerveau du roi des cieux,
Terrible et respirant la guerre,
S'élança la déesse altière

Dont l'aspect fit trembler les Dieux :
Cybèle, à ce double prodige,
N'opposa, pour charmer les yeux,
Qu'un bouton et sa jeune tige.
L'Olympe, en le voyant, sourit,
Et sur la plante répandit
Du nectar la douce rosée ;
Des parfums du ciel arrosée,
La fleur vermeille s'entr'ouvrit :
Soudain, fraîche et majestueuse,
Parut sur la branche épineuse
La rose que Bacchus chérit.

LII.

SON AMOUR POUR LA JEUNESSE.

Quand à mes yeux charmés s'offrent des jeunes gens,
Mon doux printemps renaît; et plein d'ardeurs nouvelles,
Ce vieillard qu'on croiroit accablé par les ans,
Pour danser semble avoir des ailes.
Attends : je vais, Thaïs, sur tes pas m'élancer.
Qu'on m'apporte des fleurs ; loin d'ici la vieillesse :
Je suis jeune ; avec la jeunesse
Je veux rire, je veux danser.
Le Dieu du vin est Dieu de l'allégresse :
Qu'on me verse à grands flots sa brûlante liqueur ;

Alors on pourra voir la grâce et la vigueur
D'un vieillard qui, dans son ivresse,
Joyeux convive, agréable conteur,
Sait badiner avec délicatesse.

LIII.

SUR LES AMANTS.

Un fer brûlant sur les coursiers
Imprime un trait ineffaçable;
A ses ornements singuliers
Un barbare est reconnoissable.
Ceux dont l'Amour est le vainqueur,
Mon œil, à l'instant, les désigne:
Je les démêle à certain signe
Qu'ils portent dans le fond du cœur.

LIV.

SUR LA MORT.

Déja l'hiver des ans me glace ;
Sa neige couvre mes cheveux.
De mon printemps voluptueux
J'ai vu s'évanouir la grâce.
Ma bouche a perdu sa fraîcheur ;
Dans la vie heureux voyageur,
Il faut finir mon doux voyage :
J'en vois le terme avec douleur.
Las ! du Tartare, sans horreur,
Je ne puis contempler l'image.
Terrible est ce sombre séjour,
Et fâcheuses en sont les routes :
Tout mortel descend sous ces voûtes,
Et nul n'en connoît le retour.

LV.

SUR LES EXCÈS DE LA TABLE.

Je veux boire à longs traits : esclave officieux,
De ces coupes, pour moi, choisis la plus profonde :
Dans cinq mesures de vin vieux
Mets dix mesures de cette onde.
Par ce mélange heureux je prétends désormais
Fêter Bacchus, sans craindre sa présence.
Aux Scythes laissons les excès,
Les cris, la brutale insolence ;
Et que la musique et la danse
De nos festins joyeux viennent charmer la paix.

LVI.

SUR L'AMOUR.

Je chante cet enfant si beau, si grâcieux,
Dont le front est paré de mille fleurs brillantes ;
L'Amour qui soumet tout à ses chaînes pesantes,
L'Amour, tyran cruel des mortels et des Dieux,

LVII.

HYMNE A DIANE.

Fille de Jupiter, ô blonde chasseresse,
Qui lances sur le cerf d'inévitables traits;
Toi qui donnes des lois aux monstres des forêts,
Entends mes vœux, chaste Déesse!
Viens sur les bords du rapide Léthé;
Viens secourir une noble cité,
Et détourner les maux que le sort lui prépare.
Elle a pour citoyens d'intrépides mortels;
Et ce n'est point un peuple inhumain et barbare
Que tu vois gémissant au pied de tes autels.

LVIII.

SUR UNE CAVALE.

Belle cavale! honneur de la fertile Thrace,
A mon aspect, pourquoi ce regard inquiet?
  Pourquoi me fuir, plus rapide qu'un trait?
  Me crois-tu donc sans adresse et sans grâce?
Apprends que je pourrois t'assujettir au mors;
Que je puis, dans les flots d'une noble poussière,
Modérant de la main ta fougue et tes transports,
Te faire avec éclat voler dans la carrière.
Tes caprices légers maintenant sont tes lois,
Et tu vas folâtrant dans ce gras pâturage:
Car on n'a point dompté ton naturel sauvage,
Et jamais d'un mortel tu n'as senti le poids.

FRAGMENTS.

LIX.

Tel un faon non sevré qu'aux flèches du chasseur
Sa mère, agile et vagabonde,
Abandonne au milieu de la forêt profonde;
Je te vois tremblante de peur.

LX.

O mort! entends ma voix; viens, c'est toi que j'implore:
Tu peux seule apaiser le mal qui me dévore.

LXI.

Enfant, verse du vin, et que l'eau le tempère:
Apporte des festons, bel enfant! hâte-toi.
Lutter contre l'amour seroit d'un téméraire;
Et d'un si doux vainqueur je veux suivre la loi.

LXII.

Du persil odorant composons des guirlandes;
De leur verdure ombrageons nos cheveux :
A Bacchus préparons d'agréables offrandes,
Et consacrons la journée à ses jeux.

XLIII.

Aimable enfant, au regard virginal,
Vainement je t'appelle : insensible à mon mal,
Tu ne vois pas, enfant simple et timide,
Que mon âme est soumise à ton pouvoir fatal,
Comme l'est un coursier à la main qui le guide.

LXIV.

Je suis vieux, et par mes discours
Je plais encore à la jeunesse:
Car je chante des airs pleins de délicatesse,
Et n'ai point oublié la langue des Amours.

LXV.

Armé d'une hache terrible,
Du premier coup l'Amour m'a terrassé;
Et soudain dans un gouffre horrible
Ce Dieu barbare m'a lancé.

LXVI.

J'ai fait un modeste repas;
Mais d'un vin parfumé que je n'épargnois pas,
Avec transport j'ai bu la liqueur onctueuse.
Je touche maintenant ma lyre harmonieuse,
Mollement couché dans les bras
D'une beauté fraîche et voluptueuse.

LXVII.

Je hais cet homme affreux, buveur insatiable,
Qui trouble par ses cris les plaisirs de la table,
Et parle de combats dans les jeux de Bacchus :
Celui-là seul me plaît qui joint, convive aimable,
Les dons des chastes Sœurs aux faveurs de Vénus.

FIN.

NOTES.

NOTES

DU TRADUCTEUR (1).

Ode I.

Je veux chanter le fier Atride.

J'étois loin d'être satisfait de la traduction de cette ode, telle que l'offroient mes premières édi-

(1) Ces notes ne sont faites que dans l'intention de présenter quelques éclaircissements que j'ai crus propres à expliquer ou à justifier la marche de ma traduction. Il ne m'eût pas été difficile de leur donner beaucoup plus d'étendue en les enrichissant des meilleures remarques qu'auroient pu m'offrir les commentateurs d'Anacréon, en y faisant entrer les imitations que les poëtes anciens et modernes ont pu faire de ce grand modèle ; mais ce qui seroit peut-être digne d'éloges dans une édition nouvelle d'un auteur grec, paroîtroit très-déplacé à la suite d'un travail tel que le mien.

tions; et, faisant observer alors que c'étoit la seule pièce d'Anacréon où le retour du même mot, plusieurs fois répété à la rime, fût nécessaire pour en bien exprimer le caractère (1), j'expliquois ainsi pourquoi je l'avois divisée en stances, et je cherchois à excuser le vague et la foiblesse de quelques expressions par la contrainte où m'avoit jeté, dès le commencement, cette tyrannie d'une rime dont le retour étoit en quelque sorte obligé. Dans cette nouvelle édition, j'ai tenté d'effacer ces taches et de me roidir contre les difficultés : ma traduction n'a plus le même rhythme; je crois qu'elle présente plus de nuances et de délicatesse dans les détails, et, en tout, qu'elle est préférable maintenant à ce qu'elle étoit d'abord.

Cadmus et la ville *aux sept tours.*]

Je n'avais pas osé hasarder dans mes premières éditions cette épithète si heureuse et si caractéris-

(1) Quelques autres pièces offrent pareillement des refrains; mais c'est toujours au commencement et à la fin qu'ils sont placés.

tique de la ville de Thèbes, quoiqu'elle se fût présentée plus d'une fois à ma pensée; mais aucun exemple ne sembloit l'autoriser (1), et je trouvois partout dans les écrivains de l'antiquité, Thèbes *aux sept portes*, et non Thèbes *aux sept tours*. Enfin Euripide me l'a fournie dans deux passages de ses *Phéniciennes;* au vers 188 :

> Ἐκεῖνος ἑπτὰ προσβάσεις τεκμαίρεται
> Πύργων·

et plus expressément encore au vers 765 :

> Ἑπτάπυργον ἐς πόλιν μολών.

> Mais, hélas! la lyre perfide
> Redisoit encor les Amours.

Je ne sais si ce tour rend bien la force du verbe

(1) Les premières éditions portent :

> Thèbe et ses *superbes* tours.

C'est principalement au sujet de ce vers que je me plaignois de la gêne extrême où m'avoit mis la nécessité de répéter plusieurs fois la même rime.

ἀντιφωνεῖ ; mais il n'y a point dans la langue française de mot qui puisse servir d'équivalent à celui-ci. Remi Belleau a été moins embarrassé dans son langage gothique, où il a trouvé, peut-être même inventé une expression qui traduit le grec littéralement :

> Mais toujours elle fredonne
> L'Amour qu'elle *contresonne.*

Ode II.

Des mains de la sage Nature, etc.

Voici une de ces pièces dans lesquelles il faut désespérer de conserver à la fois, en traduisant, l'élégance et l'extrême précision du texte grec. Notre langue repousse absolument une énumération aussi sèche que celle qu'a faite Anacréon ; et c'est une nécessité pour le traducteur de se montrer ici un peu infidèle à son auteur, s'il ne veut se rendre tout-à-fait indigne de lui.

Ode III.

Vers le milieu d'une nuit orageuse, etc.

Cette ode, qui jouit justement d'une très-grande célébrité, est devenue plus célèbre encore parmi nous par l'imitation qu'en a faite l'inimitable La Fontaine. Quoique cette imitation soit connue à peu près de tout le monde, je ne puis résister au plaisir de la rapporter ici; et il n'est sans doute aucun de mes lecteurs qui ne me sache gré de lui procurer l'occasion de la relire.

J'étois couché mollement;
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.

Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe; et dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant?
Que peut-il? c'est un enfant;
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi.
Que seroit-ce, si chez moi
J'avois reçu Polyphème?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.

Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène
Et de l'Amour : c'est mon nom.
Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon.
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade ;
Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état ;
Mais ton cœur est bien malade.

Cette imitation est si charmante, qu'elle a ôté à Poinsinet de Sivry le courage de traduire la pièce d'Anacréon ; et j'avoue que l'ayant relue, au moment où j'allois commencer ce travail, peu s'en est fallu que la plume ne me soit aussi tombée des mains. Cependant j'ai réfléchi qu'il ne s'agissoit point ici de lutter follement contre La Fontaine, mais de donner une traduction, la plus exacte possible, d'un poète dont il n'a pris les inventions que pour se les approprier, en y ajoutant des grâces nouvelles, en leur donnant un ca-

ractère tout différent, dans lequel il y a sans doute plus de finesse, mais peut-être aussi moins de naïveté. Quelque médiocre que soit ma traduction, je m'estimerai heureux, si elle peut donner quelque idée de cette simplicité antique, dont le poète français s'est écarté à dessein, et dont un traducteur d'Anacréon doit chercher sans cesse à se rapprocher.

Lorsque déjà s'incline lentement
De Calisto l'étoile pluvieuse.

En traduisant le grec mot à mot, on trouve: *Lorsque l'ourse tourne déjà sous la main du Boötès.* Je n'ai pas besoin de dire combien des détails astronomiques aussi singuliers eussent été désagréables dans notre langue. Il falloit, pour n'en point choquer la délicatesse, choisir un des traits les plus remarquables de cette description : c'est ce que j'ai essayé de faire.

Ode VII.

Va, dit-il, tu ne peux aimer.

Ce dernier vers de l'ode est susceptible de recevoir un autre sens, et ce sens changeroit absolument celui de la pièce entière. Je suppose que l'Amour, après avoir éprouvé les forces d'Anacréon, le juge trop foible pour supporter toutes les peines et tous les tourmens que l'on éprouve quand on aime; et ces mots, σὺ γὰρ οὐ δύνῃ φιλῆσαι, se traduisent en effet très-bien par ceux-ci: *Tu ne peux, ou tu ne pourrois jamais aimer*. Mais cette phrase, considérée d'une autre manière, pourroit exprimer un reproche; et le mot à mot, *tu ne peux pas aimer*, signifie peut-être, comme l'a entendu madame Dacier, *tu as bien de la peine à aimer*, ou autrement, *pourquoi ne veux-tu pas aimer?* Alors la course que l'Amour auroit forcé Anacréon de faire, les dangers auxquels il l'auroit exposé, seroient une punition de sa résistance à ses lois. J'ai suivi le premier sens, qui m'a paru le

plus naturel ; ce dernier est peut-être plus piquant et plus ingénieux.

Et se moquant de ma foiblesse.

Ce vers de transition, que j'ai cru nécessaire pour éclaircir la pensée du poète, n'est point dans le texte grec.

Ode VIII.

Je voudrois, dans le trouble où sont plongés mes sens,
Pour y rêver encor, refermer ma paupière.

Je n'ai point compris non plus le dernier vers de cette pièce comme les traducteurs qui m'ont précédé. Madame Dacier le traduit ainsi : *Je ne trouvai point de meilleure consolation que de me remettre à dormir.* Je ne ferai aucune réflexion sur la platitude d'une semblable prose ; et me bornant à en examiner le sens, il me semble que cette dame n'a point senti toute la finesse de la pensée d'Anacréon. L'imparfait ἤθελον, auquel l'adverbe πάλιν donne encore une nouvelle force, porte bien cer-

tainement avec lui l'idée d'un désir : or, si le poète, charmé du songe délicieux qui vient d'enivrer ses sens, désolé d'un réveil qui a fait évanouir tout son bonheur, dit que, *resté seul*, *il désiroit se rendormir encore*, il est hors de doute que c'étoit pour tâcher de retrouver les objets qu'il avoit perdus. Il n'est personne qui n'ait éprouvé quelquefois cette sensation au sortir d'un rêve agréable; et si l'on conçoit autrement la pensée d'Anacréon, elle n'a plus ni grâce ni délicatesse.

Ode IX.

D'où viens-tu, colombe charmante, etc.

Cette ode, mille fois traduite et mille fois gâtée par les traducteurs, a conservé quelques-unes de ses grâces dans la vieille traduction de Remy Belleau. On a plusieurs fois cité le passage suivant :

Que me vaudroit désormais
De voler par les montaignes,
Par les bois, par les campagnes;

Et sans cesse me brancher
Sur les arbres, pour chercher
Je ne sais quoi de champestre
Pour sauvagement me paistre?
Veu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacréon, qui me donne
Du mesme vin qu'il ordonne
Pour sa bouche : et quand j'ai beu,
Et mignonnement repeu,
Sur sa tête je sautelle,
Puis de l'une et de l'autre ælle
Je le couvre, et sur les bors
De sa lyre je m'endors.

Ode X.

On venoit de mettre en vente
Le plus joli des Amours, etc.

On pense assez généralement que cette pièce n'est point d'Anacréon. En effet, la conception en est bizarre, et le jeu de mots froid et puéril qui la termine semble peu digne d'un poète dont le na-

turel et la simplicité sont les qualités les plus remarquables.

Ode XII.

Importune hirondelle.

La traduction de cette ode a été presque entièrement refaite dans cette édition. Je crois qu'elle offre maintenant plus de vivacité, plus de précision; et que le mouvement égal et rapide de ces vers de six syllabes exprime mieux l'espèce de dépit dont le poëte est animé.

Ode XVII.

Pour moi, Vulcain, que sous ta main savante, etc.

« Aulugelle rapporte cette ode entière dans le chapitre IX du livre XIX, où il dit qu'elle fut chantée et jouée sur des instrumens pendant un repas où il étoit. » (Madame Dacier.)

La coupe faite, autour ne graveras
Ni les Gémeaux, ni l'Orion funeste, etc.

Parmi les astres dont parle Anacréon, il n'est question ni des Gémeaux ni de Sirius. Je les ai ajoutés, parce qu'il m'a semblé qu'une énumération plus nombreuse auroit en français plus de grâce.

Ode XVIII.

Grand artiste, je veux une coupe élégante, etc.

Brunck pense que cette ode, faite à l'imitation de celle qui la précède, est faussement attribuée à Anacréon; il en dit autant de la cinquième, et j'avois d'abord combattu ce sentiment. Mieux instruit maintenant, je suis persuadé que ce savant critique a raison.

Ode XX.

Non loin des champs d'Ilion, etc.

Cette ode charmante a fourni le sujet d'une chan-

son française que tout le monde autrefois savoit par cœur, et que beaucoup de personnes n'ont point encore oubliée.

Que ne suis-je la fougère
Où, sur le soir d'un beau jour,
Se repose ma bergère
Sous la garde de l'Amour !

Que ne suis-je le Zéphire
Qui caresse ses appas ;
L'air que sa bouche respire ;
La fleur qui naît sous ses pas !

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein !
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain !

Que ne suis-je cette glace,
Où ses charmes répétés
Offrent à l'œil une Grâce
Qui sourit à ses beautés !

Que ne suis-je la fauvette
Qu'avec plaisir elle instruit ;
Et qui sans cesse répète
Baisez, baisez, jour et nuit.

L'auteur de cette chanson se contente ici d'imiter le poète grec, ce qui est plus facile que de le traduire. Il n'offre en effet nulle part des images plus gracieuses avec une précision aussi désespérante ; et j'avoue que, pour n'être pas trop au-dessous de mon modèle, je l'ai plutôt paraphrasé que traduit.

Remy Belleau, écrivant dans un temps où la langue française, à peine formée, n'imposoit aux poëtes que des lois très-faciles et des entraves très-légères, n'a point été effrayé de ces difficultés ; et voici comment il a trouvé le moyen d'être aussi précis que son auteur :

Or que pleust aux dieux que je fusse
Ton mirouër, afin que je peusse,
Te mirant dedans moi, te voir ;
Ou robe, afin que me portasses ;

Ou l'onde en qui tu te lavasses,
Pour mieux tes beautés concevoir;
Ou le parfum et la civette,
Pour emmusquer ta peau douillette;
Ou le voile de ton tetin;
Ou de ton col la perle fine
Qui pend sur ta blanche poitrine;
Ou bien, maistresse, ton patin!

Ode XXI.

Dans ma coupe, à grands flots, femmes, versez du vin, etc.

Le texte de cette pièce est visiblement altéré, et l'on peut la considérer comme la plus obscure de toutes celles qui nous sont restées d'Anacréon. Cependant la correction heureuse que Brunck a faite aux deux derniers vers, et la forme interrogative qu'il leur a donnée, jettent un grand jour sur le sens général de l'ode. Pour le rendre plus clair encore, et en quelque sorte complet, j'ai cru pouvoir me permettre d'y ajouter le huitième et le neuvième vers :

Dans cette ardeur qui le consume,
Ce nectar et ces fleurs peuvent le ranimer.

Cette transition, qui n'est point dans le grec, m'a semblé nécessaire, pour mieux faire sentir l'opposition qui existe entre la dernière pensée et celles qui la précèdent.

Odes XXIV et XXV.

Ces deux odes roulent sur le même sujet; elles se composent à peu près des mêmes idées; et ces idées, il faut l'avouer, sont devenues trop communes pour qu'elles puissent offrir maintenant quelque intérêt. Brunck les rejette toutes deux comme peu dignes d'Anacréon.

Ode XXVI.

Remplis ma coupe, ô Glycère! etc.

Ce nom, qui est celui d'une courtisane grecque, n'est point dans le texte original; le poète se contente d'appeler un jeune esclave. Si je me suis permis cette petite licence, c'est qu'on voit reparoître cet esclave dans plusieurs autres pièces.

Quelque agréable que soit cette ode, elle présente, de même que les précédentes, des irrégularités qui, selon l'habile critique déjà cité, ne permettent pas de l'attribuer à un écrivain aussi pur et aussi correct qu'Anacréon. Il rejette également la vingt-septième, et par les mêmes raisons.

Odes XXVIII et XXIX.

Figure-toi Minerve aux yeux d'azur,
Et de Vénus *cette langueur humide*, etc.

Cette alliance de mots semblera peut-être extraordinaire ; mais il m'a été tout-à-fait impossible de trouver une autre expression qui donnât quelque idée de l'image que présente dans le grec le mot ὑγρόν. Au reste, cette pièce et la suivante, remplies de détails techniques et singuliers que repousse notre langue, m'ont donné des peines infinies, sans que je puisse me flatter d'être parvenu à les rendre d'une manière satisfaisante. Mais ce qui peut m'en consoler, c'est que tous ceux qui les ont traduites avant moi y ont complètement échoué.

Puis, de Samos consacrée à Junon,
Si, quelque jour, tu vois le beau rivage,
Mets à profit ce fortuné voyage,
Et de Bathyle alors fais Apollon.

La Fontaine s'est emparé de ces deux pièces avec sa supériorité ordinaire; et au lieu qu'il a étendu et paraphrasé le texte de l'*Amour mouillé*, il a, au contraire, resserré et fondu ces odes ensemble pour en composer le plus gracieux madrigal :

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort : peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis et des roses;
Après cela, des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris;
Nul ne sauroit découvrir le mystère;
Traits si pareils jamais ne se sont vus :
Et tu pourras, à Paphos et Cythère,
De cette Iris refaire une Vénus.

Ode XXXI.

Des arbres qu'embellit le printemps gracieux, etc.

Ma traduction diffère ici du texte d'Anacréon en ce qu'elle fait entendre que le poète a parcouru tous les pays dont il fait l'énumération, tandis qu'il se vante seulement d'avoir eu des maîtresses de tous ces pays, ce qui avoit pu arriver sans qu'il sortit de la Grèce. Cette infidélité, si toutefois c'en est une, m'a semblé offrir un tour plus vif, plus propre à donner de la grâce à une pièce extrêmement difficile à rendre en français avec quelque agrément.

Ode XXXV.

Regarde ce taureau : sais-tu bien, jeune enfant, etc.

Brunck pense que cette ode n'est point d'Anacréon, et rien n'est plus vraisemblable. Il n'est point en effet de poëte, même médiocre, qui n'ait pu faire une petite pièce aussi insignifiante.

Ode XXXVI.

A tes leçons, triste rhéteur, etc.

Ce critique célèbre rejette encore celle-ci, et les raisons qu'il en donne, raisons que d'abord je n'avois point adoptées, me semblent maintenant aussi décisives que celles qui lui ont fait rejeter les odes V et XVIII. — On doit dire cependant que les images et les pensées dont elle se compose ne sont point indignes d'Anacréon.

Ode XXXVIII.

Qui veut me disputer le prix?
J'attends ce rival sous la treille, etc.

Madame Dacier a entendu ce passage d'une manière toute différente. On lit dans sa traduction : *Ceux qui voudront se battre, qu'ils se battent.* Longepierre dit, en suivant le même sens :

Que celui qui ne veut que guerre et que combats,
Aille, il le peut, se battre et signaler son bras!

Il est évident que tous les deux se sont trompés, et qu'ils n'ont point senti la force du verbe παρέστω (*adsit*), lequel indique une provocation que le poète fait ici à un ennemi, et par conséquent un combat bachique.

Ode XL.

Dans une rose une abeille dormoit, etc.

Cette pièce, l'une des plus délicates et des plus ingénieuses qui nous soient parvenues de l'antiquité, a été jugée si parfaite par les anciens eux-mêmes, qu'un de leurs plus grands poètes, Théocrite, n'a point dédaigné de l'imiter. Son imitation me semble inférieure à l'original en grâce et en naïveté : cependant elle offre un trait qui est échappé à Anacréon, et dont j'ai cru pouvoir m'emparer, καὶ τὰν γᾶν ἐπάταξε, *il frappe du pied la terre.*

Ode XLI.

D'après le jugement de Brunck, cette pièce n'est point d'Anacréon.

Ode XLIII.

O cigale mélodieuse, etc.

Cette épithète de *mélodieuse*, donnée à un insecte dont le cri nous paroît aigre et désagréable, ne pourra étonner que ceux qui ignorent à quel point les anciens faisoient cas de ce petit animal. L'anthologie grecque offre plusieurs épigrammes dans lesquelles on en compare le chant à celui des cygnes et des rossignols. Elien, dans son Histoire des animaux, a fait un chapitre où il va jusqu'à dire que ceux qui maltraitoient les cigales, *offensoient les Muses, filles de Jupiter.* Théocrite et Virgile en parlent avec les mêmes éloges dans plusieurs endroits de leurs Bucoliques. Enfin, tout le monde connoît le passage d'Homère, dans le

quel les chefs troyens, que la vieillesse a rendus inhabiles à porter les armes, mais qui gouvernent les conseils par leur éloquence, sont comparés à des cigales qui, cachées sous le feuillage, dans l'épaisseur des forêts, font entendre au loin leur voix harmonieuse :

ἀλλ' ἀγορηταὶ
Ἐσθλοί, τεττίγεσσιν ἐοικότες, οἵτε καθ' ὕλην
Δενδρέῳ ἐφεζόμενοι ὄπα λειριόεσσαν ἱεῖσι.

Fille innocente de la terre.

C'étoit par suite de cette opinion sur l'origine de la cigale, que les Athéniens avoient coutume de porter dans leurs cheveux de petites cigales d'or, parce qu'ils avaient la prétention d'être aussi *fils de la terre* dans laquelle ils étoient établis (αὐτόχθονες).

Ode XLV.

Pour Cupidon, dans sa forge sacrée, etc.

Cette ode, non moins célèbre que celle de l'*Amour piqué par une abeille*, offre un tableau achevé qui n'a pas été rendu fidèlement par la plupart de ses traducteurs; on peut même dire que l'erreur dans laquelle ils sont tombés, non-seulement ôte à ce petit poëme toute sa grâce, mais encore un sens clair et raisonnable. Cette erreur vient de ce qu'ils ont donné à l'aoriste ἔλαβε la signification de *prendre*, ne faisant pas attention qu'il veut dire aussi *recevoir*, et que ce dernier sens est ici le seul qu'il soit possible d'admettre. Madame Dacier traduit donc ainsi la fin de cette ode: « Mais ce petit dieu lui en présenta un (un trait), et lui dit: Celui-ci est plus pesant; prenez-le, et vous verrez que je vous dis vrai. Mars le prend; la belle Cypris se met à sourire, et le dieu de la guerre, en soupirant, lui dit: Il est trop pesant, reprends-le. Ah! vraiment, répondit Cupidon, vous l'avez, gardez-le. »

Si Mars *prend le trait*, on ne peut concevoir pourquoi, le trouvant trop pesant, il supplie l'Amour de le reprendre, puisqu'il lui est si facile de le laisser tomber, et que même son extrême pe-

santeur doit le faire échapper de ses mains. Mais en traduisant ἔλαζε βέλεμνον Ἄρης, *Mars reçoit le trait*, tout s'explique : on conçoit aussitôt que c'est dans le cœur qu'il l'a *reçu*, et qu'il ne lui est pas possible de l'en arracher.

Odes XLVII, XLVIII, XLIX, L, LI.

Brunck assure que ces cinq pièces ne peuvent être d'Anacréon : toutefois on ne peut disconvenir qu'elles ont de la grâce et de la simplicité. L'avant-dernière, où domine le dialecte dorique, et qui, par conséquent, est la plus suspecte de toutes, offre surtout un tableau charmant, et bien digne du chantre de Téos.

> Plus loin, porté sur de légers dauphins,
> Va se jouant autour de la déesse
> Un chœur joyeux d'Amours vifs et malins.

Le poëte indique seulement ici Ερος et Ιμερος. « L'un d'eux est cet Amour primitif (*Eros*), qui débrouilla le chaos ; l'autre est le désir (*Himeros*),

qui avoit paru dans le monde en même temps que le premier des êtres sensibles. Tous les deux virent naître Vénus, et ils ne s'écartèrent jamais de ses pas. » (VISCONTI.)

Les anciens statuaires ont souvent représenté ces deux Amours parmi les symboles de cette déesse; et ce sont eux que l'on voit assis sur le dauphin qui accompagne la fameuse Vénus de *Cléomènes*, connue sous le nom de Vénus de *Médicis*.

Thaïs, à ma chanson nouvelle
Viens mêler tes aimables chants.

Anacréon ne nomme aucune de ses maîtresses dans les ouvrages qui nous sont restés de lui; et il se contente, dans cette pièce, si toutefois il en est l'auteur, d'appeler celle-ci par un mot que les Grecs emploient ordinairement pour désigner les courtisanes. Cette invitation qu'il lui fait de chanter avec lui, a fait penser à plusieurs que cette ode étoit partagée en strophes, et chantée alternativement par deux voix : le sens ne l'indique point.

Ode LIV.

Cette pièce me semble, de même que la dixième et la trente-cinquième, peu digne d'Anacréon.

Ode LIII.

Cette pièce et toutes celles qui la suivent, à l'exception peut-être de la cinquante-huitième, paroissent n'être que des fragments de pièces plus considérables.

Ode LVII.

Viens sur les bords du rapide Léthé, etc.

« Il y avoit plusieurs fleuves de ce nom; mais Anacréon parle en cet endroit du fleuve *Léthé* qui couloit au pied des murailles de Magnésie, près d'Éphèse. Cette ville n'étoit pas éloignée de la patrie d'Anacréon; et c'est pour ses habitants mêmes que ce poëte a fait cet hymne. » (Madame Dacier.)

FRAGMENTS.

LIX.

Quoique je me sois imposé la loi de ne citer aucune des imitations que les poëtes anciens ont faites d'Anacréon, je ne puis m'empêcher de rappeler ici le passage dans lequel Horace a si heureusement imité l'image que présente ce fragment :

Vitas hinnuleo me similis, Chloë,
Quærenti pavidam montibus aviis
Matrem, non sine vano
Aurarum et silvæ metu.

FIN DES NOTES.

ODES.

ODE

SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

ET

SUR LA CHUTE DU TYRAN.

1814.

> . . . . . . *Sed magis*
> *Pugnas et exactos tyrannos*
> *Densum humeris bibit ore vulgus.*
> HORAT., lib. II, od. 13.

TEL qu'un torrent, grossi dans le sein des montagnes,
Se précipite, entraîne, au travers des campagnes,
Les moissons, les troupeaux:
Le pasteur, du sommet d'un roc inaccessible,
Écoute avec effroi le bruit sourd et terrible
Des mugissantes eaux.

Ou tel qu'un feu caché sous d'arides feuillages,
Glisse au fond des forêts, trouve dans ses ravages
Un nouvel aliment;
Et tout à coup, gagnant les cimes verdoyantes,
Elève dans la nue, en flammes ondoyantes,
Son vaste embrasement.

Tel, du sein de nos mœurs et de nos lois antiques,
On a vu s'élancer des discordes publiques
Le Démon odieux;
Pour la première fois affrontant la lumière,
Près de lui l'Athéisme éleva sa bannière
A la face des cieux.

Contre le trône alors les deux monstres s'unissent:
L'autel tombe avec lui. Les peuples applaudissent
Par de stupides cris;
Et le couple exécrable, avec un ris farouche,
S'assied, le glaive en main, le blasphème à la bouche,
Sur ces tristes débris.

L'enfer a partagé cette joie insolente :
De ses plus noirs esprits la foule turbulente
Vole aux portes du jour ;
Et du crime étalant les impudentes marques,
Accourt avec fureur de ces hideux monarques
Former l'horrible cour.

Un spectre les précède, effrayant et bizarre :
Tels ces mânes jadis échappés au Tartare
Erroient sur les tombeaux ;
Ce spectre, c'est la Peur, conseillère des crimes :
La peur qui de nos jours a fait tant de victimes,
Fit aussi des bourreaux.

O France, ô doux pays! terre heureuse et chérie,
Où l'étranger jaloux venoit de sa patrie
Oublier les douceurs :
Quel bras t'a donc frappée, et d'où vient, noble France,
Qu'à tes chants de bonheur succèdent le silence,
Et le deuil et les pleurs ?

Un appareil de mort partout s'offre à ma vue :
Cruels ! où traînez-vous cette troupe éperdue,
Femmes, enfants, vieillards?
Est-ce un sang ennemi dont vos mains sont avides?
Pour qui préparez-vous ces haches homicides,
Ces torches, ces poignards ?

Mais la troupe innocente à peine est moissonnée,
Qu'une autre lui succède à mourir condamnée :
Ils vont, ces malheureux,
Dans un tombeau creusé pour des races entières,
Rejoindre des époux, et des fils, et des frères,
Immolés avant eux.

C'est peu : ce fer sanglant, de sang insatiable,
N'assouvit point encor la rage impitoyable
De nos lâches tyrans ;
En supplices nouveaux leur cruauté féconde
Appelle à son secours les abîmes de l'onde
Et les feux dévorants.

Ah ! quel crayon rendra ces scènes exécrables,
Ces juges assassins, ces meurtres innombrables
Chaque jour commandés,
L'airain tonnant au sein de nos cités tremblantes,
Et sous l'horrible poids des dépouilles sanglantes
Les fleuves débordés.

France! qu'est devenu ton antique courage?
Pour sauver tes enfants de ce commun naufrage
N'est-il plus de moyens?
Sont-ils tous dévoués à l'empire des ombres?
Verras-tu donc périr sur tes derniers décombres
Tes derniers citoyens?

Savants dans les combats et guerriers intrépides,
Devant ces vils brigands, tels que des faons timides,
Vous fuyez, éperdus!
Ah! contre un tel opprobre, en des temps plus prospères,
Français! vos lois, vos mœurs, et la foi de vos pères
Vous auroient défendus.

Vous voilà donc sans chefs, sans appui, sans défense!
Eh bien! Dieu veut sauver un peuple qui l'offense;
Et frappant ces méchants,
Du souffle impétueux de sa juste colère
Il les disperse ainsi que la paille légère
Abandonnée aux vents.

Que tardez-vous! émus par de si grands exemples,
Allez baigner de pleurs les pavés de vos temples,
Le ciel est apaisé;
Et, prenant désormais un conseil salutaire,
Redemandez le joug auguste, héréditaire,
Que vos mains ont brisé.

Tu ne me réponds point, race séditieuse!
Vers ses systèmes vains ta pensée orgueilleuse
A repris son essor:
Vieillards sans souvenirs, inhabile jeunesse,
Des rêves insensés d'une fausse sagesse
Vous vous bercez encor!

Le tonnerre a grondé ; des voûtes éternelles
Les vents ont apporté sur leurs rapides ailes
La voix du Dieu jaloux :
« Peuple endurci ! (tels sont ses accents formidables)
» Penses-tu donc avoir par tes maux effroyables
» Epuisé mon courroux ?

» Des maux encor plus grands, de plus cruels outrages,
» Des fléaux inconnus aux plus malheureux âges,
» S'en vont fondre sur toi ;
» Et par les mêmes coups mes vengeances terribles
» Atteindront tous ces rois trop long-temps insensibles
» Au désastre d'un roi. »

Il dit, et va choisir, pour venger son injure,
Un fils de l'étranger, qui dans la foule obscure
A jamais dut ramper ;
Remplit ce vil mortel d'une incroyable audace,
Le conduit par la main, et lui marque la place
Qu'il peut seul usurper.

Aussitôt, oubliant sa bassesse profonde,
Le Protée insolent sur la scène du monde
Vient répandre l'horreur:
C'est un reptile impur qui se glisse sous l'herbe,
C'est un feu dévorant, c'est un lion superbe,
C'est un tigre en fureur.

Brillant du faux éclat que donne la victoire,
Il éblouit d'abord de sa frivole gloire
Tout un peuple abusé;
Et, lui tendant alors une main protectrice,
Offre de l'arracher au nouveau précipice
Qu'il s'est déjà creusé.

Avec un art profond à sa suite il convie
L'ambition, l'orgueil, l'avarice, l'envie,
L'égoïsme effronté;
Et, pénétrant du cœur les plus sombres abîmes,
Au traître, au meurtrier, pour prix de nouveaux crimes,
Promet l'impunité.

L'autel est relevé par ses mains sacriléges;
Il nous rend de nos lois les plus saints priviléges;
Mais c'est un jeu cruel:
Tout se prépare au sein de ses conseils sinistres;
Et déjà le tyran à ses dignes ministres
Fait un funeste appel.

Allez donc, malheureux! soumis à sa parole,
Enchaînez la patrie aux pieds de votre idole.
Allez, vils oppresseurs!
Montez au premier rang, sans sortir de la fange.
Il vous prodigue l'or: vous rendrez en échange
Et du sang et des pleurs.

Et toi, fatal fléau! va, que rien ne t'arrête:
Cours plus prompt que les vents qui portent la tempête;
Un bras fort te soutient.
Aveugle exécuteur des célestes justices,
Tu peux tout ordonner au gré de tes caprices:
Ce peuple t'appartient.

Peuple esclave! obéis à ses ordres atroces :
Que d'instrumens de mort et de soldats féroces
Tous nos champs soient couverts ;
Que la France, à sa voix, de carnage affamée,
Devienne tout entière une effroyable armée
Menaçant l'univers.

Elle avance : la mort la contemple avec joie ;
Dans nos siècles de fer, jamais si riche proie
Ne grossit son trésor ;
Et l'hydre, fatiguant sa faux infatigable,
De son sang répandu renaît plus redoutable
Pour le répandre encor.

Des astres de la nuit la foule est moins nombreuse ;
Moins pressés sont les flots de la mer orageuse ;
Elle avance à grands pas :
Dans ses rangs immortels le fils succède au père ;
Et ses propres enfans, sur le sein de leur mère,
Croissent pour les combats.

Que peut contre un tel choc l'Europe consternée?
Qui pourra retarder, en leur course effrénée,
Tant d'affreux bataillons?
Moins terribles les vents que la trombe emprisonne
Absorbent dans ses flancs tout ce qu'elle environne
De ses noirs tourbillons.

Les peuples à servir lâchement se préparent;
Dans leurs foibles conseils se confondent, s'égarent
Les rois épouvantés;
On s'isole au milieu des communes alarmes;
Tel qui croit se sauver en déposant les armes,
Se perd par les traités.

Ont-ils courbé leurs fronts, pour les vaincus tout change:
Le vainqueur au milieu de l'horrible phalange
A désigné leur rang;
Ainsi s'accroît toujours le flot qui les entraine:
Du nouvel Attila le char roule avec peine
Dans des fleuves de sang.

Couronnés, malgré vous, de palmes triomphales,
En vain vous détestez vos victoires fatales
Comme autant de revers :
Français! accomplissez vos tristes destinées;
Esclaves et tyrans, que vos mains enchaînées
Enchaînent l'univers.

Combattez, triomphez et mourez pour détruire :
C'est le comble d'opprobre où vous a su réduire
Un despote insensé;
Qu'aux cris des vils flatteurs dont la foule l'accable,
Se mêle à chaque instant le bruit épouvantable
D'un trône renversé.

Il n'est plus de famille, il n'est plus de patrie :
Il peut tout demander, les biens, l'honneur, la vie,
Fort de nos lâchetés;
Et l'Europe, jadis si puissante et si fière,
Aux genoux d'un seul homme, attend dans la poussière
Ses folles volontés.

Grand Dieu ! si nos forfaits ont comblé la mesure,
De vingt peuples captifs les maux avec usure
Ont payé les erreurs ;
Ils reviennent à toi : sois moins juge que père ;
N'épuise pas sur eux la coupe trop amère
De tes justes fureurs.

Par un vrai repentir à ses yeux tout s'expie ;
C'est pour le renverser qu'il élève l'impie :
Ce Dieu nous entendra.
Il veut finir nos maux par un dernier prodige ;
Et le tyran qu'il livre à l'esprit de vertige
Lui-même se perdra.

Du tropique brûlant, vers les glaces de l'ourse,
Ce fléau des humains précipite sa course,
Plus terrible, plus fort ;
Ses redoutables mains jusqu'au pôle s'étendent ;
Il l'atteint ; il le touche : et c'est là que l'attendent
Les filets de la mort.

O céleste colère ! ô nuit épouvantable !
Dieu va dompter le monstre aux mortels indomptable ;
Il parle aux éléments :
Soudain à la lueur d'une ville embrasée
Tombe une armée entière, immobile, glacée
Par le souffle des vents.

Te voilà seul, héros qu'on disoit invincible !
Te voilà seul ! courbé sous la verge inflexible
Qui vient de te punir,
Tu fuis comme un esclave échappé de ses chaînes,
A travers vingt états dont les immenses plaines
N'ont pu te contenir.

Tu fuis, lâche ! tu fuis !... ton heure est arrivée :
Peuples, Rois, c'est par vous que doit être achevée
L'œuvre de l'Eternel.
Secondez tous le bras qui vous sauve et vous venge ;
Marchez, volez, frappez : périsse dans la fange
Ce demi-dieu mortel !

Vous qu'attachoient à lui des nœuds illégitimes,
Abjurez vos sermens, vos sermens sont des crimes :
Combattez avec eux.
Aux derniers mouvemens d'une impuissante rage
Qu'on oppose la foi, l'honneur, le vrai courage,
Les desseins généreux.

Epargnez les vaincus : notre erreur est commune ;
Si nos crimes du monde ont causé l'infortune,
Vous les avez soufferts.
Que le glaive, altéré de notre sang coupable,
S'apaise en immolant la victime exécrable
Qu'attendent les enfers.

Et toi, mon seul espoir, viens, famille adorée,
Viens nous rendre les jours de Saturne et d'Astrée,
Viens tarir tant de pleurs.
Des pères le plus tendre et des rois le plus juste,
A force de bienfaits, puisse ton chef auguste
Oublier ses malheurs!

Trompant de mes argus la soupçonneuse adresse,
Ainsi, dans ma prison, je charmois la tristesse
De mes jours menacés (1);
Et, toujours plus touché des misères publiques,
J'essayois ces tableaux et ces chants prophétiques
Avec art cadencés.

Ah! puissent-ils, goûtés des filles de Mémoire,
De nos tyrans fameux éterniser l'histoire,
D'âge en âge vantés!
Puissé-je rendre ainsi ma haine héréditaire!
J'ai droit de les flétrir: ma lyre mercenaire
Ne les a point chantés.

(1) L'auteur étoit alors renfermé dans une prison d'état.

ODE

SUR LA PREMIÈRE RESTAURATION

DU TRÔNE.

1815.

Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.
HORAT., lib. III, od. 2.

Contre l'oppresseur de la terre,
Lorsque vingt peuples à la fois
Élevèrent leur cri de guerre,
Dieu sut toucher le cœur des rois :
Au lieu de nous réduire en poudre,
Tout à coup s'éteignit la foudre

Dans les mains de ces dieux mortels;
Et, quittant la voûte éthérée,
Tu vins t'asseoir, fille d'Astrée,
Sur les débris de tes autels.

Signe assuré de délivrance,
Parut la bannière des lis;
Et le Désiré de la France
Salua les murs de Paris.
Des peuples la foule éperdue
Sembloit d'une aussi chère vue
Ne pouvoir assouvir ses yeux;
Et, dans ces moments pleins de charmes,
Sa joie éclatoit par des larmes,
Ses cris se perdoient dans les cieux.

Délivré des chaînes cruelles
Dont m'avoient chargé nos tyrans,
A ce concert de voix fidèles
J'aurois voulu joindre mes chants;

Mais, parmi leurs tendres hommages,
Couvert de sinistres nuages,
Se penchoit mon front attristé;
Le regard fixé vers la terre,
J'errois, pensif et solitaire,
A travers ce peuple enchanté.

« Suis-je obsédé de vains prestiges?
» Croirai-je, hélas! ce que je vois?
» Quels sont, disois-je, ces prodiges
» Qu'offre encor le palais des rois?
» Quoi! de la race auguste et sainte
» Les héritiers, dans son enceinte,
» Aujourd'hui rentrent triomphants:
» Et, conservant sa même audace,
» Le méchant demeure à la place
» D'où son pied fouloit leurs enfants!

» Lâches ministres d'une idole
» Qui fut l'effroi des nations,

» L'astre dont l'aspect nous console
» Vous doit-il ses premiers rayons ?
» Hier encor, troupe parjure,
» Je te vis prodiguant l'injure
» Au roi que tu sers aujourd'hui :
» Et déjà, superbe et brillante,
» Ainsi qu'une garde insolente,
» Tu nous repousses loin de lui !

» Qui t'a fait leur dernier refuge,
» O Roi, notre espoir, notre amour?
» Ceux qui craignoient en toi leur juge,
» Comment composent-ils ta cour ?
» Tout l'univers connoît leurs crimes :
» Nos fils ont été leurs victimes ;
» Nos biens ont formé leurs trésors.
» C'est pour avoir suivi ta voie
» Que nos dépouilles sont leur proie,
» Que nos fils innocents sont morts.

» Sur des mers en écueils fécondes,
» Ils voguoient, toujours sûrs du port;
» Sous leur nef se courboient les ondes;
» Leur voile étoit de pourpre et d'or.
» Cependant le ciel, sur nos têtes,
» Ne rassembloit que des tempêtes;
» Il nous rassasioit de pleurs :
» Et leur joie impie, exécrable,
» Nous rendoit plus insupportable
» Le fardeau de tant de douleurs.

» Faut-il donc leur céder encore
» Le juste prix qui nous est dû ?...
» Toi, qui me perds, et que j'adore,
» Qu'es-tu donc, stérile vertu ?
» Malheur à l'insensé qui t'aime !...
» Va, je t'abjure... » A ce blasphème,
M'environnant d'un saint effroi,
De l'Éternel la voix terrible,

Du sein d'une nue invisible,
Descendit ainsi jusqu'à moi.

« Mortel, l'arbitre de la terre
» T'admet-il aux conseils des cieux?
» Tous les trésors de sa colère
» Les a-t-il ouverts à tes yeux?
» Présomptueuse créature,
» Vit-on jamais la nuit obscure
» Du jour raconter la clarté;
» Et jamais le vase indocile,
» Sous la main qui pétrit l'argile,
» S'est-il follement révolté?

» Abaisse ta raison trop prompte
» Sous d'impénétrables desseins;
» Le Seigneur ne rendra point compte
» Devant l'ouvrage de ses mains;

» Mais sa clémence paternelle
» Dans la route où ton pied chancelle
» Veut aujourd'hui te soutenir :
» Va donc, et, publiant sa gloire,
» Confie aux cœurs qui savent croire
» Les grands secrets de l'avenir. »

Il dit : par un nouveau miracle,
Soudain d'immortelles clartés
Découvrent un affreux spectacle
A mes regards épouvantés.
Alors je connus les misères,
Le trouble, les douleurs amères
De tant de scélérats heureux ;
Je vis le remords implacable,
La peur, furie infatigable,
Les soucis rongeurs autour d'eux.

Sous la main de la Providence,
Comme un vil troupeau rassemblés,

Ils se perdoient par la clémence
Dont on les avoit accablés ;
De l'état les dons, les largesses,
Des rois les serments, les caresses,
Tout leur est piége et trahison :
Tel, sous les fleurs, l'ingrat reptile,
Trouvant un généreux asile,
Change leurs parfums en poison.

A leurs forfaits impardonnables
Le pardon vient d'être juré :
Pour des forfaits plus détestables
Ils ont déjà tout préparé.
Ainsi donc d'abîme en abîme
Le ciel vengeur pousse le crime,
Le rend l'artisan de ses maux ;
Dans sa route fausse, incertaine,
Il court : l'inévitable peine
L'atteint de ses pieds inégaux.

En vain le bourreau de la France
A leurs vainqueurs les a livrés;
Dans son exil vit l'espérance
De tous ces cœurs désespérés.
Là, par mille secrets passages,
Se glissent d'horribles messages,
S'ourdit un pacte ténébreux;
Par d'innombrables artifices,
Un peuple entier d'obscurs complices
En serre les funestes nœuds.

Où vont ces farouches cohortes?
Soldats! quoi! vos glaives levés
Du palais menacent les portes!...
Ingrats! ce Roi vous a sauvés;
Il reçut vos serments, perfides!...
Hélas! sous leurs coups parricides
Tombe encor le trône, abîmé;
Aux clameurs d'une armée entière

Le tyran sort de la poussière :
Le dernier crime est consommé.

Triomphe, troupe forcenée ;
Ris du ciel, fatigue le sort ;
Triomphe : l'Europe indignée
Te répond par des cris de mort.
Ton faux honneur l'avoit déçue ;
Le bandeau qui couvroit sa vue
Vient d'être arraché par ta main :
Tu vas enfin, race insolente,
Acquitter la dette sanglante
Que réclamoit le genre humain.

Jamais plus ardente colère
Ne souleva les nations ;
Jamais ne se couvrit la terre
D'aussi nombreuses légions.

Contre ce torrent qui t'entraîne,
Pour te sauver la ruse est vaine;
Tes serments sont un foible appui.
On connoît leur trompeuse amorce;
Tu n'eus d'autre loi que la force:
La force t'accable aujourd'hui.

Disparois donc, lâche phalange
De brigands que l'on crut soldats;
Tyran, va chercher dans la fange
La mort que tu fuis aux combats.
Maître, esclaves, long-temps complices,
Soyez unis par vos supplices
De même que par vos forfaits;
Et que leur fin juste et terrible,
Providence incompréhensible,
Nous explique enfin tes décrets.

Reviens, notre Roi, notre père:
Vers toi s'élancent tous nos cœurs;

Mais qu'une majesté sévère
De ton front voile les douceurs.
C'est par l'inflexible justice
Qu'en tout temps on a vu le vice
Sous les pieds des rois abattu ;
Une fatale expérience
T'a trop appris que la clémence
N'est pas leur première vertu.

A. M. GIRODET,

SUR SON TABLEAU D'OSSIAN.

Protogène nouveau, je sais par quels miracles
Ton pinceau ravissant créa ces demi-dieux :
T'appelant, loin du monde, à de plus grands spectacles,
L'imagination t'emporta dans les cieux.

Le Barde, environné de ses ombres guerrières,
Te reçut au milieu des palais enchantés ;
Et là, noble rival de ses muses altières,
Tu peignis les héros comme il les a chantés.

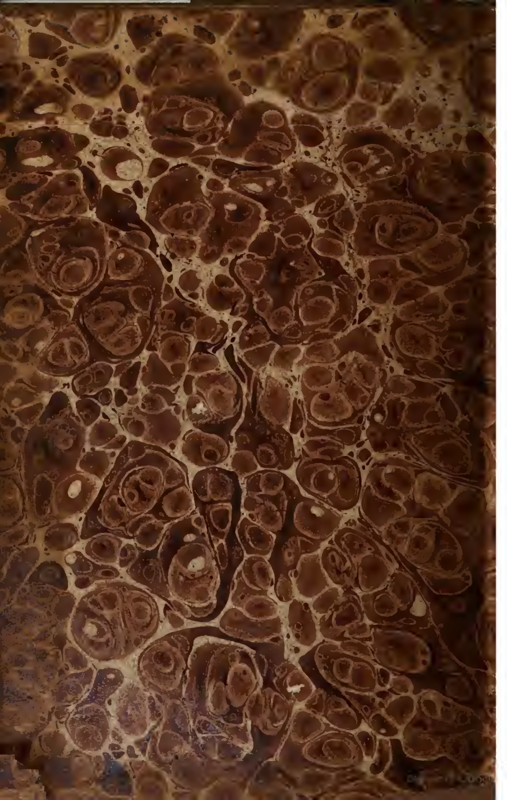
Assis au premier rang de ces fils de la Gloire,
Un jour tu reverras les campagnes du ciel.
Tu dois vivre avec eux : ainsi que la victoire,
Les sublimes talents rendent l'homme immortel.

ÉPITAPHE D'UN JEUNE GARÇON.

Ici repose un fils, doux, vertueux, aimable;
Sa belle âme habite les cieux.
Pleurez, tendres parents, sa mère inconsolable :
Que vos fils vous ferment les yeux!

TABLE.

FIN.






BIBL